

COLLECTION

COMPLETTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES

St Charles DE Buck

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME TROISIEME.

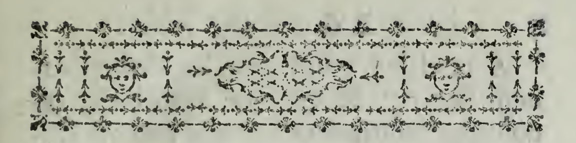


LONDRES.

M. DCC. LXXII.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.



INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un Prince nommé Schah-Baham regnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en ſçut rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ſes vertus & ſon goût pour les Contes. On aſſure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que ſon auguſte Grand-Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'eſprit, & quelque agréables, ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de ne lire que des Livres de cette eſpece. Il n'y a que les perſonnes vraiment éclairées, au deſſus des préjugés, & qui connoiſſent le vuide des Sciences, qui ſçachent combien ces ſortes d'ouvrages ſont utiles à la ſociété, & combien l'on doit d'eſtime, & même de vénération aux gens qui ont aſſez de génie pour en faire, & aſſez de force dans l'eſprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre ſi fréquemment, & les idées riantes dont ils ſont toujours remplis, ne prennent point ſur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'eſtime, qu'en lui donnant des choſes qu'il n'entende jamais, mais qu'il puiſſe ſe faire honneur d'entendre.

Schah-Baham eſt un exemple bien mémorable de l'injuſtice des hommes à cet égard. Quoiqu'il ſçût l'origine de la Féerie, auſſi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que perſonne ne connût plus

particuliérement le célebre Pays du Ginniſtan, ne fût plus inſtruit ſur les fameuſes Dynaſties des premiers Rois de Perſe, & qu'il fût ſans contredit l'homme de ſon ſiecle, qui poſſédât le mieux l'Hiſtoire de tous les événemens qui ne ſont jamais arrivés, on le faiſoit paſſer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il eſt vrai qu'il narroit avec ſi peu de graces, (choſe d'autant plus déſagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impoſſible qu'il n'ennuyât pas un peu, ſur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtiſans ; perſonnes qui, communément auſſi délicates que ſuperficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne ſont frappées de la grandeur & de la juſteſſe des idées. C'eſt ſans doute d'après ce que l'on penſoit de Schah-Baham dans ſa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, Auteur Contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans ſa grande Hiſtoire des Indes tel qu'on va le voir ci-deſſous ; c'eſt à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins

d'esprit; &, (ce qui est assez ordinaire à ceux qui, par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses absurdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une seule fois de penser; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dependans de l'esprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas désœuvré. Il avoit des oiseaux, qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des Perroquets qui, graces aux soins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, sans compter des Singes ausquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses femmes, qui après tous les animaux de sa Ménagerie, lui paroissoient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, &

des plaiſirs auſſi variés, il fut impoſſible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas juſqu'à ces Contes fameux, objets perpétuels de ſon étonnement & de ſa vénération, & dont il étoit défendu, ſur peine de la vie, de faire la critique, qui à force de lui être connus, ne lui fuſſent devenus inſipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le ſuivoit juſques dans l'appartement de ſes femmes, où il paſſoit une partie de ſa vie à les voir broder, & faire des découpures ; arts pour leſquels il avoit une eſtime ſinguliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & auſquels il voulut enfin que tous ſes Courtiſans s'appliquaſſent.

Il récompenſoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les ſeuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoiſſoit aucune autre eſpece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raiſon tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Miniſtre. Pour prouver à quel point il

en étoit perſuadé, il avoit élevé à la place de premier Vizir un de ces Courtiſans déſœuvrés, de ceux qui ne ſçachant à quoi employer leur tems, le paſſent à ennuyer les Rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, ſe trouva heureuſement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorſqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure; & ſans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la ſupériorité de ſes talens l'honneur éclatant de découper auprès de ſon Maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femme du Sultan, on diſtinguoit la Sultane Reine, qui par ſon eſprit, faiſoit les délices de ceux qui, dans une Cour auſſi frivole, avoient encore le courage de penſer & de s'inſtruire. Elle ſeule y connoiſſoit & y ſoutenoit le mérite, & le Sultan lui-même oſoit rarement n'être point de ſon avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ſes goûts ni ſes plaiſirs: il ſe contentoit, lorſqu'elle le railloit ſur ſes Singes & ſur ſes autres occupations, de lui dire qu'elle étoit cauſtique, défaut que les ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute ſa Cour dans l'appartement de ſes femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit : Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, ſi je m'endors ; nous ne diſons mot. Oh ! je voudrois de la converſation, moi !

Eh ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane ? Que ſçais-je, reprit-il, ſuis-je fait pour deviner cela ? Ne ſuffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque choſe, ſans que je ſois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'eſprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du tems je n'entends ſeulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus ſtérile ? Penſez-vous, par exemple, que ſi la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & ſans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je penſe une choſe ! Quelque mémoire qu'elle eût, il eſt impoſſible

qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne ſçache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en faſſe pas. Cela n'eſt pas douteux, Sire dit le Viſir; & je puis aſſurer votre Majeſté, que non-ſeulement j'en ſçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Viſir, Viſir, dit le Sultan, c'eſt beaucoup dire ! ma grand-mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? Et cependant quoi de plus abſurde ? Qu'eſt-ce qu'un Ouvrage (s'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ;) qu'eſt-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraiſemblence eſt toujours violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées ; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puiſſance de la Féerie, ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des

élémens, que pour créer des objets ridicules, ſinguliérement imaginés, mais qui ſouvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pudeur, porter juſques au cœur des impreſſions dangereuſes?

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne ſignifient rien : ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau ; il ſaiſit, il faut l'avouer ; mais avec le ſecours de la réflexion, il eſt impoſſible que.... Au fonds, il ne s'agit ici que de ſçavoir ſi vous avez raiſon ; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'eſt ce que je ne crois pas : car ce n'eſt pas pour faire le bel eſprit, aſſurément ; mais puiſqu'un conte m'a toujours amuſé, il eſt clair qu'il faut qu'un conte ne ſoit pas une choſe frivole. Ce ne ſera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête d'ailleurs, c'eſt-à-dire par parentheſe, il eſt tout auſſi clair qu'une choſe merveilleuſe, j'entends par-là une de ces choſes.... que je dirois bien, ſi c'étoit de cela qu'il

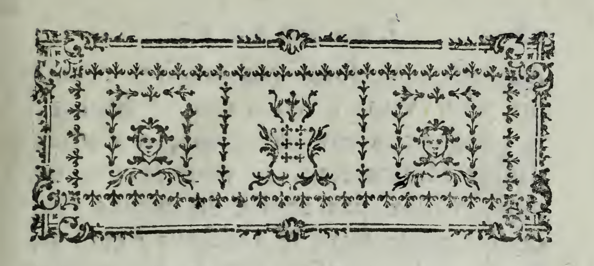
fût queftion.... mais parlons de bonne foi ; que nous importe, après tout ? Je foutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au furplus je ne les trouve plaifans que quand ils font, ce qu'on appelle entre gens fenfés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité.... fi vive ! au refte, j'entends, je comprends bien : c'eft comme fi vous me difiez que vous fçavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penfois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiftoires ; quand je dis des hiftoires, je m'entends bien ! Je veux des événemens finguliers, des Fées, des Talifmans ; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire des Contes ? Mahomet veuille m'affifter ! mais je ne doute pas que même fans fon fecours, je n'en faffe de meilleurs que qui que ce foit ; & la raifon de cela, c'eft que je fors d'une maifon où l'on n'ignore pas que l'on en fçait faire, & fans vanité d'affez bons.

Au refte, comme je fuis fans partialité quelconque, je déclare que l'on

parlera chacun à ſon tour ; que ce ſera le ſort qui décidera les places, & non ma volonté ; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

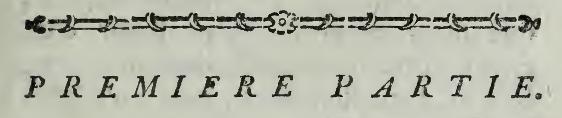
En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa Cour : malgré les vœux du Viſir, il tomba ſur un jeune Courtiſan qui, après en avoir reçu la permiſſion du Sultan, commença ainſi.



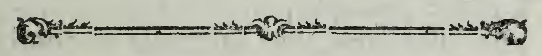


LE SOPHA,

CONTE MORAL,



PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le Sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte?

Au reste, ce sont vos affaires : tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois, que vous fussiez Mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le Docteur ? car, au fonds, cela ne m'importe guère. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsycose, continua Amanzéï, (c'est le nom du Conteur) c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal-à-propos votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre ame passe dans un autre & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le Dogme de la métempsycose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une Ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises,

acquiſes, ſoit des choſes auſquelles elle a eu part.

Ainſi, nos fautes ſont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carriere avec une ame auſſi neuve, & auſſi ſuſceptible d'erreurs & de vices, que lorſque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immenſe tourbillon de feu dont, en attendant ſa deſtination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous ſe plaignent de cette diſpoſition de Brama, & je doute qu'ils aient raiſon. Nos ames deſtinées pendant une longue ſuite de ſiecles, à paſſer de corps en corps, ſeroient preſque toujours malheureuſes, ſi elles ſe ſouvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, ſe trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obſcurs que la grandeur de leur miſere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne ſoutiendroient pas, ſans déſeſpoir, ſa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui ſe voit dans le ſein des richeſſes, ou élevé au rang ſuprême, s'il ſe ſouvenoit de n'avoir été qu'un inſecte, pourroit abuſer moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A confidérer cependant l'orgueil, la dureté, l'infolence de ces gens nés dans la baffeffe, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le fouvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation fe déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien fur leur conduite.

L'ame d'ailleurs, fe trouveroit néceffairement furchargée d'un grand nombre d'idées qui lui refteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle feroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prefcrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, fi ce n'eft pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce font des réflexions préliminaires qui, je crois, ne font pas inutiles. Fort inutiles, c'eft moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'eft que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laiffer là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reſte cependant à dire à votre Majeſté, que Brama permet quelquefois que nous nous ſouvenions de ce que nous avons été, ſur-tout quand il nous a infligé quelque peine ſinguliere; & ce qui le prouve, c'eſt que je me ſouviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le Sultan, allons, cela ne ſe peut pas. Me prenez-vous pour un Autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clémente Majeſté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane: il eſt dans ſon auguſte caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'eſt pas relatif à ſes idées ordinaires.

Croyez-vous, répliqua le Sultan, terraſſé par l'objection? Il me ſemble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'eſt pas cependant que je ne puſſe.... Mais, parbleu, j'ai raiſon. Je ne ſçaurois en conſcience croire ce que dit Amanzéi: eſt-ce donc pour rien que je ſuis Muſulman?

A merveille, répondit la Sultane : hé bien ! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais, parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses déréglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme, Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracaſſier, médiſant, grand connoiſſeur en bagatelles, uniquement occupé de ſes habits, de ſa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, ſçavoir un peu ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de ſingulieres idées. Je ne ſçais ſi je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles penſent.

Peut-être, répondit Amanzéi, ſerions-nous plus éclairés là-deſſus, ſi nous leur croyions moins de fineſſe. Il me ſemble que lorſque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment ſeul me les faiſoit naître, qui cherchoient des raiſons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je paſſois pour fauſſe: on me croyoit coquette, dans l'inſtant que j'étois tendre; j'étois ſenſible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit presque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me saisissoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'eſt que j'étois galante dans ma jeuneſſe, que je ne ſçavois ni haïr, ni aimer ; que née ſans caractere, j'étois tour à-tour ce qu'on vouloit que je fuſſe, ou ce que mes intérets & mes plaiſirs me forçoient d'être ; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amuſé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette eſpece. Il voulut qu'elle conſervât dans cette priſon toutes ſes facultés, moins ſans doute pour adoucir l'horreur de mon ſort, que pour me la faire mieux ſentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carriere, que quand deux perſonnes ſe donneroient mutuellement, & ſur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? demanda la Sultane. Pourquoi pas ? reprit-il, j'aime aſſez les cho-

ſes claires. Cependant ſi vous n'êtes pas de mon avis, je conſens qu'Amanzéi ſoit auſſi obſcur qu'il le voudra. Graces au Prophete ! il ne le ſera jamais pour moi.

Il me reſtoit aſſez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour ſentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choiſi pour priſon; mais la permiſſion qu'il me donna de me tranſporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuſe; d'ailleurs, mon ame étoit auſſi ſenſible aux ridicules d'autrui que lorſqu'elle animoit une femme, & le plaiſir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus ſecrets, & d'être en tiers dans les choſes que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de ſon ſupplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt, il tranſporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui paſſoit pour être extrêmement ſage : mais s'il

eſt vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire auſſi, qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuſes.



CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet ſéparé du reſte de ſon Palais, & où, diſoit-elle, elle n'alloit ſouvent que pour méditer ſur ſes devoirs, & ſe livrer à Brama avec moins de diſtraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne ſervît jamais qu'à d'auſſi ſérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut ſomptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y ſembloit au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le conſidérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choſes enfin que l'auſtérité n'invente pas, & dont elle n'eſt

pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'Ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & févere s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux, elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin, elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit pareſſeuſe, & je me ſerois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere choſe qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort ſecretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle paſſa à une autre, où beaucoup de volumes étoient faſtueuſement étalés; elle y prit auſſi un livre quelle jetta ſur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choiſi d'abord, ſe plonger dans toute la molleſſe des couſſins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raiſonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroiſſoit. On ſentoit même qu'avec moins de modeſtie, ces airs évaporés qui inſpirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les deſirs, elle auroit pu ne céder à perſonne. Ses traits étoient beaux, mais ſans jeu, ſans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, ſans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une phyſionomie ver-

vertueuſe. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de ſoi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle ſe tenoit mal, & ſi elle marchoit noblement, c'eſt parce qu'une demarche lente & poſée convient à des perſonnes occupées des objets les plus ſérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas juſques à cette négligence, qui rend preſque toujours les vertueuſes dégoûtantes: ſes habits étoient ſimples, de couleurs obſcures; mais dans leur modeſtie on trouvoit de la nobleſſe & du choix: elle avoit même ſoin qu'ils ne puſſent rien dérober de l'élégance de ſa taille, & ſous l'attirail de l'auſtérité il étoit aiſé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus ſenſuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéreſſoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, compoſées par un Bramine. Soit qu'elle crut avoir aſſez de celles qu'elle faiſoit elle-même, ou que celles-là ne portaſſent pas ſur des objets qui lui pluſſent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire ſecrette, & qui étoit un

Roman dont les ſituations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroiſſoit ſi peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & ſçavoir juſques à quel point ſon ame eſt affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faiſoit agir d'une façon ſi contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en ſuppoſai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ſes yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorſqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine; ſans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air ſi reſpectueux, que malgré la nobleſſe de ſa phyſionomie, & la richeſſe de ſes vêtemens, je le pris d'abord pour un des Eſclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla ſi durement, parut ſi choquée de ſa préſence, ſi ennuyée de ſes diſcours, que je commençai à croire que cet homme ſi maltraité, ne pouvoit être que ſon mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-temps, & avec aigreur, les inſtantes prieres qu'il lui fit de le laiſſer auprès d'elle, & n'y conſentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit ſans ceſſe. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la ſeule choſe qui le rendît ſi docile ; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parut ſe ſoucier peu d'inſpirer des deſirs, elle en inſpiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de ſon mari, elle éveilla ſa tendreſſe. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, feroit mille fois moins embarraſſé que ce mari ne le fut pour dire à ſa femme l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur lui. Il la preſſa tendrement & reſpectueuſement de répon-

dre à ſon ardeur, elle s'en défendit longtems de mauvaiſe grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refuſât tout ce qu'il auroit pu lui faire penſer qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins inſenſible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle ſoupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oiſive. Ce n'étoit cependant pas ſon mari qu'elle aimoit. Je ne ſçais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, ſoit que la reconnoiſſance la rendît plus douce, ſoit qu'elle voulût engager ſon mari à de nouvelles attentions, des propos aſſez tendres, quoique graves & meſurés, ſuccéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur, ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle

diſſipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute ſa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé ſe fâcha de ſon départ, le trouble de ſes yeux, moins obſcur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par ſon abſence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots aſſez ſinguliers qu'elle prononça, quand elle ſe vit ſeule, m'euſſent abſolument mis au fait de ce qu'elle penſoit là-deſſus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïſſoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte ſur ſes paſſions, ſe croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit raſſuré de gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la ſolitude & la liberté du Cabinet.

Oui-dà, dit le Sultan, eſt-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond....... comme il y en a qui font ſemblant..... C'eſt que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce ſoit une choſe ſi peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je penſe ?

A la façon dont ſa Majeſté s'explique,

que, reprit Amanzéi, il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qu'elle deſire, & ſans vouloir me vanter de trop de fineſſe, j'oſe croire que je l'ai pénétrée.

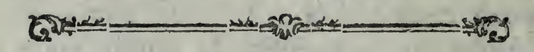
Oui, dit le Sultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'eſt-ce que je penſois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'eſt cela, ou je meure, interrompit le Sultan, continuez, vous avez réellement bien de l'eſprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaiſirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de ſûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeuneſſe à l'éclat, à la diſſipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur ſiecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus mépriſables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Aſſez heureuſe pour être née avec cette fauſſeté qu'inſpirent aux femmes, la

néceſſité de ſe déguiſer, & le deſir de ſe faire eſtimer, (deſir qui n'eſt pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit ſenti de bonne heure qu'il eſt impoſſible de ſe dérober aux plaiſirs, ſans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, ſans s'expoſer à une honte, & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'impoſture dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle avoit moins ſongé à corriger les penchans vicieux de ſon cœur, qu'à les voiler ſous l'apparence de la plus auſtere vertu. Son ame, naturellement.... Dirai-je voluptueuſe ! Non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé : ſon ame étoit portée aux plaiſirs : peu délicate, mais ſenſuelle, elle ſe livroit au vice, & ne connoiſſoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui ſéduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien ſur elle ; une figure aimable, beaucoup d'eſprit, lui inſpiroient peut-être des deſirs ; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ſes paſſions étoient choiſis parmi des gens non ſuſpects engagés par leur

genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit; que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mysteres de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractere, il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causoient le déréglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit! Elle étoit si saintement vindicative! Son ame étoit si pure! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincere, d'être conduit dans ses haines, par quelque motif que lui pût être personnel?



CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraiſemblables.

APRÈS le départ de ſon mari, Fatmé alloit reprendre ſa lecture, lorſqu'un vieux Bramine, ſuivi de deux vieilles femmes, dont il ſe diſoit conſolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé ſe leva, & les reçut d'un air ſi modeſte, ſi recueilli, qu'il étoit impoſſible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de ſe proſterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit ſi bien le cas qu'il faiſoit de lui-même ; il paroiſſoit ſi content de ce qu'elle faiſoit pour lui, ſi perſuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impoſſible de ne pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent ; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médiſance n'eſt pour eux qu'un amuſement, & ils ne ſont point aſſez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuiſent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légéreté & le goût des plaiſirs ne leur permettent, ni de la conſerver long-tems, ni de ſonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & peſante de parler mal des autres, & qu'on trouve ſi néceſſaire pour les corriger, qui ſans cette vue même, paroîtroit ſi condamnable, leur eſt inconnue; ils.... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le Sultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore ſur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occaſions où elles ſont indiſpenſables. Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'eſt pas vrai; & quand cela ſeroit.... En un mot, puiſque c'eſt à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les faſſe à ma fantaiſie. Divertiſſez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finiſſent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de Sultan, que je tuerai le premier qui oſe-

ra me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien cela, dit le Sultan : allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle, avoient trop de raison de s'estimer beaucoup, pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer, elles commencerent une conversation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux Bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus estimables, rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé ; mais qu'elle eut les vices les plus déshonorans & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer son amant, c'étoit pour elle une

personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révérer la vertu.

La femme que le Bramine louoit étoit malheureusement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables, & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse, & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincere! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractere sont facilement trompées; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut

que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne ſçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré ſincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aiſément que les vices, & ſouvent on prend un air plus réſervé, plus modeſte, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en impoſer au monde ſur des déréglemens auſquels on eſt encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en bâillant, cette converſation m'eſt mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conſcience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir pouſſé ſur Nahami la converſation auſſi loin qu'elle put aller, on revint aux médiſances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Enſuite on ſe loua, on ſe mit triſtement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger conſidérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne

rentreront pas, ces gens-là ? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je ſçais récompenſer les ſervices qu'on me rend, je vous fais Émir; d'ailleurs, c'eſt que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous ſortirez bien de votre conte, enfin...... Tout cela me fait plaiſir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Émir, après avoir rendu graces au Sultan, pourſuivit ainſi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la viſite de ces trois perſonnes avoit fait ſur elle le même effet que ſur Votre Majeſté, & que ſi elle en eût été la maîtreſſe, elle auroit employé ſa journée à d'autres amuſemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties, Fatmé ſe mit à rêver profondément, mais ſans triſteſſe : ſes yeux s'attendrirent, ils errerent languiſſamment dans le cabinet, il ſembloit qu'elle deſirât vivement quelque choſe qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A ſa voix, un jeune eſclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, ſe préſenta. Fatmé le fixant avec des yeux où

regnoit l'amour & le defir, parut cependant irréfolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous fommes feuls, tu peux fans danger te fouvenir que je t'aime, & me prouver ta tendreffe.

Dahis à cet ordre, quittant l'air refpectueux d'un Efclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de defirs, ne connoiffant point l'art de les fatisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne fentant point de certaines chofes, ne détaillant rien, mais s'occupant effentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amufement, c'étoit quelque chofe de plus néceffaire. Dahis louoit groffiérement ; mais le peu de fineffe de fes éloges, ne déplaifoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle infpiroit des defirs, croyoit toujours être louée affez bien.

Fatmé fe dédommagea avec Dahis de la réferve avec laquelle elle s'étoit forcée avec fon mari. Moins fidelle aux févéres loix de la décence, fes yeux brillerent du feu le plus vif ; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres,

& les plus ardentes careſſes; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle ſentoit, elle ſe livroit à tout ſon trouble. Plus tranquille, elle faiſoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de ſa complaiſance, & que de lui-même il n'auroit pas deſirées.

Dahis cependant paroiſſoit peu touché; ſes yeux s'arrêtoient ſtupidement ſur les objets que la facile Fatmé lui préſentoit, c'étoit machinalement qu'ils faiſoient impreſſion ſur lui, ſon ame groſſiere ne ſentoit rien, le plaiſir ne pénétroit même pas juſqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le ſilence de Dahis, & ſa ſtupidité ne choquoient point ſon amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raiſons, pour croire qu'il étoit ſenſible à ſes charmes, pour ne pas préférer ſon air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux tranſports d'un petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux deſirs de Dahis, annonçoit aſſez qu'elle avoit auſſi peu de délicateſſe que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les tranſports, ces tendres riens que la fineſſe de l'ame, & la politeſſe des ma-

nieres rend ſupérieurs aux plaiſirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis ſortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces perſonnes malheureuſes, qui ne penſant jamais rien, n'ont jamais auſſi rien à dire, & qui ſont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amuſemes de Fatmé m'euſſent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui reſtant plus rien ſur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en ſortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit ſur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni ſi ample matiere, lorſqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine ſérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces phyſionomies dont l'air compoſé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré ſon habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aiſé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, auſſi étoit-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus conſo-

lant, & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon ame à un extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation si fade, si doucereuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui pour le caractere & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparerent enfin ; Fatmé alla désespérer son mari, & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez-elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser

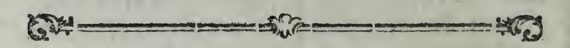
ſes loiſirs, que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguſte Majeſté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que ſeule avec ſon Bramine, elle ſe livroit à ſes tranſports, ſon mari que le haſard conduiſit à la porte du cabinet, entendit des ſoupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laiſſoient ſi peu imaginer ſes amuſemens particuliers, que je doute que ſon mari devinât d'abord de qui partoient les ſoupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ſes oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, ſoit que la curioſité ſeule lui fit deſirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureuſement pour Fatmé; la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un ſeul coup.

Le ſpectacle qui frappa ſes yeux, le ſurprit au point que ſa fureur demeurant ſuſpendue, il ſembla pendant quelques inſtans douter de ce qu'il voyoit, & ne ſçavoir à quoi ſe déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices, & à votre hypocriſie.

A ces mots, ſans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ſes pieds, il les fit expirer ſous ſes coups. Quelqu'affreux que fut ce ſpectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils puſſent être plaints, & je fus charmé qu'une auſſi terrible cataſtrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux perſonnes qu'on y avoit ſi long-tems regardées comme des modeles de vertu.



CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit ſon eſſor, & vola dans un Palais voiſin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y penſoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu ſenſées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule.

ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A ſon air ſimple & modeſte, au ſoin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui ſembloit regner dans ſon cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroiſſoit. Sage ſans contrainte & ſans vanité, elle ne ſe faiſoit ni une peine, ni un mérite de ſuivre ſes devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triſte, ni grondeuſe ; ſa vertu étoit douce & paiſible ; elle ne s'en faiſoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriſer les autres, & elle étoit ſur cet article beaucoup plus reſervée que ne le ſont ces femmes qui ayant tout à ſe reprocher, ne trouvent cependant perſonne exempt de reproche. Son eſprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas ſans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'eſt jamais plus reſpectable que lorſqu'on eſt fort ennuyeux. Elle ne médiſoit point & n'en ſçavoit pas moins amuſer. Perſuadée qu'elle avoit autant de foibleſſes que les autres, elle ſçavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroiſſoit vicieux où criminel que ce qui l'eſt effectivement. Elle ne ſe défendoit pas les choſes permiſes, pour ne ſe permettre, comme Fatmé, que celles qui ſont défendues. Sa maiſon étoit ſans faſte, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra ſe faiſoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un auſſi rare caractere, tous la reſpectoient, & malgré ma perverſité naturelle, je me vis enfin forcé de penſer comme eux.

J'étois, lorſque j'entrai chez cette Dame, ſi rempli encore de la fauſſeté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choſes, & je confondis au premier coup d'œil, la femme vertueuſe avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Eſclave, ou un Bramine, ſans croire qu'on me mettroit de la converſation, & je fus longtems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oiſiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maiſon, m'ennuya enfin, & perſuadé que ce ſeroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à obſervations, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convain-

cu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais deſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce Palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maiſon obſcure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je ſçuſſe chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui, par ſa naiſſance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune danſeuſe qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputa-

tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particuliérement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet Intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli ; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & seche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif, étoit le comble de la sottise, & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre ; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

Seigneur ; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur ; ignoble, & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assiduement ses complaisans, & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant

à peine lever les yeux ſur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'eſt autant pour moi que pour vous, que je veux que vous ſoyez plus convenablement logée. On ſe moqueroit de moi, ſi une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à ſe faire reſpecter. Après ces paroles, il s'aſſit ſur moi, & la tirant ſur lui bruſquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de deſirs, elles ne furent pas exceſſives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuſe avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif, des airs familiers, le traitoit avec un extrême reſpect, & n'oſoit même le regarder que quand il paroiſſoit deſirer qu'elle le fît. Vous me plaiſez aſſez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on ſoit ſage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: ſans tout cela, nous ne ſerions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en ſe levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée de façon qu'on puiſſe aujourd'hui ſouper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il ſortit ; Amine le reconduiſit reſpectueuſement, & revint ſur moi, ſe livrer à toute la joie que lui cauſoit ſa bonne fortune, & compter avec ſa Mere, les diamans & les autres richeſſes qu'elle attendoit le lendemain de la généroſité d'Abdalathif.

Cette Mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaiſante des Meres, exhortoit ſa fille à ſe conduire ſagement dans le bonheur qu'il plaiſoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient ſe trouver, faiſoit mille réflexions ſur la providence des Dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de ſa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ! mon enfant, lui diſoit-elle ; auſſi, c'eſt bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui eſt un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaiſie. Je ne dis pas qu'on ne ſe ſatisfaſſe quelquefois,

à Dieu ne plaiſe ! mais il ne faut pas tellement ſe ſacrifier à ſes plaiſirs, qu'on en néglige ſa fortune ; il faut ſur-tout éviter qu'on ne puiſſe dire qu'une fille comme vous, peut ſe livrer quelquefois à l'amour, & malheureuſement vous avez donné là-deſſus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'eſpere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les perſonnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaiſances gratuites. Quand on ſçait qu'une fille eſt dans la malheureuſe habitude de ſe donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foibleſſe à ſe reprocher, auſſi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles ſont riches ! profitez bien de leur exemple, ce ſont des filles bien raiſonnables !

Hé oui ! ma Mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y ſongerai ; mais me conſeilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monſtre que j'ai actuellement ! cela eſt impoſſible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere, à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe; je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognitò*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont eues juſques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud que vous aimez, c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monſieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduiſant avec prudence, il ne ſe doutera de rien, &..... Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans? Ah! Oui, il m'en donnera. Ce n'eſt pas, ajoutoit-elle, que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on eſt bien aiſe d'être comme tout le monde. Là-deſſus elle ſe mit à compter toutes les filles qui ſeroient déſeſpérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'aſſez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame

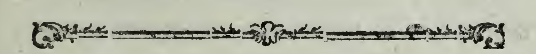
curieuſe de voir l'uſage qu'Amine feroit des conſeils de ſa Mere, la ſuivit. On la conduiſit dans une jolie maiſon toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha ſuperbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu perſonne dans une auſſi ſotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ſes yeux. Après avoir examiné tout, elle vint ſe mettre à ſa toilette. Les vaſes précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des Eſclaves bien vêtus, qui d'un air reſpectueux s'empreſſoient à la ſervir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ſes ordres, tout la tranſportoit & augmentoit ſon ivreſſe.

Quand elle en fut un peu revenue, elle ſongea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ſes Eſclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choiſit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, ſe remit à ſa toilette, y reſta long-tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient deſtinées, ſe revêtit d'un dés-

habillé ſuperbe qui avoit été fait pour une Princeſſe d'Agra, & qu'elle trouva à peine aſſez beau pour elle.

Elle paſſa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le ſoir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine ſe précipita à ſes pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faiſoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui juſques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'euſſe jamais entendu des ſottiſes, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il ſemble preſque qu'on n'en dit pas.



CHAPITRE V.

Meilleur à paſſer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue converſation. Abdalathif tira de ſa poche une longue bourſe pleine d'or, qu'il jetta ſur une table d'un

air négligent. Serrez ceci, lui dit-il; vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un Cuisinier, c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls ; des Seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes, des plus jolies, s'entend ; cela sera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la Mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusques-là avoit été présente à la conversation, se retira, & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté ; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours, lui déplaisoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majesté imagine sans peine, qu'il se tint des propos qu'il se-

roit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons ? Voyons un peu ? Voyez dit la Sultane, en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan, la belle modestie ! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par-conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela sera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai ? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raison, & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

mine, qui fut plus long qu'intéreſſant, on ſervit. Comme je n'étois pas dans la ſalle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils euſſent ſoupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus ſobres. Après quelques fort mauvais diſcours, Abdalathif s'endormit ſur le ſein de ſa Dame.

Amine, toute complaiſante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de ſi grandes libertés. Sa vanité ſouffroit auſſi du peu de cas qu'il paroiſſoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés ſur la façon dont elle avoit ſoutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient énorgueillie, & lui faiſoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué ſon chagrin, ſi Abdalathif ouvrant péſamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton bruſque, l'heure qu'il étoit. Il ſe leva ſans attendre ſa réponſe. Adieu, lui dit-il, en la careſſant brutalement, je vous ferai dire demain ſi je

puis ſouper ici. A ces mots il voulut ſortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laiſſât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle pouſſât la fauſſeté juſqu'à pleurer de ſon départ, il fut inexorable, & ſe débarraſſa des bras d'Amine, en lui diſant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut ſorti, elle ſonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, ſa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ſes Eſclaves, enfin elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Peu de momens après que ſa mere & ſes Eſclaves ſe furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un Négre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraſſer avec emportement.

Manzéi, dit le Sultan, ſi vous ôtiez ce Négre-là de votre hiſtoire, je penſe qu'elle n'en ſeroit pas plus mauvaiſe. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar

couchoit avec tous les Negres de son Palais. Ç'a été, graces à Dieu, une chose assez notoire. En consequence de ce, mon susdit grand-pere, non-seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand-Mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de Negres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je haïs le monstre qui m'obsede! qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune!

Massoud, à tout cela, répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencerent une

sorte

ſorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de ſortir du cabinet, elle paya fort généreuſement Maſſoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle paſſa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorſqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de ſon appartement qui donnoit dans celui de ſa fille, l'avoit introduit, le fit ſortir par la même voie.

Amine paſſa la matinée à eſſayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut ſon amuſement juſqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danſer chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient ſuivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux eſprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empreſſerent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, ſon goût, ſon air noble, la délicateſſe de ſon eſprit, & la ſûreté de ſes lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naiſſance ou leurs talens, tenoient un rang diſtingué, pouvoient ſe pardonner la

baſſeſſe, & la fauſſeté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire ſentir qu'elle n'étoit que ſubalterne, & que ſans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle auſſi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun ſe diſperſa dans le ſalon avec qui il lui plut. La converſation étoit ſelon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit aſſez peu les Dames qui devoient ſouper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenſoient guere.

On deſcendit enfin pour ſouper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les diſcours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le ſouper, & ceux qui le ſuivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à ſon Cuiſinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laiſſât bientôt Amine en

état de diſpoſer d'elle, oſa bien l'éveiller pour lui repréſenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & néceſſaire à l'Etat, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaiſirs de le diſtraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva ſi bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, ſans que l'état ne riſquât d'y perdre ſon plus ferme appui.

Il ſortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois ſurpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer ſi bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle ſe mit à ſa toilette d'un air nonchalant, & débarraſſée de cet attirail ſuperbe, plus gênant encore pour les plaiſirs, qu'il n'eſt ſatisfaiſant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule.

La reſpectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ſes ſouffrances, (car je ne ſçaurois croire qu'une ame ſi belle eût pu être ſenſible à l'intérêt) l'introduiſit diſcrétement dans l'appartement de ſa fille, & ne ſe retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole positive; de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le sens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractere. Je vous en sçais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser. Oh! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre: de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux-tu qu'il nous serve? Est-ce pour cela que je suis venu ici?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, si vous avez attendu de moi quelqu'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupule, & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les

vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin ! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu ! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous..... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sçais bien que cela n'est pas dans les regles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, &.... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses desirs, que

quand elle fut ſûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorſque le jour fut prêt à paroître, la Mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il ſe retirât : il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager ſa réputation, cette conſidération ne l'auroit ſûrement pas ébranlé, & malgré ſes prieres, il ſeroit reſté, ſi Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Maſſoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conſeils que ſa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient aſſez belle pour la deſirer, pourvu cependant qu'ils fuſſent aſſez riches, pour lui faire agréer leurs ſoupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il eſt vrai que comme elle avoit des principes & des ſcrupules, il en coûtoit plus aux Etrangers, à ceux ſur-tout qu'elle regardoit comme des infidelles, qu'à ſes compatriotes & à ceux qui ſuivoient la même loi qu'elle.

Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, soit qu'aussi ridiculement, il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite sécurité, & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fut pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah! Oui, reprit le Sultan je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine: lui-même il la surprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçais donc plus ce

que c'étoit, dit Schah-Baham : au fonds ce ne ſont pas mes affaires, & je n'ai pas beſoin de me tourner la tête, pour deviner quelque choſe qui ne m'intéreſſe pas.



CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amuſant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richeſſes qu'Amine poſſédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour ſe conſoler de leur perte, lui reſtoit-il le ſouvenir d'un beau ſonge, & Abdalathif, ſuppoſé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait auſſi agréablement qu'elle.

Depuis quelque jours ; j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, ſa maiſon la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce quelle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

tée, caufoient feuls le chagrin qu'elle paroiffoit avoir.

Quoique la connoiffance que j'avois de fon caractere, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la caufe de fon inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé fur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarraffé, penfif, fombre, étoit un matin à fa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à fa vue, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette vifite inopinée lui déplut. Confufe & timide, à peine ofa-t-elle lever les yeux fur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit fur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheufe à laquelle, vraifemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, fans doute, fçavoit ce que c'étoit, car elle n'ofa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le filence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! On fçaura vous apprendre à être fage, & vous mettre en lieu où vous ferez forcée de l'être, du moins quelque tems.

Quel eſt donc ce diſcours, Monſieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur, eſt-ce à une perſonne comme moi, qu'il peut jamais s'adreſſer ? Meſurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'inſolence d'Amine, dans la ſituation préſente, parut ſi ſinguliere à Abdalathif que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le deſſus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir; Amine voulut alors entrer en juſtification, mais Abdalathif qui ſans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accuſoit, lui ordonna bruſquement de ſe taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raiſon de ſe plaindre; mais il lui paroiſſoit ſi peu poſſible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même, devoir à ſon tour l'accabler de reproches ſur ſes infidélités, lui faire même des remontrances ſur les mauvais choix qu'il faiſoit; toutes choſes qu'elle ne lui diſoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle oſoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence ſi ſoutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il penſa s'échapper tout-à-fait. Amine

voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur ni de ses reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette scène ne finît pour elle, de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit, sans doute, tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle, à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donnée à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consoloit, en

jettant de tems en tems les yeux ſur les diamans & les autres choſes qu'elle croyoit qui lui reſteroient ; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif ſe mettre en devoir de tout reprendre, elle pouſſa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, ſe jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiſer beaucoup en lui avoüant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cauſe de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on diſoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il ſembla le déterminer à uſer de toute la rigueur poſſible. Hélas ! ajoutoit triſtement la Mere d'Amine, nous ſommes bien punies de nous être fiées à un infidele. Ma fille ſçait ce que j'en penſois & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalatif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, ſe faiſoit tout reſtituer par ordre. Lorſque cela fut fait ; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laiſſe ; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuſe. Cette mortification-ci vous rendra ſans doute plus

prudente, je le desire sincérement; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoient tirée, & où elle retourna cacher sa honte, & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets, & des imprécations de sa vertueuse Mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même;

mais eſt-il donc le ſeul à qui vous puiſſiez plaire? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un auſſi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuſe? Non, ma fille, où l'eſpece manque, il faut ſe dédommager par le nombre. Si quatre ne ſuffiſent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela eſt ſujet à des accidens, cela eſt vrai; mais quand on ne ſe met au-deſſus de rien, que l'on craint tout, on reſte dans l'infortune, & dans l'obſcurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces ſages conſeils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en ſervir auſſi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalatif, lui avoit ſi bien donné dans Agra la réputation d'une perſonne peu ſûre dans le commerce, que, hors le fidele Maſſoud, de qui la tendreſſe étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems que quelques-unes de ſes compagnes qui venoient la voir, plutôt ſans doute pour jouir de ſon malheur, que pour l'en conſoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina

que les réflexions qu'on lui avoit laiſſé le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Perſan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en ſçavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble ſoin de procurer des plaiſirs aux autres, l'aſſura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en ſçavoir d'autant plus de gré, que ce ſeroit la premiere foibleſſe qu'elle auroit à ſe reprocher.

Tout autre auroit cru la choſe impoſſible, le Perſan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore auſſi mépriſées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triſte maiſon qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un Palais ſuperbe où brilloit tout le faſte des Indes. Je ne ſçais ſi Amine uſa ſagement de ſa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la ſienne, alla chercher

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possible, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maitresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permission de lui parler de

ſon amour ; mais quoiqu'il fut aimable & preſſant, que même il eut déja perſuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à ſa vertu, & Zulma trop reſpectueux pour être entreprenant, attendoit du tems & des ſoins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Mieux informé que lui des diſpoſitions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître auſſi peu ſon bonheur. Phénime à la vérité ne lui diſoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ſes yeux le lui diſoient toujours. Lui parloit-elle d'une choſe indifférente, ſans qu'elle le voulut, même ſans qu'elle s'en apperçut, ſa voix s'attendriſſoit, ſes expreſſions devenoient plus vives. Plus elle s'impoſoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de ſon Amant ne lui paroiſſoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui impoſoit ſilence, & l'oubliant à l'inſtant même elle continuoit la converſation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit ſeule (& ſans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occaſions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiſer la main ou de ſe jetter à ſes genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne ſe fâchoit pas; c'étoit même ſi tendrement qu'elle ſe plaignoit de ſes entrepriſes !

Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuoit pas? Non aſſurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux.... Plus il étoit bête, dit le Sultan, je le vois bien. L'amour n'eſt jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand... Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte! Eſt-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'eſt pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime qui réellement deſiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à ſon Amant de ſa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les ſcrupules de Phénime, plus il s'aſſu-

roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit encore desiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois si grossiérement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime: il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui; elle avoit commencé par le desirer vivement, & son imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre; il étoit au plus haut point lorsque Zulma se présenta à ses yeux; son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant; ah! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phéni-

me! s'il eût osé même la presser; mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se seroit offensée de rien.

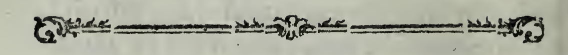
Ah! le butor, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui

manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à ſa laideur un caractere d'eſprit dur & ſévere, qui effrayoit pour le moins autant que ſa figure. Quoique perſonne ne ſe fut haſardé à eſſayer de la rendre ſenſible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impoſſible qu'elle le devînt. Par je ne ſçais quel haſard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour ſe trouvant ſeul auprès d'elle, oſa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit aſſez froidement pour ne devoir pas en être cru, un diſcours ſi nouveau pour elle lui fit impreſſion. Elle répondit modeſtement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inſpirer de pareils ſentimens ; il lui baiſa la main, elle en treſſaillit ; ſon air embarraſſé, ſa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ſes yeux, furent de ſûrs garands du déſordre qui s'élevoit dans ſon ame. Il lui répéta, en la ſerrant dans ſes bras, avec tranſport, qu'elle faiſoit ſur lui l'impreſſion la plus vive. Je ne ſçais, (pendant quelle continuoit à s'en étonner,) comment il fit pour lui prouver qu'il diſoit vrai, mais cette modeſtie dont elle s'étoit armée, commença à

céder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de la ſubjuguer. Soit que des objets ſi nouveaux pour elle lui impoſaſſent, ſoit qu'en ce moment, elle ſe ſentît fatiguée du poids de ſa vertu, à peine ſe ſouvint-elle que la bienſéance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle ſe rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à réſiſter le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuſes qu'on ne puiſſe attaquer ſans ſuccès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour ; mais je reviens aux deux Amans dont je faiſois l'hiſtoire à Votre Majeſté.





CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir ; quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſçavoit pas s'en paſſer, ainſi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de ſon amour, plus par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on eſt ſi clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit ſi bien Zulma ! La méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient ſeuls, puiſque alors il ſçavoit être reſpectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas aſſez prudent : donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il feroit poſſible.

D'ailleurs il étoit ſi triſte quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaiſir que juſques alors elle avoit trouvé ſi peu de riſque à lui accorder.

Toutes ces raiſons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, ſoit ſur les uſages, ſoit ſur des choſes qui lui paroiſſoient auſſi ſenſées, ce que l'amour ſeul lui faiſoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire ſon bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut ſe dire une femme qui veut ſe vraincre elle-même, ſur ce qu'elle oppoſe à ſon amour ; elle s'étoit exagéré la conſtance & les ſoins de Zulma, ce deſir toujours ſi preſſant qu'il avoit de lui plaire : elle ſe ſouvenoit même avec plaiſir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidele. Zulma d'ailleurs

étoit jeune, ſpirituel, bienfait, toutes choſes ſur leſquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc? demanda le Sultan ; cette femme là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une ſeule foibleſſe alloit lui enlever tout le mérite ; en effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle eſt pour une femme qui penſe, plus conſidérable que Votre Majeſté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu eſt toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuſe pas, mais elle ſatisfait. Une femme aſſez heureuſe pour la poſſéder, toujours contente d'elle-même, peut ne ſe regarder jamais qu'avec complaiſance : l'eſtime qu'elle a pour elle eſt toujours juſtifiée par celle des autres, & les plaiſirs qu'elle ſacrifie ne valent pas ceux que le ſacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que, ſi j'avois été femme, j'euſſe été vertueuſe ? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, ſtupéfait de la queſtion, je n'en ſçais rien. Pourquoi n'en

sçavez-vous rien, demanda le Sultan? Mais, eſt-il croyable que l'on faſſe de pareilles queſtions, dit la Sultane? Ce n'eſt pas vous que j'interroge, repliqua-t-il, je veux ſeulement qu'Amanzéi me diſe ſi j'aurois été vertueuſe. Sire; je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reſte, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Sultane, ce n'eſt pas pour vous dégoûter d'être vertueuſe, vous; ce que je penſe là deſſus n'eſt que pour moi, & peut-être bien que ſi j'étois femme je changerois d'avis: ſur ces ſortes de choſes chacun penſe comme il veut, & je ne contrains perſonne. Votre Maître s'embarraſſe, dit en ſouriant la Sultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous ſera fort obligé, ſi vous pourſuivez votre conte. Ce que j'entends n'eſt pas mauvais, repliqua le Sultan, ne diroit-on pas que c'eſt moi qui interromps?

Zulma entra, reprit Amanzéi; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laiſſa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je ſuis heureux, Phénime, lui dit il tendrement, que vous me trou-

viez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet inſtant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuſer, & ne ſçut que répondre. Zulma ſourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu ſourire. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faiſoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui diſoit les choſes les plus tendres, elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention, & une avidité qu'elle ſe ſeroit ſûrement reprochée ſi elle avoit pu démêler ſes mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ſes yeux, & voulut rapprocher ſa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation ſuffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laiſſer jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, ſans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle feignit d'avoir quelque choſe à racommoder à ſa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent ſans s'enflammer, s'attacher long-tems ſur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublerent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan; mais il ne voyoit pas cela lui! Ah! la cruelle bête!

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son Amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son Amant plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Il se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer,

Quelque déplacée que cette envie parut à Zulma, il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eût été lui qui eût desiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime, ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son Amant d'en prendre un autre, il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient par la violence qu'elle se faisoit, s'accroî-

tre & prendre plus d'empire ſur ſon ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder ſon jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds ſoupirs qu'il pouſſoit, ſes larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que ſon reſpect pour elle ſembloit ſeul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inſpiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder ; ſoit qu'enfin elle fut confuſe de l'état où elle ſe trouvoit, ſoit qu'elle ne put plus ſoutenir les regards de Zulma, elle appuya ſa tête ſur ſa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla ſe jetter à ſes pieds ; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foibleſſe pour lui baiſer la main qu'elle avoit libre, & il la baiſa avec plus de tranſport qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouiſſant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient enſemble, il n'oſoit pas encore eſpérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être ſon deſtin. Elle

avoit toujours la tête appuyée ſur ſa main, il s'en empara doucement, & Phénime en ſe découvrant le viſage, le laiſſa voir couvert de ſes larmes. Ce ſpectacle émut Zulma au point d'en verſer lui-même. Ah Phénime! s'écria-t-il, en pouſſant un profond ſoupir. Ah Zulma! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils ſe regarderent, mais avec cette tendreſſe, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour ſeul, & l'amour le plus vrai peut faire ſentir.

Zulma enfin, d'une voix entrécoupée par les ſoupirs, reprit la parole: Phénime, dit-il avec tranſport; ah! s'il eſt vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laiſſez du moins à ces yeux charmans, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez ſi bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma! mon cher Zulma! je ne ſuis heureuſe que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je ſens pour vous. A des paroles ſi douces,

&

& ſi peu attendues, Zulma penſa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faiſoit, l'autoriſoit à mille choſes qu'à peine juſqu'à ce moment il avoit oſé imaginer, le reſpect qu'il avoit pour elle l'emportant ſur ſes deſirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de ſon ſort.

Phénime connoiſſoit trop Zulma, pour ſe méprendre au motif qui ſuſpendoit ſes empreſſemens ; elle le regarda encore avec une extrême tendreſſe, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle ſe précipita ſur lui avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité ! que de ſentiment dans leurs tranſports ! non ! jamais ſpectacle plus attendriſſant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés, ſembloient avoir perdu tout uſage de leurs ſens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le deſir ; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & ſi rarement ſentis. O Dieux ! Dieux ! diſoit de tems en tems

Zulma, ſans pouvoir en dire davantage; Phénime, de ſon côté, abandonnée à tout ſon trouble, ſerroit tendrement Zulma dans ſes bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui diſoit-elle avec tranſport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur !

Ces paroles étoient ſuivies de ce ſilence délicieux auquel l'ame ſe plaît à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choſes encore à deſirer; & Phénime, à qui ſon ardeur les rendoit en ce moment preſqu'auſſi néceſſaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien oppoſer à ſes deſirs, s'y livra aveuglément. Il ſembloit même qu'il fit encore plus pour elle qu'elle ne faiſoit pour lui; plus elle s'étoit défendue contre ſon amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien ſa réſiſtance lui avoit coûté, & lui faire une ſorte de ſatisfaction ſur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver ſi long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fauſſe décence qui ſi ſouvent gêne & corrompt les plaiſirs, & qui paroiſſant mettre ſans ceſſe le repentir à côté de l'amour, laiſſe au milieu

au bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincere Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports; Phénime! lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé si long tems cet aveu?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincere, plus je craignois de m'engager; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer;

vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je, Zulma ? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma ! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse ! Qui moi ! Zulma, j'ai pu te résister ! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui ! pardonne-le moi, j'étois plus malheureuse que toi-même! Oui Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois songer à l'estime des autres ! Ah, puis-je encore mériter la tienne !

Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzéi, quelle fut la suite d'une pareille conversation ; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeller les discours de deux Amans qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne se don-

noient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparerent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au desir de sçavoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII.

EN ſortant de chez Phénime, j'entrai dans une maiſon où ne voyant que de ces choſes qui, à force d être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas longtems. Je fus encore quelques jours ſans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curioſité me conduiſirent, rien qui m'amuſât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on ſe rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les ſeuls motifs des foibleſſes dont on me faiſoit le témoin. Je rencontrois aſſez ſouvent ce mouvement vif & paſſager que l'on honore du nom de goût, mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicateſſe, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait ſi long-tems mon admiration & mes plaiſirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le ſentiment dont on veut ſans ceſſe paroître rempli eſt cependant ce que l'on éprouve le moins,

je commançai à m'ennuyer de ma destinée, & à desirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une espérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fut encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu le monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroiſſoit voir avec le plus de plaiſir, & qui auſſi la quittoit le moins, étoit un homme déja d'un certain âge, grave, froid, réſervé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fut Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haïſſoit les plaiſirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai ſage pût n'être pas avilie. A cette mauvaiſe humeur, à cet extérieur ſombre, je le pris d'abord pour une de ces perſonnes plus farouches que vertueuſes, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auſquels elles ſe livrent en ſecret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'eſprit ſur les gens dont l'extérieur étoit ſage & réglé. Quoique je me ſois rarement mépris en penſant mal d'eux, je me trompois ſur Moclès; & lorſque je le connus, il méritoit que j'euſſe de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & ſa vertu ſincere. Tout Agra le croyoit plus ſage même qu'il ne vouloit le paroître; perſonne ne doutoit que ſon averſion pour les plaiſirs ne fut réelle, & que, quelques durs que fuſſent ſes

principes, il ne les eût toujours ſuivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'eſt le nom de la fille chez qui j'étois) des idées auſſi favorables. L'étroite liaiſon qui étoit entr'elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des ſoupçons qui leur fuſſent déſavantageux, & quelle que ſoit ſur les liaiſons intimes, la méchanceté du Public, il n'y avoit perſonne qui ne reſpectât la leur, & qui ne la crût fondée ſur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les ſoirs chez Almaïde, &, ſoit qu'ils fuſſent en compagnie, ſoit qu'ils fuſſent ſeuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs diſcours ſages & meſurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale ; Moclès dans ces diſcuſſions, faiſoit toujours briller ſes lumieres & ſa droiture. Une choſe ſeule me déplaiſoit ; c'étoit que deux perſonnes ſi ſupérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs paſſions dans des bornes ſi reſſerrées, n'euſſent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles ſe propoſaſſent pour exemple. Souvent même ne s'en repoſant pas ſur l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit ſon panégyrique, & ſe

louoit avec une complaiſance, une chaleur, une vanité dont aſſurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maiſon ſi triſte m'ennuyât beaucoup, je réſolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'eſpéraſſe de m'y amuſer un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès aſſez parfaits pour l'opérer, moins j'oſois attendre d'eux une foibleſſe ; mais las encore de mes courſes, dégoûté du monde, ſentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, ſoit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut ſeulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les diſpoſitions où j'étois, je la regardaſſe comme une choſe qui pouvoit m'être ſalutaire.

Ah vraiment ! s'écria le Sultan, je ne ſuis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez priſe ; mais afin que vous ne ſoyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laiſſerois faire, & avec le plaiſir que

vous avez à parler, ſans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la ſupercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'eſt moins ſalutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, ſans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter ſur des idées dont on ne ſçauroit trop éloigner ſon imagination, ſi l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les ſens.

Almaïde & Moclès qui n'y ſentoient pas de danger, ou s'y croyoient ſupérieurs, ne craignoient point aſſez de diſſerter ſur la volupté: il eſt bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne ſe trouve que dans le ſein de la vertu, mais ils en convenoient ſéchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir beſoin d'être diſcutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faiſoient l'examen du plaiſir; ils s'éten-

doient ſur une matiere ſi intéreſſante, & s'appéſantiſſoient ſur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'oſai eſpérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les ſoirs ils s'amuſoient de ces peintures vives que je croyois ſi peu faites pour eux ; & quelque ſujet qu'ils traitaſſent d'abord, ils retomboient toujours ſur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui inſenſiblement ces diſcours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à ſon ordinaire, s'y amuſoit davantage, & en ſortoit plus tard. Almaïde, de ſon côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaiſir, l'écoutoit avec moins de diſtraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarraſſé, & elle-même ne paroiſſoit pas être plus contente. Enfin les laiſſoit-on ſeuls, je remarquois ſur leur viſage cette joie que reſſentent deux Amans, qui, long-tems troublés par une viſite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir ſe livrer à leur tendreſſe. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empreſſe-

ment, ſe plaignoient de ce qu'on ne les laiſſoit pas aſſez à eux-mêmes, & ſe regardoient mutuellement avec une extrême complaiſance. C'étoit à peu près la même façon de ſe parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin ; qu'ils s'étourdiſſoient ſur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aiſément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit exceſſivement Almaïde ſur ſa vertu ; pour moi, dit-elle, il n'eſt pas bien ſingulier que j'aie été ſage : dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'eſt une eſpece de ſottiſe à vous de n'être pas galans, en nous c'eſt un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne penſant que comme moi, mériter pourtant plus d'eſtime. A ne pas examiner les choſes avec cette exactitude de raiſonnement qui les montre telles qu'elles ſont, répondit-il gravement, on imagineroit que je ſuis en effet plus eſtimable que vous, & l'on ſe tromperoit. Il eſt aiſé à un homme de réſiſter à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'eſt pas la tendreſſe qui les y porte,

ce ſont les ſens. Au défaut de ces deux mouvemens qui cauſent tous les jours tant de déſordres, elles ont la vanité qui, pour être la ſource de leurs foibleſſes que l'on doit excuſer le moins, n'en eſt peut être pas la moins ordinaire ; & ce qui, ajouta-t-il en ſoupirant & en levant les yeux au Ciel, eſt encore plus terrible pour elles, c'eſt le déſœuvrement perpétuel dans lequel elles languiſſent. Cette nonchalance fatale livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes ; l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend : la paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur ; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe préſenter, le diſpoſent à la foibleſſe. Quand, ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimere que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouiſſance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illuſions qu'elle ſe forme ; moins l'objet qui la ſéduit eſt réel, plus elle croit inutile de lui réſiſter ; c'eſt dans le ſilence, c'eſt vis-à-vis elle-même qu'elle eſt foible, qu'a-t-elle

à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, (& qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un Amant tendre, ardent, empressé viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion ?

Ah Moclès, s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte point répliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection ; mais il est vrai que j'ai tout craint, sur-tout ce désœu-

vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces ſpectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le ſçais, reprit-il, & c'eſt à ce ſoin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre ſageſſe, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux paſſions que l'oiſiveté ; & ſi elle prend tout ſur nous, qui ſommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut ſur vous. Il eſt vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne penſons, répliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous diſois. Il faut de plus, que vous conſidériez que les femmes ſont toujours attaquées, & que (ſi vous en exceptez quelques-unes ſans pudeur & ſans principes, qui même ſans aimer, oſent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on ſoit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces ſoins, ces pleurs, & cette obſtination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de ſuccès. D'ailleurs, ſi vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple.... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage ſur vous ; l'exemple doit même d'au-

tant

tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'eſt pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puiſqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénéſie de l'ame, que l'on appelle le plaiſir d'aimer : moi, par exemple, je ſuis dans ce cas-là. Quand cela ne ſeroit pas, répliqua-t-elle, né aſſez heureux pour être inacceſſible aux paſſions, vous aurez toujours..... Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en ſoupirant. Quoi ! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque choſe ! Ah Moclès ! ſi vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oſer l'être de ſoi ? Quoi ! vous auriez voulu connoître l'amour ? Oui, répondit-il triſtement ; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il eſt vrai auſſi que je n'ai pas cédé à cette funeſte tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre ſans doute à vos yeux avec des foibleſſes dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuſe, je crains de vous faire trop bien penſer de moi. Il eſt moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la ten-

tation. En vous confiant mes foibleſſes, je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté, il ſemble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne ſçais ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiſſa les yeux. Oh ! vous ne riſquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien ! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber ; vous ne m'étonnez pas ; on a beau marcher d'un pas conſtant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'eſt malheureuſement que trop prouvé, répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureuſement, penſez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je ſois exempte de ces foibleſſes que vous vous reprochez ! Quoi, lui dit-il, vous auſſi, Almaïde ! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'eſt que ce trouble qui s'empare des ſens & les

confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore

ces mouvemens affreux ? Ils ſont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y ſuis encore ſujette. Je ſuis auſſi dans le même cas, répondit-il en ſoupirant.

Mais nous ſommes fols de parler comme nous faiſons, dit Almaïde en rougiſſant, & cette converſation n'eſt pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en ſouriant d'un air vain : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais ce ſeroit auſſi avoir trop mauvaiſe opinion de nous, que de nous croire ſi ſuſceptibles. Je conviens que le ſujet que nous traitons, ramene néceſſairement à de certaines idées ; mais il eſt bien différent de le diſcuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de ſe ſéduire ; & nous pouvons, je crois, ſans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous repoſer ſur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyez que ces ſortes d'objets, ſi dangereux pour les gens qui vivent dans le déſordre, puiſſent faire la même impreſſion ſur nous : par eux-mêmes ils ne ſont rien ; des perſonnes de la vertu la plus pure, ſont quelque-

fois forcées de s'y arrêter, ſans que la diſcuſſion la plus exacte de ces matieres prenne ſur l'innocence de leurs mœurs. Tout eſt mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choſes qui paroiſſent le plus contraires à la ſageſſe, ſont ſans pouvoir ſur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'eſt pas douteux, puiſque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des ſcrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curioſité qui m'occupe; je n'oſe vous la découvrir, parce que je la crois indiſcrette, & je ne puis cependant y réſiſter; je voudrois ſçavoir ſi jamais on ne vous a fait de propoſitions d'un certain genre, ſi jamais enfin (pour vous montrer ma curioſité toute entiere) vous n'avez eſſuyé les tranſports d'aucun homme, ſoit volontairement, ſoit malgré vous?

A cette queſtion qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant ſon parti; mais oui, répondit-elle avec embarras, & puiſque vous voulez le ſçavoir, je vous avouerai naturellement

qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous diſſimuler) malgré mon averſion pour les hommes, me paroiſſoit aſſez aimable, me trouvant ſeule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne ſommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inſpire pour nous que du reſpect, ou que nous ſommes aſſez à plaindre pour avoir une figure qui nous expoſe à leurs deſirs. Nous étions ſeuls; je lui répondis ſelon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponſe lui impoſât, il crut que je cherchois moins à lui dérober ſa conquête, qu'à la lui faire valoir; il oſa même m'aſſurer que je l'aimerois; vous imaginez bien que je lui ſoutins fortement le contraire. Je ne ſçais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais aſſurément elles ne l'avoient pas accoutumé au reſpect. Il s'approcha de moi, & me prenant bruſquement entre ſes bras, il me renverſa ſur un Sopha. Diſpenſez-moi de grace, du reſte d'un récit qui bleſſeroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes ſens. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout: c'eſt moins,

je le vois, (& ne le vois pas ſans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos ſens, ou de bleſſer la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop ſenſible, & ce motif, loin d'être louable, ne ſçauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il eſt vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuſe, vous ne pouvez le ſupprimer ou l'adoucir, ſans être coupable. N'eſt-il donc pour vous d'aucune conſéquence d'ignorer ce que peuvent ſur vous de certaines idées ? Oſerez-vous compter ſur vous-même, quand vous ne vous ſerez pas éprouvée ? Ainſi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles ſont ſes forces ! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais aſſez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté ſur ſoi-même. Vous ne pouvez donc peſer trop ſur toutes les circonſtances de votre hiſtoire ; ce n'eſt que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui ſur vous, que vous pourrez apprendre juſques où vont les progrès que vous avez faits

dans le chemin de la vertu, ou [ce qui eſt encore plus eſſentiel] ce qu'il vous reſte encore à détruire pour parvenir à cette averſion totale des plaiſirs, qui ſeule fait les vertueux.

Ce conſeil me ſurprit dans la bouche de Moclès; je lui connoiſſois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet inſtant le faiſoit raiſonner d'une façon ſi contraire à ſes principes. Quoi, me dis-je avec étonnement, c'eſt Moclès! qui conſeille à Almaïde de peſer ſur des détails qui peuvent bleſſer la pudeur, & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins oſé l'attendre.

Pendant que je fondois de ſi douces eſpérances, autant ſur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde, & de Moclès, que ſur le trouble où tous deux commençoient à ſe mettre, Almaïde continua ſon hiſtoire.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande Question à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me semble, que ce jeune homme, dont je vous parlois m'avoit renversée sur un Sopha; je n'étois par encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aisément dans mes yeux, & voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

me trahissoit me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur ; il se mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines ; je ne sçais quel plaisir qui, en le détestant m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame ; mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvemens ausquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation ! Eh bien ! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle ? Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur ; une confusion singuliere regnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue ; mais quelle résistance ! qu'elle étoit foible ;

& que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce ſouvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cauſe, me le rend auſſi préſent que ſi je gémiſſois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment, ſentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du déſordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes ſi vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaiſirs, ou pourquoi les plaiſirs laiſſoient-ils encore ſur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je ſouhaitois, (mais avec quels efforts ! combien ne ſouffrois-je pas à ſouhaiter ?) que l'on vînt m'arracher au ſort qui me ménaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agiſſoit ſur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaiſoit moins que le premier, me faiſoit deſirer vivement que rien ne s'oppoſât à ma défaite. En rougiſſant de ce que je ſentois, je brûlois, d'en ſentir davantage; ſans imaginer de nouveaux plaiſirs,

j'en ſouhaitois ; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un ſupplice pour moi, & à fatiguer mes ſens.

Quelle que fut l'ivreſſe dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foibleſſe, continuoit de me la reprocher, lorſque ce jeune homme remarquant, ſans doute, l'impreſſion qu'il faiſoit ſur moi, pouſſa enfin juſqu'au bout, les outrages qu'il me faiſoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ſes baiſers dont il m'accabloit ſans ceſſe, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle inſulte réveilla ma fureur; hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Je ſentois bientôt augmenter mon déſordre ; juſqu'aux efforts que je faiſois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me ſéduire. Perdue enfin dans des tranſports inexprimables, dans un raviſſement dont il me feroit im-

poſſible de vous donner l'idée, je tombai ſans force & ſans mouvement, entre les bras du cruel qui me faiſoit de ſi ſanglans affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les ſuites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une ſituation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne ſçais pourquoi mon ennemi ſuſpendit tout d'un coup ſa fureur, & ſes entrepriſes. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il eſt extraordinaire! dans l'inſtant où je n'avois plus rien à lui oppoſer, & où lui-même paroiſſoit au comble de l'égarement, ſes yeux, dont je ne pouvois ſoutenir l'éclat & l'impreſſion, changerent; une ſorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur: il chancela, & en me preſſant dans ſes bras, avec plus de tendreſſe & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juſte punition des maux qu'il m'avoit faits!) auſſi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à ſe diſſiper, & je fus aſſez heureuſe pour pouvoir jouir de toute l'hu-

miliation de mon ennemi; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confusion secrette dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il eſt important d'eſſayer ſon ame ; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait ſur vous les impreſſions que vous craigniez? Mais enfin, répondit-elle en rougiſſant, elle n'eſt pas auſſi tranquille qu'elle l'étoit. De ſorte reprit-il, que ſi actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laiſſeriez pas d'en être un peu embarraſſée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce ſeroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec diſtraction, cela ſe conçoit aiſément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde : de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ſes deſirs, & ſon irréſolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de ſon trouble, l'encourageoit; mais ſon inexpérience ne lui permettant pas de ſçavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de ſéduire Almaïde, n'étoit pas la ſeule choſe à laquelle il rêvât. Retenu par le ſouvenir de ce qu'il avoit été, tyranniſé par l'idée des plaiſirs, ſéduit, ceſſant de l'être, je le voyois

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître; des ſoupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le ſçavoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la ſituation où deux perſonnes ſi ſages, s'étoient ſi imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne ſentiſſent l'erreur où leur trop grande ſécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promeſſes de Brama me forçoient de ſouhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & ſe chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de ſuccomber qui les retenoit, que l'embar-

tas d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde & Moclès, loin de sçavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se seroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, sçavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes, cette

loi ne ſoit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris ſi juſtement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs ſçavoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être ſi elle eût été ſûre qu'en la mépriſant, il eût voulu céder, ſe ſeroit-elle étourdie là-deſſus; mais, s'il s'en tenoit ſimplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle maniere ils pourroient ſe parler ſans s'expoſer à la honte de ne pas réuſſir, Moclès, de qui un aveu formel de ſes ſentimens auroit trop bleſſé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réuſſir que par le ſophiſme; ſuppoſé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire ſa raiſon, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à ſauver ſa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réuſſît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour ſe défendre, ſeulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de ſe ſéduire, ou à ſe juſtifier de ſa ſéduction !

Oh parbleu, dit alors le Sultan, on

peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne ſera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne ſçais pas pourquoi vous êtes ſi étonné qu'il ait fait tant de réflexions ; il me ſemble que la ſituation où il ſe trouvoit exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques-unes, paſſe, répondit Schah-Baham, & c'eſt précíſément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas beſoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fuſſent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils ſe donnoient pour cela. Vous avez riſqué de faire une remarque judicieuſe, reprit la Sultane. Vous avez riſqué! dit Schah-Baham, oſerois-je bien vous demander ce que cela veut dire? Vous avez de petites façons de parler auſſi peu reſpectueuſes que j'en connoiſſe, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuſes, qui occupoient Almaïde & Moclès, ſe ſuccédoient avec une extrême promptitude; &, ſi vous vouliez bien y penſer, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas ſuſpendre

deux minutes leurs réfolutions. Eh bien! répliqua le Sultan, le Conteur eft donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle, penferent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fuffiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raifons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit il; mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois fi difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le paffer.

Les idées dans lefquelles Moclès étoit abforbé, fes defirs, les efforts qu'il faifoit pour les éteindre, le plaifir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air fi férieux & fi occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder fi longtems le filence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous faffiez des idées noires. Vous avez raifon, repartit-il, & c'eft le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui difoit. N'en foyez pas furprife, continua-t-il, & ne foyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il fera dans ma bouche. Je fuis défolé que ce jeune téméraire

qui vous ménagea ſi peu, n'ait pas eu le tems d'achever ſon crime. Ah Moclès ! s'écria t-elle, & pourquoi ? Parce que, répondit il, vous ſeriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laiſſera toujours ſubſiſter, puiſque vous ne pourriez point répondre à mes queſtions, & qu'il ſeroit trop dangereux pour moi d'interroger ſur ce qui m'agite, une autre perſonne que vous. Ma curioſité roule ſur des choſes d'une nature ſi étrange pour un homme de mon caractere & de ma profeſſion, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il eſt certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire ſans rien riſquer. C'eſt cela même, reprit il, qui me feroit preſque deſirer que vous fuſſiez plus inſtruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, ſûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez ſur ma diſcrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sçachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout. . . . Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter d'avantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article, dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des memes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde, parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit il, je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour [car, quelque chose que vous en puissiez

croire, il n'eſt pas douteux que ce qui vous eſt arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite] moi, je l'ai toujours fui, eſt-ce-là de quoi nous croire ſi parfaits? mais, direz-vous, nous avons eu des deſirs, & nous en avons triomphé. Eſt-ce donc une ſi grande victoire que celle-là? ſçavions-nous ce que nous deſirions? ſommes-nous même bien ſûrs d'avoir eu des deſirs? non, notre orgueil nous a trompés: ce que nous avons pris pour les deſirs les plus ardens, étoient, ſans doute, de bien légeres tentations. Ce n'eſt, peut-être, que par ignorance que nous nous y ſommes mépris, plût au Ciel! mais s'il eſt vrai [comme je crains bien] que la ſeule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire ſeulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-deſſus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous ſommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous oſions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela eſt vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion!

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triſte, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout ſimple qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle ; comme je ſuis préciſément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus preſſant à ſçavoir ce que vous avez penſé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi ; mais, comme je vous le diſois tout à l'heure, nous ne ſçavons réellement ce qui en eſt, & vous n'en allez plus douter. En quoi conſiſte la vertu? dans la privation abſolue des choſes qui flattent le plus les ſens. Qui peut ſçavoir quelle eſt la choſe qui les flatte le plus? celui-là ſeul qui a joui de toutes. Si la jouiſſance du plaiſir peut ſeule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas ; que peut-il donc ſacrifier ? Rien, une chimere ; car, quel autre nom donner à des deſirs qui ne portent que ſur une choſe qu'on ignore ? & ſi, comme cela eſt décidé, la difficulté du ſacrifice en

fait ſeule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne ſacrifie qu'une idée? Mais après s'être livré aux plaiſirs, & s'y être trouvé ſenſible, y renoncer, s'immoler ſoi-même, voilà la grande, la ſeule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde; il eſt certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en ſommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laiſſant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne ſentît combien les raiſonnemens qu'il employoit étoient faux; nous avons oſé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je ſuis bien aiſe, continua-t-il, & je vous loue ſincérement de ce que vous ſentez que tant qu'on ne s'eſt point mis à portée de pouvoir faire une comparaiſon exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir ſur l'un & ſur l'autre que des idées fauſſes. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul, on eſt ſans ceſſe tourmenté du deſir d'apprendre ce que l'on s'obſtine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curioſité, en a ſûrement plus de né-

gligence sur ses devoirs ; en proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que sans cette tourmentante idée qui l'obsede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite : il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guère saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner ; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits ? Mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, considérez de grace la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible. Je

ne le vois que trop, dit-elle ; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſçavons pas ſi nous ſommes vertueux ; état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que, contens de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles, peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſerver ; par conſéquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, ſans être de la même importance, a cependant des inconvéniens conſidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous ſuppoſant tels que nous nous ſommes crus juſques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choiſie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'eſt pas douteux que ce ſera du plus léger qu'il ſe chargera.

Je vous entends, dit-elle en ſoupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de ſcrupules

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baiſſant les yeux ; & comment n'en être pas tourmenté, quand le ſeul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant ! Ce moyen, reprit-il vivement, eſt dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je ſuppoſe (& plût au Ciel que je ne ſuppoſaſſe rien,) que fatigués de notre incertitude, ſentant enfin qu'il eſt de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaiſir, & juger de ſes charmes par nous-mêmes ; quel ſeroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu ? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela ſeroit à riſquer ; mais il me ſemble que ſans trop de préſomption, nous pouvons un peu compter ſur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le préſume, ce plaiſir eſt moins ſéduiſant qu'on ne le dit, ce ne ſera pas la peine de nous livrer à des choſes à la privation deſquelles, flatteuſes ou non, l'on a attaché de la gloire ; ſi au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble auſſi grand qu'on l'aſſure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous ſerons ſûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raiſonnement, que ſans doute Almaïde auroit déteſté, ſi elle avoit été plus à elle-même, fit ſur une ame qui n'attendoit plus pour ſuccomber que l'apparence d'une excuſe, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je ſens comme vous, lui dit-elle, la néceſſité abſolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en ſûreté?

A ces mots elle ſe pencha languiſſamment ſur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions haſarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous ſommes ſûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſouvenir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien, elle paroiſſoit encore incertaine ; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, diſoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers eſſais aſſez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaſſent pas plus loin. Elle y conſentit, bientôt ils s'égarerent, & irritant leurs deſirs par des choſes qui, quoiqu'elles fuſſent faites ſans graces, & avec mal adreſſe, n'en prenoient pas moins d'empire ſur leurs ſens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils ſentoient, jugerent à propos de pourſuivre, ou ne purent s'arrêter &..... tout d'un coup vous devîntes autre choſe, interrompit le Sultan ? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je ſçais bien pourquoi, c'eſt que cela eſt incompréhenſible ; car il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majeſté, repartit Amanzéi; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, repliqua le Sultan ; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus ? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna sur elle de grands soupçons, & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fut extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure, elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout ; si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez, soyez-en certain ; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés ; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these, dit le Sultan, car..... ah oui ! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane ; c'étoit elle, c'étoit lui : pourquoi, sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous

deux étoient de mauvaiſe foi ? Vous avez raiſon, repliqua le Sultan, à la rigueur cela ſe pourroit : il me ſemble pourtant qu'il ſeroit plus plaiſant que ce fût l'un ou l'autre, je ne ſçais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après? Ce n'eſt pas là ce qui m'intéreſſe le moins.

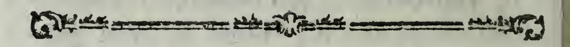
Moclès fut le premier qui revint de ſon égarement, il me parut d'abord comme étonné de ſe trouver entre les bras d'Almaïde ; & ſa raiſon reprenant peu à peu ſon empire, à l'étonnement ſuccéda l'horreur : il ſembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à ſe flatter qu'un ſonge ſeul lui offroit de ſi cruels objets. Trop ſûr enfin de ſon malheur, il leva douloureuſement les yeux ſur lui-même, & ſe retraçant tout ce qu'il avoit fait pour ſéduire Almaïde, combien ſa criminelle paſſion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne diſtinguant pas les objets auſſi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuſe qu'affligée. Soit enfin

enfin que le déſeſpoir où elle le voyoit lui fît ſentir ſa chûte, ſoit que d'elle-même elle connut tout ce qu'elle avoit à ſe reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accuſa de l'avoir ſéduite, la plaignit, tâcha de la conſoler, & lui parla en homme vraiment humilié ſur le danger qu'il y a à compter trop ſur ſoi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inſpirer la plus vive douleur & le repentir le plus ſincere, ſans oſer la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde reſtée ſeule, n'en fut ni moins honteuſe ni plus tranquille ; elle paſſa toute la nuit à pleurer & à ſe reprocher tout, juſques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus auſtere... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan, ce n'étoit pas lui. Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconſolable, quelques jours après ſuivit ſon exemple. Ceci me dérange, reprit le Sultan, il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais queſtion plus

difficile à décider ne s'étoit offerte à mon esprit, & je la laisse à résoudre à qui le pourra.



CHAPITRE X.

Où, entr'autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'eusse pris pour la Morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes insensibles, ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-tems; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déja connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un fauxbourg d'Agra, qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis fur le foir arriver myftérieufement une Dame, qu'à fa magnificence, & plus encore à la nobleffe de fon air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de fes charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modeftie, & une phyfionomie fi douce, que je ne pus la voir fans m'intéreffer à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il fembloit qu'elle fut étonnée de la démarche qu'elle faifoit; elle ne parla qu'en tremblant à l'efclave qui la conduifoit, & fans ofer lever les yeux, elle vint s'affeoir fur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle feule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus triftes réflexions, après avoir foupiré plufieurs fois, fes beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroiffoit cependant plus tendre que vive, & elle fembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine effuyé fes pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuofité, & en chantant, dans le cabi-

net. Sa préſence acheva de troubler la Dame ; elle rougit, & en détournant ſes yeux de deſſus lui, & en ſe cachant le viſage, elle tâcha de lui dérober la confuſion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & ſe jettant à ſes genoux : Ah Zéphis ! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas ! eſt-ce Zéphis que je vois ici ! eſt-ce vous ! vous que j'adore, & que je n'oſois preſque pas y eſpérer ! quoi ! c'eſt vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui, répondit-elle en ſoupirant, c'eſt moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'eſt moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette ſolitude, s'écria-t-il, en lui baiſant la main ! Ah ! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foibleſſe deviendront plus cruelles pour moi, à meſure qu'elles s'effaceront de votre ſouvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim ; ou ſi vous vous les rappellez quelquefois, ce ne ſera que pour me mépriſer de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur ! répli-

qua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres ; sçavez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous ; & vous doutez de mes sentimens ! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement ; je sçais que vous ne pouvez être ni constant, ni fidele : je doute même que vous sçachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites, & pourtant j'y céde. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, sçavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis ? Ah ! Mazulhim, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrifie, & que vous rassurez mon cœur ! Je vous aime, Mazulhim ; si vous me connoissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous ; dites-moi que vous desirez qu'il y soit tou-

jours. Si vous ſçaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi comme je penſe pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteſte.... Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le perſuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadée. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance; ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ſerrant dans ſes bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me fe-

roit oublier combien vous êtes injuste; mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici, & si vous connoissiez mes sentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle se défendit d'un air si vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fut en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi! Zéphis, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici sans sçavoir à quoi je m'exposois, & vous me verriez verser moins de larmes, si je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendresse; je vous aime, & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je serois entre vos bras; mais, Mazulhim, il en est encore tems, & nous ne sommes pas encore assez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos sentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas; mais jugez combien j'au-

rois à me plaindre de vous, jugez quel ſeroit mon état, ſi je ne l'apprenois qu'après que ma foibleſſe ne vous auroit rien laiſſé à deſirer ! Dominé par le deſir de plaire, accoutumé à l'inconſtance par des ſuccès qui ne ſe ſont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être eſt-ce ſans paſſion pour moi que vous m'avez attaquée : examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma deſtinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuſe. Si ce n'eſt pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, ſi vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer ; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, ſi je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis verſoit en les prononçant, n'attendriſſent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! eſt-il poſſible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets mépriſables, qui ſeuls juſqu'à ce

jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu à pu donner lieu à vos ſoupçons; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'euſſe joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loiſirs, la honte de les avoir aimées? Il eſt vrai, je craignois l'amour; eh! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes ſans mœurs & ſans principes, qui, dans l'inſtant même qu'elles me ſéduiſoient le plus par leurs agrémens, me ſauvoient par leur caractere, du danger d'une paſſion! Je ſuis, dites-vous, accoutumé à l'inconſtance par le ſuccès? M'eſtimez-vous aſſez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattaſſe d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez ſi vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confuſion; pas une enfin qu'au prix de tout mon ſang, je ne vouluſſe n'avoir point remportée, puiſqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu raſſurée, & tendit la main à Muzulhim, en attachant ſur lui ſes beaux yeux, avec cette expreſſion tendre & touchante que l'amour ſeul peut donner.

Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime! ah! combien vivement! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois! qu'il m'eſt doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous! ſans vos charmes, même ſans vos vertus, j'aurois, ſans doute, ignoré toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli!

Ah Mazulhim! s'écria-t-elle, que nous ſerions heureux ſi vous penſiez ce que vous me dites! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours! A ces mots, elle ſe pencha ſur Mazulhim, & en le ſerrant tendrement dans ſes bras, elle approcha ſa tête de la ſienne. La plus tendre ivreſſe étoit peinte dans ſes yeux, & bientôt Mazulhim, par ſes tranſports, en pénétra toute ſon ame. Dieux! quels yeux quand il eut achevé de les troubler! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut, cependant, à rendre Mazulhim, l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put ſans

ſe reſſouvenir de ſes craintes, & peut-être de ſa vertu, le voir ſi près de ſon bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui oppoſant la plus foible réſiſtance ; mais ne pouvez-vous..... Ah Zéphis ! interrompit-il, Zéphis ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendreſſe !

Zéphis ſoupira, & ne répondit rien : plus vaincue par ſon amour qu'elle n'étoit perſuadée de celui de ſon Amant, elle céda enfin à ſes deſirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix ! auſſi Muzulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnoit ; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiſer. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageaſſe avec lui, il me ſembla que pour la ſituation où il ſe trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle ſembloit même ſuſpendre, ou lui faire oublier ſes deſirs.

Il eſt bien vrai que plus on eſt délicat, plus on s'amuſe de bagatelles. Le ſentiment ſeul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie ſans ceſſe ; mais enfin, on ne ſçauroit s'y plaire

toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif sans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un Amant sçait exprimer ses desirs ?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'apperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise, ni choquée, & tournant ses beaux yeux vers son Amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux sourire, je suis plus heureuse que je ne le pensois.

Mazulhim à ce discours, qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

qu'elle ſembloit en avoir priſe. Forcé enfin de ſe rendre juſtice : Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'eſt que vous m'avez attriſté ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenſeroit. Il ſeroit trop cruel pour moi, que vous cruſſiez mon cœur bleſſé.... Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il eſt affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en juſtifier ! Ceſſez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un inſtant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendreſſe, que par les choſes que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, eſt bon pour le diſcours, dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame, cette Dame-là n'étoit ſûrement pas contente. Premiérement, c'eſt que par ſoi-même, cela eſt affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en ſçauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle feroit bien capricieuſe. D'ailleurs, c'eſt que le ſentiment n'eſt pas une choſe ſi conſolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me ſouviens qu'un jour [j'étois parbleu bien jeune,] c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva; nous étions pourtant tous deux..... Réellement, je ne m'en ſerois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup..... je ne ſçais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il eſt vrai que c'étoit une choſe bien attendriſſante. Je lui dis pourtant, entre autres choſes, qu'il ne falloit déſeſpérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh finiſſez votre cruelle hiſtoire, interrompit la Sultane. Je trouve aſſez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me ſoit point permis de faire un conte, & chez moi ſur-tout. De là, comme je vous diſois, pourſuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela ne faſſe un certain plaiſir; par conſéquent la Dame de Mazulhim qui diſoit de ſi belles choſes.... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela eſt probable; mais ſçachez pourtant que ce que vous croyez ſi fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embar-

raſſe. Ah oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple qu'à .... mais n'ayez pas peur ! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de ſon aventure, il me ſembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque choſe peut, lui dit-il, me conſoler de cette affreuſe diſgrace, c'eſt de voir qu'elle ne prenne rien ſur votre cœur ; que de femmes me déteſteroient, ſi elles avoient autant à ſe plaindre de moi ! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, ſi je pouvois attribuer cet accident à votre froideur ; mais ſi, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour ſeul trouble vos ſens, je ne trouve dans cette aventure que mille choſes plus flatteuſes pour moi que tous vos tranſports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez ; peut-être auſſi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en ſouriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute ; mais quel que ſoit le motif de mon indulgence ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je vous pardonne. Je vous avertis au reſte, que je ſerois moins tranquille ſur le plus ſimple ſoupçon ſur votre fidélité, que

ſur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, ſoyez-moi fidele, & puiſſé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaiſirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous ſeriez conſtant ?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire ceſſer ſon malheur. Zéphis ſe prêtoit à ſes deſirs avec une complaiſance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excuſable. Cette complaiſance même devenoit plus tendre, inſenſiblement elle augmentoit ; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ſes yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu ; il ſembloit que ce ne fut que dans cet inſtant qu'elle ſe fut véritablement rendue: elle n'avoit juſques là, que ſouffert les empreſſemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inſéparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que ſi peu ſentent, avoit ceſſé. Zéphis ſoutenoit ſans embarras

barras les éloges de Mazulhim, & paroiſſoit même deſirer qu'il pût ſe mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougiſſoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faiſoit rougir ; ſes regards ne ſe détournoient plus de deſſus les objets qui d'abord avoient paru les bleſſer ; la pitié que Mazulhim lui inſpiroit, enfin n'eut plus de bornes ; cependant...

Ah oui, interrompit le Sultan, cependant. ... J'entends bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connois rien qui ſoit à la longue plus inſupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je ſuis bien ſûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le ſuis du contraire ; ſe fâcher d'un pareil malheur, c'eſt le mériter. Bon, reprit le Sultan, penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'eſt qu'en pareil cas je me facherois, & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obſtination du malheur de ſon Amant me parut l'ennuyer ; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

miere fois, elle crut le mériter moins ; soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs ; ne pensant pas de Zéphis aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fut en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on put le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Muzulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs, lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune; & que sçait-on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible, ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes desirs de nouvelles raisons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis! re-

prit-il avec un tranſport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendreſſe, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur, & mon déſeſpoir; & je ſens..... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un ſeul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaiſirs que vous cherchez, ſi vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos ſentimens me charment & me pénétrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finiſſons cet entretien, dit Zéphis en ſe levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déja me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma ſituation! Non Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de paſſer ce jour avec vous. Eh! puiſſe-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais ſortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuſe fraîcheur qui commence à ſe répandre; diſtraire votre imagination, la détourner enfin de deſſus les objets qui l'attriſtent, peut-être, Ma-

zulhim, plus on cherche les plaiſirs, moins on peut les goûter; eſſayons ſi, en y arrêtant moins notre penſée, nous ne nous y diſpoſerions pas mieux.

La généreuſe Zéphis ſortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus reſpectueux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Mazulhim qui employoit ſi mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoiſſoient & toutes cependant cherchoient à lui plaire; ſa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit!.... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la diſcrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de ſi mauvais procédés, les ménageoit cependant ſi peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contens que lorſqu'ils étoient ſortis. A l'air modeſte de Mazul-

him, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carraux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée, s'il ne cherchoit pas à le devenir ? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit si tendre ?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Muzulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulut empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précédent ou suivent une conversation sérieuse; mais qui par leur frivolité ne sont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générosité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont, car il faut lui rendre justice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, & comme il étoit l'hom-

me de ſon tems qui ſçavoit le mieux traiter les petites choſes, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduiſit à l'intérêt : le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, diſparut inſenſiblement à ſes yeux; elle ſeconda elle-même l'illuſion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaiſirs l'imagination eſt la ſource, & combien ſans elle, la nature ſeroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une reſſource pour lui, que comme une ſorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impreſſion plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent ſentir cette émotion qu'il avoit juſques-là cherchée ſi vainement, & dans le doux déſordre qui commençoit à s'emparer de ſes ſens ayant perdu le ſouvenir de ſes malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieuſement ces obſtacles, par leſquels il s'étoit vu ſi long-tems, & ſi cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le Sultan, c'eſt fort bienfait : *il vaut mieux tard que ja-*

mais, c'eſt-à-dire que.... N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & penſez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la fineſſe de nous laiſſer quelque choſe à deviner? Je n'en ſçais rien, reprit le Sultan, ce ne ſont pas là mes affaires; mais enfin, c'eſt que, comme vous le ſçavez auſſi-bien que moi, ce Mazulhim eſt un peu ſujet à des accidens, & qu'il me paroît tout ſimple que l'on s'informe.... Eh bien! dites-moi donc un peu, Mazulhim?

Sire, il fut heureux; mais il ſçavoit mieux offenſer, qu'il ne ſçavoit réparer les outrages qu'il faiſoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une perſonne moins généreuſe que Zéphis, il eût pu pour ſi peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins ſentir le bonheur de poſſéder Zéphis, que le plaiſir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une converſation tendre, ou Zéphis mit beaucoup de ſentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on ſervit un ſouper où il avoit épuiſé la délicateſſe & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la préſence de ſon amant, lui dit mille choſes fines & paſſionnées qui ne me

firent pas moins admirer ſon eſprit que ſa tendreſſe. Quoique lui-même fut étonné de tant de charmes, ils n'agiſſoient pas ſur lui auſſi vivement que ſur moi, & il me parut que ſon orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que ſon cœur n'étoit touché de cette paſſion vive & délicate qu'elle avoit pour lui & dont malgré ce qu'elle craignoit de ſon inconſtance, elle étoit uniquement remplie.

Si la poſſeſſion de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim auſſi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; ſon cœur inacceſſible au ſentiment, languiſſoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit ſans les connoître, & peut-être ſans les lui croire, loin de l'attacher à elle, ſembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inſpirer des deſirs. Il la regardoit avec tranſport, il ſoupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & ſembloit attendre avec impatience que le ſouper finît. Il le lui dit lui-même; mais ſoit qu'elle n'eut pas ſi bonne opinion que lui de l'après-ſouper, elle

étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la preſſa, bientôt... Ah Mazulhim ! que tu aurois été heureux, ſi tu avois ſçu aimer !

Peu de tems après, Zéphis ſortit, & Mazulhim la ſuivit, en lui faiſant des proteſtations d'amour & de reconnoiſſance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop eſtimable, pour qu'il put s'attacher conſtamment à elle ; elle étoit vraie, ſans fard, ſans coquetterie ; Mazulhim étoit ſa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaiſon où il ne trouvoit ni plaiſir ni amuſement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées ſans ſentiment & ſans pudeur, ont mille aventures, ſans avoir un Amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuſer de chercher plus encore le déshonneur que le plaiſir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plut aux femmes de ce genre, & qu'à ſon tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de ſi peu de mérite avoit-il pu toucher une perſonne auſſi eſtimable que vous nous avez

peint Zéphis ? Si votre Majeſté vouloit bien ſe reſſouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût ſçu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens, & ſçavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne ſeroit pas la premiere femme raiſonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre Majeſté n'ignore pas qu'on ne voit autre choſe tous les jours. Sans doute, dit le Sultan, par exemple, il a raiſon, l'on ne voit que cela ; au reſte, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en ſçais rien. Ce n'eſt pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce ſont des choſes, qu'avec tout l'eſprit que vous avez, il me paroît ſimple que vous ne ſçachiez pas.

Qu'une femme raiſonnable, continua-t-elle, ſe rende à un amour également tendre & conſtant ; que ſûre des ſentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (ſi toutefois quelque choſe peut jamais l'en aſſurer) elle ſe livre enfin à lui, cela ne me ſurprend pas ; mais qu'elle ſoit capable de foibleſſe pour un Mazulhim ! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne ſeroit pas ce qu'il eſt, ſi....

Si, si interrompit le Sultan, allez-vous faire long-tems les beaux esprits ? & ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations ? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une soit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez sçavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il se souvienne de cela lui à présent ? Vous êtes cause, au reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait, ne finissent point, & cela m'excede. Voyons, Émir, où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis si raisonnable qu'elle ennuie ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus secrétement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle ne furent pas assez habilement employés pour la tromper long-tems, ou les infidélités qu'il lui faisoit étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit, elle se plaignit ; mais comme avec toutes les

délicateſſes de l'amour le plus tendre ; elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aiſément à bout de la calmer. Il continua ſes infidélités, & elle recommença ſes reproches. Enfin il s'impatienta, & peu touché de ſon amour & de ſes larmes, il rompit abſolument avec elle, & la laiſſa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter ; & la preuve de cela, c'eſt que j'aurois fait de même. Je ſçais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite ; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertiſſe, ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas ; mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.

CHAPITRE XI.

Qui contient une recette contre les enchantemens.

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis, pour la premiere fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit pas facilement remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous; mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, malgré ses airs enfantins, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous

aviez raiſon, lui dit-elle, de me dire que votre petite maiſon étoit jolie; mais, c'eſt qu'elle eſt charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela eſt divin! N'eſt-il pas vrai, répondit-il, que c'eſt la plus jolie du fauxbourg! Ne diroit-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci eſt charmant! continua-t elle, galant au poſſible! Je ſuis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaiſe. Oh pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'eſt pas que je ne ſçache, auſſi-bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais . . . Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend juſtice. C'eſt que cela eſt vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne ſuis point fauſſe. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me propoſâtes de venir ici. . . . . je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractere ne me le permit point; je ſuis franche, naturelle, vous me plaiſez, & me voilà. Vous n'en penſez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en hauſſant les épaules, voilà

là une belle idée ! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit elle ; mais, dites-moi donc ? y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? J'arrivois, répartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu: mais vous avez pensé être ici la premiere. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en sçavoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il ? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore ?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur sa montre, mais, quelle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, est-ce que nous serons seuls tout

le jour? Voilà une assez bonne question, répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus : laissez donc, ajouta-t-elle sans aucun desir qu'il finît, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien; & à propos de quoi être seuls s'il vous plaît? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte; où avez-vous donc pris cela? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure; après tout, cela m'est égal, & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes; je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y penſe, reprit-elle, il faut que je ſois bien folle pour croire que vous me ſerez fidele, vous qui ne l'avez encore été à perſonne. Ah ! ne parlons pas de cela, répliqua-t-il en s'occupant toujours, (& graces aux bontés de Zulica) fort commodément ; vous ſeriez peut-être embarraſſée, ſi j'étois plus conſtant que vous me ſoupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laiſſer ! dit-elle, en ne faiſant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la conſtance, continua-t-elle auſſi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractere, j'oſe le dire. Ce n'eſt pas aujourd'hui une vertu que la conſtance, tant elle eſt commune, répondit-il, & l'on peut, ſans ſe vanter, dire qu'on en eſt capable ; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je ſçais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien ! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage : finiſſez donc ! vous me tourmentez ! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, répliqua-t-elle, c'eſt tou-

jours plus que je ne veux. Quoi! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas! allez-vous avoir un caprice? N'avons-nous pas tout réglé? Eh mais.... oui, répondit-elle, mais.... Ah Mazulhim! vous me déplaisez! C'est un conte, répartit-elle froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous; je vous le dis, c'est que je ne vous pardonnerai jamais une telle insulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choses, il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplût en effet à un point qu'on ne sçauroit imaginer. Cependant, malgré sa colere, elle attendit, & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes assurément) on ne lui avoit jamais manqué: c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime, de quels

prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable! Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hasard Mazulhim qui, disoit-on n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas, au moins, par quelque endroit; donc ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'oui-dire en oui-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les Magiciens des Indes eussent travaillé contre lui; mais continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres? Aimable Zulica! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des souris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens? Je vous conseille de vous raccommoder avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis! Ils le seroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute aussi que malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé... Oh! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le tems que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de répi. Je sçais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'osois espérer... Vous prenez assurément bien votre tems pour railler, interrompit-

elle, vous avez raiſon, rien n'eſt ſi glorieux pour vous, que cette aventure! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais ſentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation? C'eſt, je vous jure, dit-elle, ce dont je me ſoucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, ſi vous vous en ſouciez ſi peu, de quoi vous fâchez-vous tant? Vous me permettrez de vous dire, Monſieur, que c'eſt une fort ſotte queſtion, que celle que vous me faites.

A ces mots elle ſe leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir; laiſſez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre? Aſſurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'auſſi malheureuſes, mais je n'en ai jamais vu d'auſſi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; déſeſpérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans ſa fureur à un grand vaſe de porcelaine qu'elle trouva ſous ſa main, & qu'elle briſa en mille morceaux. Hélas! Madame! lui dit Mazulhim en ſouriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briſer, ſi toutes les perſonnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere; au reſte, ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait, dit Schah-Baham, elle a du ſentiment, & n'eſt pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus ſotte précieuſe que j'aie de ma vie rencontrée! Je ſens qu'elle m'intéreſſe infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi; entendez-vous; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriſerai autant que le reſpect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finiſſant de parler, ſe mit à rêver d'un air diſtrait. Zulica qui étoit allé s'aſſeoir dans un coin, & loin de lui, ſoutint aſſez bien pendant quelque-tems la mépriſante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle ſe mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, eſt d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les ſons vont droit au cœur. Il eſt heureux qu'elle vous plaiſe, répondit-elle, ſans le regarder. Vous ne

le croyez peut être pas, repartit-il; mais il eſt vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoiſſent auſſi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois, ſi je pouvois à préſent vous paroître digne de vous louer; c'eſt une expreſſion charmante, qui ne laiſſe rien à deſirer par ſa vivacité & par ſa juſteſſe, & que vos yeux ſecondent ſi bien qu'il eſt impoſſible de vous entendre, ſans ſe ſentir remuer juſques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il eſt heureux que cela me plaiſe?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne ſuis pas fâchée que vous me trouviez des choſes aimables, & plus je vous ſçais connoiſſeur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà préciſément, dit-il, la raiſon qui me feroit deſirer de mériter les vôtres. Ah ſans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoiſſez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injuſtice, n'imaginerez-vous pas auſſi qu'il m'eſt indifférent que vous penſiez de moi bien ou mal? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déja faites? Ah Zulica! eſt-il

poſſible que ce qui devoit augmenter votre tendreſſe, ne ſerve qu'à vous irriter contre moi !

Eſt-il poſſible auſſi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyez aſſez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus ſanglant que jamais vous puiſſiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il ; aimable Zulica ! vous connoiſſez peu l'amour, ſi vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous eſt arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendreſſe, vous ont aimé bien peu, ſi vous ne les avez pas trouvé tous, auſſi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monſieur, dit-elle en ſe levant, finiſſez, ou je vous quitte ; je ne puis plus ſoutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous bleſſent, répondit-il, & je ſuis ſurpris, je l'avoue, de ce qu'il ſont cet effet-là ſur vous ; mais, ce dont je ne reviens pas, c'eſt que vous vous obſtiniez à me trouver ſi coupable. Je trouverois tout ſimple qu'une femme ordinaire, ſans monde, ſans uſage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille : mais vous ! que vous

ſoyez préciſément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! en vérité cela n'eſt pas pardonnable. En effet ! dit elle, il faut être ſotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuſe, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impreſſion ſinguliere que j'ai faite ſur vous ! Raillerie à part, dit-il en voulant ſe lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monſieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injuſtes qu'ils ſont, & je prouverai de loin, puiſque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle, cela vous ſera ſûrement plus commode; mais faiſons mieux, n'en parlons plus; auſſi bien ne ſuis-je pas aſſez imbécille pour que vous puiſſiez me perſuader jamais, que plus un Amant a de tendreſſe, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'eſt-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez préciſément le contraire, vous ? Oui, repartit-elle, préciſément; c'eſt qu'on ne peut pas être plus perſuadée d'une choſe, que je le ſuis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & ſi je ne vous aimois au point

que je ne connois ſous le Ciel rien d'aſſez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penſer m'en éloigneroit pour jamais. Il ſeroit en effet, dit-elle, aſſez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne ſuis pas intéreſſé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi ; mais c'eſt qu'il eſt décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'uſage de ſes ſens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs groſſiers, & incapables de ſe laiſſer pénétrer des charmes de la volupté, de ſe poſſéder dans les momens où vous m'avez trouvé ſi loin de moi-même. Si l'eſpoir du plaiſir ſuffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire ſur lui l'approche de ces inſtans heureux qu'il a ſi vivement deſirés ; combien ſon ame doit s'être uſée dans les tranſports qui les précédent, & ſi ce déſordre que vous me reprochez, eſt auſſi déſobligeant pour une femme qui ſçait penſer, que ce ſang froid dont, faute d'y réfléchir ſans doute, vous voudriez que j'euſſe été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ſes genoux, ſeroit-ce la premiere fois

que vous... Ah! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle; laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déja disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légere résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zuliza s'étoit fâchée.

Déja, troublée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à desirer vivement quil se laissât moins frapper les sens, que la premiere fois; déjà même elle espéroit, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan, qu'il finiſſe donc auſſi lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'eſt pas parce que j'ai déja pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, ſi la patience d'un Derviche y tiendroit ? C'eſt parbleu bien la peine de la faire attendre ! Amanzéï, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais, point du tout, Sire, répondit Amanzéi, ſi je faiſois un conte à Votre Majeſté, il me feroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, ſans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le ſot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je ſuis piqué contre lui ! Mais, dit la Sultane, je ne ſçais pas pourquoi vous lui en voulez tant ; il ne le faiſoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il ? ma foi, je n'en ſçais rien, c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs dit encore la Sultane, c'eſt que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des... Je vous prie, Mada-

me, interrompit-il, d'en penſer tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je ſçais bien qu'il ſuffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaiſe; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point, répondit la Sultane, & de plus, je ne ſerois point du toute étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Muzulhim, faiſoit à ſes charmes : en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous cruſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les gens en repos. Ce ſera ſans doute le parti que

je prendrai, ſi ceci a des ſuites, repliqua-t-il ; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conſeille pas.

Alors elle ſe leva, prit ſon éventail, remit ſes gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention poſſible elle tâchoit de ſe remettre comme elle étoit, lorſqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venue derriere elle, en troublant ſon ouvrage, la prioit tendrement de ne ſe point donner une peine, qu'à coup ſûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ſes prédictions ; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien ! Monſieur, lui dit-elle, ceci ſera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puiſſe ſortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en ſouvenir, répondit-il, tout eſt dit là-deſſus ; eſt-ce que vous ne ſoupez pas ici ? Non pas que je ſçache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en ſouriant, que vous n'avez pas non plus compté là-deſſus. Enfin, dit-elle, je ſuis engagée, & il eſt tard. Voilà une aſſez bonne folie, dit-il en la rejettant

rejettant ſur moi, & en voulant encore eſſayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues : Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, ſi vous voulez, je vous le dis ſans colere; mais le perſonnage que vous me faites jouer, eſt inſoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes ſi peu complaiſante ! En verité, repartit-elle, il y auroit auſſi trop d'inhumanité à vous ôter la ſeule excuſe qui puiſſe vous reſter. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ſes raiſons, pour avoir le plaiſir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit ſa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuſe) elle ſe ſentoit d'indignation. Bleſſée qu'il eut été ſi peu ſenſible à ſes charmes, elle ſembloit l'être encore plus qu'il eut répondu ſi mal à ſes dernieres bontés ; ſa vanité ſeule lui faiſoit ſoutenir ce qui la bleſſoit ſi ſenſiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un eſpoir qui ne ſembloit

ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendreſſe de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas le plus juſte que Zulica pût faire; mais, pour la ſituation où elle ſe trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raiſonner.

Mazulhim qui ſentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour réſiſter à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit beſoin d'être ſoutenue, lui donnoit ſans ceſſe les éloges les plus flatteurs ſur ſon caractere compatiſſant. Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, dans un inſtant où peut-être l'impatience prenant le deſſus, lui faiſoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, aſſurément il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation ſi bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui ſçavoit combien quel-

quefois il eſt dangereux de rire, ſe fâcha fort ſérieuſement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas auſſi funeſte qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient juſques là ſi cruellement perſécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaiſans de deſſus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit ſur eux, ne fût complette, elle ne laiſſa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle ſembloit avoir: elle le connoiſſoit bien peu, de croire qu'il en eût beſoin.

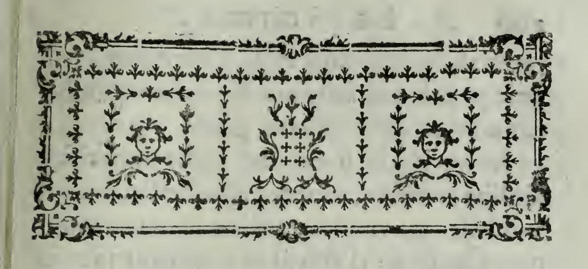
A Peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, ſe ſentit moins accablé, qu'il porta la témérité juſqu'à ſe croire capable des plus grandes entrepriſes. Quelque choſe que Zulica, qui étoit à portée de juger des choſes plus ſainement que lui, put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer ſans ſe perdre, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) qu'il crut n'avoir beſoin de rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

lut tenter ce qui [& encore par le plus grand hasard du monde] ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas ; & Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes ; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'une air dédaigneux ! Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan ! eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses ! cela est bon à sçavoir. Quoi ! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire ? Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des re-

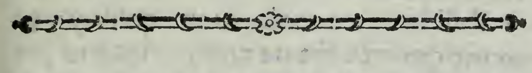
proches, je ſçais à préſent ce que j'aurai à répondre. Je ſuis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que perſonne; mais pourſuivez, Emir : il y a de très belles choſes dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reſte.

Fin de la premiere Partie.

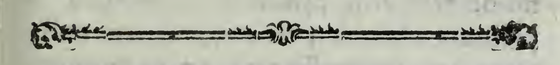


LE SOPHA,

CONTE MORAL.



SECONDE PARTIE.



CHAPITRE XII.

Le même à peu près que le précédent.

SI le déſagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la préſence d'eſprit qui lui étoit néceſſaire dans un accident auſſi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, ſe plaignit de toute autre choſe que de ce qui la pénétroit de fureur, &

pour tâcher de ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſçais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice ; mais quelque choſe qu'il fit, il ne voulut jamais croire qu'il fut ce qu'elle diſoit. Il y avoit, diſoit-il opiniâtrement, des jours malheureux, des jours que ſi, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus ; mais vous m'avez raſſurée.

Ah ! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres ! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'a-

veuglent pas, & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans deſirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maiſon, à paſſer enſemble le reſte d'un jour qu'ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire ſur la fauſſeté des réputations. Ce qui intérieurement la déſeſperoit, (car je liſois aiſément dans ſon ame,) c'étoit l'impoſſibilité de ſe venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, ſe diſoit-elle ? ou ſi on le croit, la prévention où l'on eſt pour lui, permettra-t-elle de penſer qu'il eût eu autant de tort avec moi, ſi j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque choſe que je faſſe, il me ſera impoſſible de déſabuſer tout le monde!

Ces idées l'occupoient aſſez triſtement. Pour Mazulhim, il ſembloit qu'il

fut ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque tems ſans ſe rien dire ; de tems en tems cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, répliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit quand vous avez dit de pareilles choſes ? Sçavez-vous bien que ce n'eſt-là qu'un vrai diſcours de Petit-Maître ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſça-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi! s'écria-t-il, vous y avez rêvé! cela m'outrage; je me flattois du contraire, & je vous sçais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Hé! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement? qu'est-ce que c'est que Zâdis? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoissiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous est, qu'il seroit bien fâché s'il vous sçavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hausser les épaules, Zâdis vous plaisoit avant que j'eusse le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien ensemble.

Voilà, répondit-elle, une plaisanterie d'un bien mauvais genre! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il seroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis est peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été sur-

pris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un Amant auſſi froid, auſſi taciturne! Mazulhim, répondit-elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire ; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il eſt vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je ſuis réſervée ; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute, repliqua-t-il, mais née ſans deſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître, je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe

de vous livrer trop, & entre nous, je vous ſoupçonne d'être aſſez peu ſenſible.

Mazulhim en parlant ainſi à Zulica, lui ſerroit les mains d'un air paſſionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déja nui, pourſuivit-il, je ne ſçaurois me refuſer au plaiſir de les admirer encore; duſſé je même en périr, tant de beautés ne me ſeront pas cachées plus long-tems. Dieux! s'écria-t-il avec tranſport, ah! s'il ſe peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque choſe que Zulica eût dit de ſon peu de ſenſibilité, l'admiration où Mazulhim paroiſſoit plongé, la vivacité de ſes tranſports, les ſoins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute ſa reconnoiſſance, mais Zulica ſe ſouvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire ſur lui; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute ſa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de ſa terreur, elle ſe trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur converſation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudiſſoit de l'ouvrage de ſes charmes, & Mazulhim plus content de lui-même, s'abandonna auſſi à ſon enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuſes diſpoſitions, on vint ſervir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes perſonnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! ſans doute, répondit-elle, eſt-ce que vous ignorez qu'il eſt infiniment bien avec Aïſcha? Mais ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, répondit-il, une raiſon de plus pour être modeſte. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais eſt-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que ſoit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appar-

tient à Aïſcha, eſt ſans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'eſt qu'elle en fait myſtere. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïſcha n'a caché ſes Amans, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle eſt, elle y ſera moins diſpoſée que jamais. Rien n'eſt pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, ſi cela eſt, c'eſt qu'Altun-Can lui a demandé le ſecret.

Et la petite Meſem, demanda-t-il, il me ſemble que vous ne la voyez plus? C'eſt qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite miſérable. Vous avez raiſon, repartit-il fort ſérieuſement, rien n'eſt ſi important pour une femme qui ſe reſpecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuſe. Je ne ſuis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abattement qui lui ſied tout-à-fait bien; ſi elle continue celui de la mauvaiſe ſanté, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à Votre Majesté tous les propos qui se tinrent. Ah ! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger ; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à Votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresseroit pas ; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant ? Par bien des raisons, dit la Sultane ; ce qui sert à amener un fait, ne sçauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même : d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la continuité ; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit soutenir d'être toujours ému, & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le Sultan, c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois ; quand on a un certain

certain jugement, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après-ſouper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amuſemens qu'il lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica ſe prépara à ſortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit deſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulut lui tenir parole.

En cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuierois dans ſa petite maiſon; qu'il ſuffiroit que je revinſſe quand il reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuſer & pour m'inſtruire, que de ſuivre Zulica chez elle; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans ſon Palanquin. Auſſi-tôt que je fus dans ſon Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de ſe mettre à ſa toilette, lorſqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, ſoit qu'elle ne voulut paroître à ſes yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorſqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il ſeroit indécent qu'il la vit dans le déſordre où elle étoit alors. Vu la fauſſeté de Zulica, cette derniere raiſon n'étoit peut-être pas auſſi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de ſentimens, cette ſcrupuleuſe délicateſſe qui ſont aujourd'hui ſi ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuſes encore que reſpectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré ſa paſſion; de ſon côté,

elle le reçut avec une politeſſe étudiée & cérémonieuſe, & un air auſſi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent préſentes, ils ſe parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choſes auſſi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le ſeul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands ſuffiſſent à ce qu'elle méritoit, ne ſe permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme aſſez imbécille pour l'eſtimer, imitoit ſa réſerve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occaſion qu'elles ſe trouvent.

Avec quelque ſoin que Zâdis ſe contraignit, Zulica crut remarquer dans ſes yeux une triſteſſe différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les queſtions qu'elle lui faiſoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des ſoupirs plus profonds encore.

Lorſqu'elle fut coëffée les femmes ſortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire

ce que vous avez? Penſez-vous que m'intéreſſant à ce qui vous regarde, comme vous ſçavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre ſilence? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas ſi vous vous obſtinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica inſiſta, & d'une façon ſi preſſante qu'il crut que ſans l'offenſer, il ne pouvoit ſe taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougiſſant de l'abſurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je ſuis jaloux.

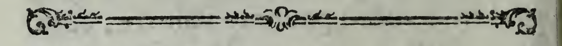
Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement; c'eſt moi que vous aimez! Je vous aime! & vous êtes jaloux! Y penſez-vous bien? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je ſens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon eſprit ſe refuſe aux mouvemens de mon cœur, & les déſavoue; cependant ils m'entraînent, & tout le reſpect que j'ai pour vous, toute l'eſtime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne ſois cruellement tourmen-

té. La honte enfin que je me fais de mes ſoupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majeſtueux, & ſouvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes ſentimens une preuve qui, pour vous doit être ſans replique, c'eſt de vous pardonner vos ſoupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laiſſer aucun lieu de douter de moi, & qu'une perſonne de mon caractere doit inſpirer de la confiance. Je devrois même mépriſer vos craintes, ou m'en offenſer, mais il eſt plus doux pour mon cœur de vous raſſurer, & mon amour veut bien deſcendre juſques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en ſe proſternant à ſes genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, ſi je pouvois penſer que des ſoupçons auſquels même je ne me ſuis pas arrêté long-tems, fuſſent pour vous une raiſon de douter de mon reſpect. Non, Zâdis, répondit-elle en ſouriant, je n'en doute pas; mais ſçachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquiétude ? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il ? Je veux sçavoir, répliqua-t-elle. Hé bien ! dit-il ; les soins que Mazulhim a paru vous rendre.... Quoi ! interrompit-elle, c'est de lui que vous étiez jaloux ? Ah Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous assez méprisée pour croire qu'il pût jamais me plaire ? Ah Zâdis, dois-je, & puis-je jamais vous le pardonner ?



CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ses yeux se mouillerent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit sinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit-il tendrement, & quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse. Ah ! cruel, répondit-elle en sanglottant, soyez jaloux, si vous le voulez ; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens,

mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, répliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui : mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus

long-tems. Au reste, je suis bien aise, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le sujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qui me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat.

Zâdis en lui baisant la main avec transport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de sacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroissiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoissez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au surplus, pourtant, je ne serois pas surprise, que, sans m'avoir jamais desirée, & sans m'avoir de sa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il est avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux com-

me vous qui pût le croire ; n'eſt-il pas vrai ? Non reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une choſe délicieuſe que d'entendre mal parler de votre Maîtreſſe, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, ſur le propos du premier fat qui, connoiſſant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & ſongez que la jalouſie que vous voulez bien me pardonner... ne ſera peut-être pas, interrompit elle, la derniere d'aujourd'hui ; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puiſque vous m'avez pardonné, & que juſques à mes injuſtices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarraſſé. Que vous êtes incommode avec vos

desirs, lui dit-elle! Ne me les sacrifierez-vous donc jamais? Si vous sçaviez combien je vous aimerois, si vous étiez plus raisonnable.... Cela est vrai, ajouta-t-elle en le voyant sourire, je vous en aimerois mille fois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent.

Tout en disant ces augustes paroles, elle se laissoit conduire languissamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut sur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'espere pas. Et moi, répondit elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré sa répugnance, Zulica céda enfin aux empressemens de Zâdis, mais ce fut avec une décence, une majesté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en seroit plaint sans doute; pour lui attaché aux plus minutieuses bienséances, la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur &

de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne ſçais pourtant pas comment les choſes à la fin ſe tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui propoſa de paſſer la journée avec elle. Pour que perſonne ne ſçût qu'ils étoient enſemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les diſcours que pour toute autre raiſon, elle ordonna qu'on dit qu'elle n'étoit pas chez elle; Zadis que ſa jalouſie n'avoit, comme c'eſt l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré ſa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il ſortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, perſuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raiſonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à ſa façon de penſer, qu'elle voulut continuer un commerce peu agréable pour une femme de ſon caractere, & où ni l'amour ni les plaiſirs ne l'intéreſſoient; cependant la curioſité l'emporta ſur toutes les

raiſons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain ; & le ſoir marqué pour le rendez vous, fut à peine arrivé, quelle monta dans ſon Palanquin, & prit, avec mon ame qui la ſuivit, le chemin de la petite maiſon, où nous ne trouvâmes qu'un Eſclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc ? dit-elle à l'Eſclave, d'un ton bruſque, il n'eſt pas encore ici ? Je le trouve charmant de ſe faire attendre ! Il eſt admirable que je ſois ici la premiere. L'Eſclave l'aſſura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'eſt que ce ſont des airs tout particuliers que ceux qu'il ſe donne ; l'Eſclave ſortit, & Zulica vint d'un air colere ſe mettre ſur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuſe, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accuſant tout haut d'être d'une facilité ſans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter ; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle ſe leva vivement, & ouvrant la porte : en vérité, Monſieur, dit-elle, vous avez des façons auſſi ſingulieres,

auſſi rares ! Ah Ciel ! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus preſque auſſi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoiſſois pas. Quoi ! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhim ! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le Sultan ! cela eſt bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzéi, Votre Majeſté va l'apprendre. Sçavez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'eſt ſi comique que cela ? Cet homme-là ſe trompoit apparemment. Ah ! ſans doute, il ſe trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y penſe, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une petite Maiſon ? Depuis que vous en parlez, j'ai fait ſemblant de ſçavoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzéi, c'eſt une maiſon écartée, où ſans ſuite & ſans témoins, on va... Ah ! oui, interrompit le Sultan, je devine, cela eſt vraiment fort commode. Pourſuivez.

La colere & la ſurpriſe qui ſaiſirent Zulica à l'aſpect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je ſçais, Madame, lui dit cet Indien d'un air reſpectueux, combien vous devez être

étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raiſons qui vous feroient deſirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma préſence vous interdit, la vôtre ne me cauſe pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la perſonne à qui Mazulhim m'a prié de porter ſes excuſes, ſeroit celle de toutes à qui [ſi j'avois eu le bonheur d'être à ſa place] j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'eſt pas cependant que Mazulhim ſoit coupable; non, Madame, il ſçait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de ſa reconnoiſſance : des ordres cruels, auſquels même il a penſé déſobéir, quelque ſacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'auſſi doux plaiſirs. Il a cru devoir compter ſur ma diſcrétion plus que ſur celle d'un Eſclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hazard un ſecret où une perſonne telle que vous, ſe trouve auſſi particuliérement intéreſſée.

Zulica étoit ſi étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems, ſans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faiſoit même ſouhaiter qu'il eût encore plus de choſes à lui dire.

Consternée, & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere, enfin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le justifier, semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux? Qu'il est heureux! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser! Que tant d'amour!..... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit fiérement Zulica qui avoit eu le tems de se remettre? Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentimens que vous semblez m'attribuer? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur.

J'ose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous

trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez ; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ait dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin sçu m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer ; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! Que serois-je devenue?

Eh Madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-t-elle

t-elle aigrément ? A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & feroit-il affez indigne ?.... Mazulhim peut être indifcret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe ! s'écria-t-elle, c'eft la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puifque vous le voulez, repliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous? Si vous vouliez me rendre juftice, j'ofe me flatter que vous craindriez moins que je fuffe le dépofitaire de vos fecrets. Vous pleurez ! Ah ! c'eft trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous fied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ? Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé fes vœux, je fçais même des détails de fon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenfez point, pourfuivit-il, fa félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir; moins content, moins tranfporté, fans doute, il auroit été plus difcret. Ce n'eft pas fa vanité, c'eft fa joie qui n'a pu fe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranfport ! Ah le traître ! Quoi ! Ma-

zulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? Il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus modéré, je ne connoiſſois pas encore les hommes ; & graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non ils reſſemblent tous à Mazulhim.

A ! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien ! Oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher, Muzulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement ! Ah ! ce coup me tue, l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réſervoit à ma tendreſſe !

En finiſſant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'abat-

tement. L'Indien qui la connoiſſoit, ne s'oppoſoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je ſens que je meurs, Monſieur, lui dit-elle, après avoir long-tems pleuré, ce n'eſt point à un cœur auſſi ſenſible, auſſi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'auſſi rudes coups; mais qu'auroit-il donc fait ſi je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus mépriſable? Pourquoi encore, faut-il que ce ſoit vous qu'il choiſiſſe pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoiſſant, comme je fais, votre injuſte averſion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, ſi Mazulhim m'avoit nommé la Dame à laquelle il me prioit de porter ſes excuſes. Je doute même (étant pour vous dans des diſpoſitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous

voir pour moi) que je l'euſſe cru, s'il m'eût nommé Zulica ; je n'aurois jamais pu penſer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire ſon bonheur d'être aimé d'elle.

C'eſt donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus ſenſible que vous puiſſiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des ſecrets que ſûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne ſçais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraſſé ; les ſecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poſſeſſeur, ne ſe confient ordinairement à perſonne; mais je n'ai point de raiſons particulieres....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïſſez, je n'ignore pas qu'en toute occaſion, mon eſprit, ma figure, & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus ſévere critique. J'avouerai même que ſi j'ai quelques vertus, je les dois au deſir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont depuis que nous ſommes dans le monde, vous n'avez pas ceſſé de m'accabler.

Moi! Monſieur, dit-elle en rougiſſant, je n'ai jamais rien dit de vous, dont vous puiſſiez être fâché; d'ailleurs à peine nous connoiſſons-nous, vous ne m'avez jamais donné ſujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas aſſez ridicule.... Briſons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit; mais puiſque nous ſommes ſur ce chapitre, permettez-moi ſeulement de vous dire que par les ſentimens que j'ai toujours eu pour vous (ſentimens tels que votre injuſtice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inſpiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gemir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puiſſe un jour prendre pour moi les ſentimens que je pourrois deſirer; mais j'eſpere que ma diſcrétion ſur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que ſi elle eſt au point que vous ne puiſſiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous

ne me refuferez pas votre eftime.

Zulica gagnée par un difcours fi ref-pectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la fource, elle s'étoit ouvertement déclarée fon ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit fi bien réparer, qu'il n'en feroit plus queftion entr'eux, & qu'elle l'affuroit de fon eftime, de fon amitié & de fa reconnoiffance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le fecret le plus inviolable, elle fe leva dans l'intention de fortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant? Vous n'avez ici perfonne à vous; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir, eft encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis refter dans un lieu où tout me reproche ma foibleffe. Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette Maifon aujourd'hui n'eft point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéreffe le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez fortir à l'heure qu'il eft, fans rifquer d'être rencontrée. Que votre

colere ne vous faſſe pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, ſongez que peut-être demain, vous; feriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des ſentimens que l'on doit reſpecter, l'on vous croiroit perſonne à qui ces ſortes d'aventures ſont ordinaires.

Zulica réſiſta long-tems aux raiſons que Naſſès [c'étoit le nom de l'Indien] lui apportoit pour la faire reſter. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, ſouffrez que j'y paſſe la ſoirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je ſuis moi-même, tout doit vous répondre de mon reſpect. Je n'appuie pas ſur mes ſentimens; ſi j'oſe encore vous en parler, c'eſt uniquement pour vous faire ſentir à quel point je m'intéreſſe à vous, & pour tâcher de vous ôter les impreſſions ſiniſtres que l'indiſcrétion de Mazulhim me ſemble vous avoir laiſſées.

Après quelque réſiſtance, Zulica perſuadée par ce que lui diſoit Naſſès, conſentit enfin à reſter. Penſant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver ſi ſenſible... Bon! interrompit le Sultan, il ne ſçait ce qu'il dit; car au-

tant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle; ſans doute, dit la Sultane, c'eſt la même. Un moment de grace, reprit le Sultan, orientons-nous. Si c'eſt la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il ſe trompe. Cette Dame-là eſt accoutumée à avoir des amans, par conſéquent il eſt ridicule qu'il lui diſe qu'elle doit être bien bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la Sultane? Ah! c'eſt une autre affaire, repliqua le Sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aille deviner cela! Ah! il ſe moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il? Voilà ce que je voudrois ſçavoir. Et ſans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, ſi vous voulez le laiſſer continuer. Soit, dit le Sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'eſt pas que cela ne me ſoit égal; on parle pour parler, cela amuſe, & pour moi, je ne hais pas la converſation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua ainsi.

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle; & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne vous aime

plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuste averſion que je ſçavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut être hélas! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmé. Et peut-être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main ; non, Zulica ſe ſeroit vue adorée auſſi religieuſement qu'elle mérite de l'être. Mais répartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes diſcours que vous ; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choſes que lui ?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ſes ſentimens, répondit-il ; Mazulhim inconſtant, diſſipé, n'a jamais ſçu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiſcret, & plus trompeur qu'il ne nous eſt même permis de l'être. Il eſt vrai cependant que quelque infidele qu'il fut, vous pouviez, ſans être accuſée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaiſir ſi doux & ſi rare de regner dans un cœur qu'avant lui perſonne ne s'étoit ſoumis,

tout devoit vous faire espérer de sa part une tendresse éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica, qu'une idée si simple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il est certain, du moins, répondit-elle modestement, que par ma façon de penser, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-t-il, ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainsi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on estime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Nassès..... Vous le pouvez, interrompit-elle, vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais est-ce à moi, est-ce à ce Nassès si longtems haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Nassès, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnoît son injustice, qui en est désespérée, & qui vous jure de la réparer par des sentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment; il étoit d'une figure fort agréable ; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'eſt vous qui me promettez de m'aimer! Oui, repliqua-t-elle, mon cœur vous ſera ouvert, vous y lirez comme moi-même, mes moindres ſentimens, mes idées, tout vous ſera connu.

Ah Zulica! dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en lui baiſant la main avec ardeur, que ma tendreſſe ſçaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaiſir ne vous ſoumettrai-je pas toutes mes penſées? Maîtreſſe ſouveraine de ma vie, vos ordres ſeuls régleront ma conduite? Laiſſons cela, dit-elle en ſouriant, & levez-vous, je n'aime pas à vous voir à mes genoux; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il ſe leva, s'aſſit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il pourſuivit ainſi. Je vais vous interroger, puiſque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies, Mazulhim a-t-il pu vous plaire? par quel enchantement la femme la plus reſpectable par ſes ſentimens & par ſa conduite, Zulica enfin, l'a-t-

elle trouvé aimable? Comment un homme aussi vain, aussi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme aussi sage, aussi modeste que vous? Car, qu'il plaise à des femmes de son caractere, à ces femmes frivoles, étourdies, dissipées, à qui aucun objet n'inspire de l'amour, & qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux; qu'il leur plaise, dis-je, cela ne m'étonne pas, mais vous?

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me crusse incapable de foiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuse dans les égaremens les plus funestes; mais rassurée par mes sentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, sans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous sont prescrits, j'osois me flatter que ce calme seroit éternel.

Sans doute, dit Nassès, d'un air fort sérieux, rien ne perd les femmes comme

cette sécurité dont vous parlez. Cela est vrai, au moins, répondit-elle ; une femme n'est jamais plus exposée à succomber, que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux ; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sçais, c'est qu'après lui avoir résisté long-tems, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui sçavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conséquence ; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue, sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé ; seule avec lui, je me suis trouvée moins forte contre ses desirs ; sans sçavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuser rien ; l'amour enfin m'a séduite jusqu'au bout.

En finissant ces paroles, elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naſſès qui paroiſſoit prendre à ſa douleur la part la plus ſincere, en feignant de la conſoler, lui diſoit les choſes du monde les plus propres à la déſeſpérer. Sur-tout il appuyoit malignement ſur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'eſt pas aſſurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux; du moins, on en doit juger ainſi. Il eſt pourtant vrai, que cette inconſtance ſi prompte de Mazulhim, feroit, ſi c'étoit toute autre que vous, penſer les choſes les plus déſavantageuſes.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit aſſez à Naſſès qu'elle croyoit avoir raiſon de ne ſe rien reprocher là-deſſus.

On n'ignore pas, reprit Naſſès, que les hommes ſont aſſez malheureux, pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, ſans que leurs deſirs ſe ralentiſſent ; mais au moins on aime trois mois, ſix ſemaines, quinze jours même, plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme auſſi bruſquement que Mazulhim vous a quittée, vous; c'eſt d'un ridicule, d'une horreur même qu'on ne peut imaginer!

Ah! Zulica, ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit désormais une chose indifférente que les hommes fussent constans ou non; qu'elle desiroit même, par la sincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir ne fut pas véritable, & qu'elle seroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentimens qu'il ne pourroit jamais voir récompensés.

Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serois beaucoup moins à plaindre; car enfin il me seroit permis d'imaginer que puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne seroit pas impossible que vous m'aimassiez aussi. C'est une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, sans les offenser; mais malheureusement, vous ne ressemblez à personne, & c'est sans tirer à conséquence pour l'avenir, que vous avez eu une foiblesse.

Zulica qui, ſans doute, rioit en elle-même, de la fauſſe idée que Naſsès ſembloit avoir d'elle, l'aſſura qu'il lui rendoit juſtice, & s'étendit beaucoup ſur l'heureuſe façon de penſer qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de diſpoſition qu'elle avoit à ſe laiſſer toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaiſirs d'une extrême vivacité, l'avoit laiſſée, même malgré l'amour violent que lui avoit ſçu inſpirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Naſsès ; plus vous êtes eſtimable, plus vous êtes à plaindre. Votre inſenſibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim ſera préſent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne ſortira pas un moment de votre mémoire ; c'eſt un ſupplice qui vous accablera dans la ſolitude, & dont la diſſipation & les plaiſirs du monde ne vous diſtrairont jamais aſſez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon eſprit une idée auſſi cruelle ? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le ſouvenir de Mazulhim, mais ſans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y feront attachés, puis-je croire que

mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour aſſurer ma guériſon ? Non, Naſsès, croyez-moi, une femme qui penſe d'une certaine façon, ne ſçauroit aimer deux fois. Idée fauſſe ! s'écria-t-il, j'en connois qui ont aimé plus de ſix, & qui ne s'en eſtiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas ſi cruel, qu'il vous met au deſſus des regles, & que ſi l'on ſçavoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit aſſurément de la bonté de reſte, repliqua-t-elle, en ſouriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus ſimple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reſte, que ce que j'en dis n'eſt pas pour vous conſeiller de les prendre, puiſque c'en ſeroit aſſez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'eſt qu'on nous trouve ſi blâmables quand nous aimons, qu'avec une ſeule paſſion, la plus longue & la plus ſincere qu'on puiſſe voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel eſt notre malheur, que ce que l'on regarde en nous, comme des vertus,

nous eſt toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on penſoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, ſi ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raiſon; car qu'importe qu'on occupe ſon cœur eſſentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t il, avec un eſprit qui vous fait diſcerner ſi bien le faux du vrai, vous ſacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne ſçauroit pas raiſonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foibleſſe pour Mazulhim, plutôt que de ſonger ſagement à vous en conſoler; vous croyez qu'une femme qui penſe d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous ſentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agiſſez, n'eſt pas vrai; mais vous réſiſtez à vos lumieres, pour jouir du noble plaiſir de vous affliger, & apparemment auſſi, pour qu'on ne ceſſe pas de dire que c'eſt la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne ſont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de ſoi?

De moi ! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua t-il, je ſçais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci ; il eſt conſtant que je n'en parlerai pas moi ; la choſe fait aſſez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il ſe croie obligé à garder le ſilence ; & cependant ſi vous ne changez point de façon de penſer, tout le monde le ſçaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle ?

Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, ſans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que ſi on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas ? Penſez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, réſiſte au plaiſir d'apprendre au Public, que c'eſt ſa perte qui la cauſe ? Cela eſt vrai, dit-elle ; mais Naſsès, eſt-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée ? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond ; que regrettez vous à préſent ? Mazulhim ? S'il revenoit à vous, conſenteriez-vous à le recevoir ? Moi ! s'écria-t-elle, ah ! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque choſe qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il eſt donc, reprit il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long-tems? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet! Tant pis, répliqua Schah-Baham, voilà des diſcours qui m'ennuient furieuſement, je vous en avertis. Si vous pouviez les ſupprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaiſir, & je n'en ſerois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane, cette converſation qui vous ennuie eſt, pour ainſi dire, un fait par elle-même. Ce n'eſt point une diſſertation inutile, & qui ne porte ſur rien, c'eſt un fait.... N'eſt-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en ſouriant? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choſes, reprit-elle, eſt agréable, elle peint mieux, & plus univerſellement les caracteres que l'on met ſur la ſcene; mais elle eſt ſujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de ſaiſir chaque nuance, on riſque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne ſont pas des objets aſſez importans pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de

détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter précisément où il le faut, est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute personne de goût, si la fureur de parler vous emporte, & si vous ne sçavez pas sacrifier de tems en tems les choses mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorsque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le Sultan a tort, dit Schah-Baham, cela est bientôt dit ! & moi je soutiens que cet Amanzéi-là, n'est qu'un bavard, qui se mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues conversations, & de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en se tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc; & si vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raison. Oui, Sire, répondit Amanzéi, & complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que votre Majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Ba-

ham. S'il m'avoit été auſſi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majeſté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raiſonnement de Naſsès frappa Zulica, pourſuivit-il. Dans le fond, vous avez raiſon, lui dit-elle, auſſi n'eſt-ce plus Mazulhim que je pleure, c'eſt ma foibleſſe, c'eſt de m'être donnée à un homme ſi indigne de moi. J'avoue, repliqua Naſsès, d'un air ſimple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant ſi vous voulez le juger ſans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneuſement; d'abord il n'eſt pas bienfait. Je ne ſçais pas reprit-il, mais perſonne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête, & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aiſé, l'eſprit vif, léger, amuſant. Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne ſoit une bagatelle aſſez jolie; mais après tout il n'eſt que cela, & de plus je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre-nous, c'eſt un fat, d'une préſomption! d'une ſuffiſance!..... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme! aſſez heu-

reux pour vous avoir plu, interrompit Nafsès; on en prend à moins tous les jours.

Mais, Nafsès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de ſinguliers propos. Tout odieux que vous eſt à préſent Mazulhim, répondit Nafsès, il vous l'eſt encore moins que moi, & je croirois riſquer plus à vous parler d'un Amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez ſi tendrement aimé. Il vous occupe encore ſi vivement, que jamais je ne prononce ſon nom, que vos yeux ne ſe mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en rempliſſent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il, elles me percent le cœur! Je ne puis, ſans un attendriſſement qui me devient funeſte, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce diſcours, ſans ſe croire obligée de verſer de nouvelles larmes. Nafsès qui ſe divertiſſoit de tout le manege qu'il lui faiſoit faire à ſon gré, la laiſſa quelque tems dans cette douleur affectée.

Cepandant pour ne pas perdre ſes momens auprès d'elle, il s'amuſa à lui baiſer la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut aſſez long-tems ſans daigner ſonger à ce qu'il faiſoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laiſſé là-deſſus entiere liberté, qu'elle s'aviſa d'y trouver à redire. Vous n'y penſez pas Naſsès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir ſur ſes yeux, voilà des libertés qui me bleſſent. Vraiment ! Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur ? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux. Non reprit elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez moi, continua-t-il, l'état ou je vous vois, m'afflige, je veux abſolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la néceſſité ou vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me ſera poſſible, vous prouver actuellement que c'eſt moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réuſſiſſiez. C'eſt ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir haï ſans ſujet, c'eſt une injuſtice que vous ne pouvez

réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle ſourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous eſt de faire prendre à qui que ce ſoit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inſpirer, jamais vous ne trouverez perſonne auſſi diſpoſé que moi, à vous aimer avec toute la tendreſſe que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raiſon, il eſt conſtant qu'en général, nous penſons mal des femmes; nous nous ſommes perſuadés qu'elles ne ſont ni fidelles, ni conſtantes, & ſur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni conſtance, ni fidélité. De paſſions, par conſéquent, on n'en voit guere; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous ſçuſſions qu'une femme mérite des ſentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner ſon caractere, & ſa façon de vivre & de penſer, & régler là deſſus le degré d'eſtime que nous pouvons lui devoir.... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du tems; pendant que nous en ſerions occupés, une femme nous préviendroit d'inconſtan-

ce, & c'eſt un ſi cruel accident pour nous, que pour n'y pas être expoſés, nous la quittons ſouvent, avant que de ſçavoir ſi elle mérite que nous l'aimions plus long-tems. Mais, demanda-t-elle, qu'eſt-ce que tout cela peut conclure pour vous?

Le voici, répondit-il; mais ce mouchoir ſera-t-il éternellement ſur vos yeux? ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle? Pas aſſez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroiſſe, ou je vous hais, s'il eſt poſſible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en ſouriant, & d'une façon aſſez tendre. Continuez donc lui dit-elle, en ſe penchant ſur lui. Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être sûr, puiſque rien ne lui prouveroit juſques

à quel point vous portez la délicateſſe des ſentimens. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur-tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour les mépriſer toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; penſez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choſes qui devroient vous aſſurer ſon eſtime, ou qu'il ne vous accuſe pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ſes yeux de vertus que vous ne poſſédez point? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites-là, par exemple, eſt, on ne peut pas plus ſenſé.

Naſſès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiſer la main, mais la bouche de Zulica ſe trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner ſa reconnoiſſance. Ah Naſſès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il ſans lui répondre, que puiſque je ſuis l'homme du monde qui vous eſtime le plus, & qui a le plus de raiſon de le faire, je dois être auſſi le ſeul que vous puiſſiez

aimer. Non, répondit-elle, l'amour eſt trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, ſi plate, ſi uſée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit ſeulement pas aujourd'hui paſſer dans un madrigal, & qui, au reſte, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'eſt pas elle qui m'en empêche, répondit-elle..... Mais pourquoi me demander de l'amour? ne vous ai-je pas promis de l'amitié? Sans doute! repliqua-t-il, l'effort eſt généreux! il eſt conſtant que ſi je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins; mais les ſentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inſpirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteſte auſſi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en ſuis charmé, ce m'eſt une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raiſon. En vous aimant comme je fais, je le ſerai pour vous, plus que perſonne. Avec une femme moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

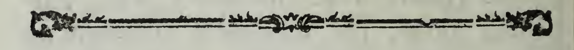
Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes ſeules coûtent à vaincre, on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables; mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple: Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être ſi ſottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me perſuadera de long tems. Mais, Mazulhim à part, inſiſta-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haiſſoit pas; il s'obſtina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit perſuadée qu'il l'aimoit. Et vous, pourſuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non ſans doute, je puis vouloir être indifférente; mais je ne veux plus être injuſte.

Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haiſſez pas, & vous vous imaginez que vous me réſiſterez long-tems! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractere!

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorſque vos propres deſirs vous parleront en ma faveur! que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne ſera que lorſqu'il ſera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez pas aſſez de fauſſeté pour vouloir déſeſpérer un Amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, juſqu'à celle qui doit à jamais combler, & ranimer mes deſirs, l'inſtant où je vous attendrirai ſera celui où je mourrai de plaiſirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec tranſport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais.... Ah! la ſotte créature que cette Zulica, avec ſes façons! En effet! dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc! réſiſter une heure! Cela eſt ſans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'eſt que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eut encore retardé la chofe, je ferois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.



CHAPITRE XV.

Qui n'amufera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU filence qui fe fit dans cet inftant dont Votre Majefté étoit hier fi contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Naffès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de pourfuivre. Ah! Naffès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Naffès! fongez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Naffès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laiffoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet inftant, conçu combien il eft avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, difoit Zulica, Naffès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous détefte?......

Tous

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force, & n'imposoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ſes tranſports, & à qui l'on auroit, ſans aucun fruit, dit les plus belles choſes du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entrepriſes que Naſſès, au milieu de ſon trouble, tentoit avec toute la témérité poſſible, & s'être miſe à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les diſcours qu'elle lui préparoit ſur ſes impertinences. Naſſès cependant, ſoit pour obtenir plus aiſément ſon pardon, ſoit qu'en effet Zulica l'eut troublé, ne la laiſſa en liberté, que pour tomber ſur ſon ſein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laiſſer ſenſible à quelque autre choſe qu'à l'état où il ſe trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi ſert-il de parler à quelqu'un qui ne ſçauroit entendre? Ce qui, en cet inſtant, pouvoit lui rendre moins pénible le ſilence auquel elle étoit forcée, c'eſt qu'il n'y avoit pas d'apparence que Naſſès eût l'eſprit aſſez libre

pour faire là-dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-à-fait d'entre ses bras, & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre ! Ses premiers regards errerent sur Zulica d'une façon si touchante ! il referma les yeux si languissamment ! poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nassès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Nassès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nassès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer ?

Nassès s'excusa sur la violence de son ardeur qui, disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on méprisoit. Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs, que

l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir; mais quelques légeres que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une regle établie, de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens par des façons aussi singulieres que celles que vous avez.

Supposé que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce seroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche ! Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions

que vous traitez de bizarrerie, ſoient toute fondées en raiſon. Celle que vous me reprochez actuellement, eſt d'une vérité que ſûrement je vous ferai ſentir; car, non ſeulement vous avez de l'eſprit, mais encore vous l'avez juſte; mérite aſſez rare dans votre ſexe, pour que l'on puiſſe vous en féliciter. Le compliment ne me ſéduit pas, dit-elle d'un ton bruſque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'eſt ſans doute un déſagrément pour moi, répondit-il, de vous voir ſi peu ſenſible aux diſcours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monſieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choſes, il faut au moins avoir perſuadé; trouvez bon que je vous le diſe.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, ſans que qui que ce fût s'en doutât; mais puiſque ce ménagement de ma part vous déplaît; je vous rendrai des ſoins, Madame, on ſçaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels ſont les ſenti-

mens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle? Vous êtes un étrange homme! C'eſt par reſpect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner; c'eſt par une attention infinie ſur ce qui me regarde, que vous me bruſquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards? C'eſt vous qui faites mille choſes condamnables, & c'eſt moi qui ai tort Dites-moi, de grace, comment tout cela ſe peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puiſſent être pour moi, j'aime ſans comparaiſon mille fois mieux vous donner des leçons ſur cette matiere, que de vous voir aſſez inſtruite pour n'en avoir pas beſoin. Etes-vous encore à ſçavoir que ce ſont moins les bontés qu'une femme a pour ſon Amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puiſſe vous aimer, & être malheureux ſans que mes aſſiduités auprès de vous, ſans que les ſoins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au Public? Je de-

viendrai trifte, & [ma difcrétion fût-elle extrême] on n'ignorera pas que vos feules rigueurs caufent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Penfez-vous qu'avec quelque attention que je m'obferve, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre fecret ?

Zulica, par fon étonnement & fon filence, fembloit approuver ce que lui difoit Nafsès. Vous voyez donc bien, pourfuivit-il, que quand je vous preffe de me rendre promptement heureux, c'eft moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En fuivant mes confeils, fi vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui fuit toujours les commencemens d'une paffion. D'ailleurs, dans la fituation où nous avons été enfemble, je ne pourrois, fans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous impoferons au Public fur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos ; perfuadé que vous me déteftez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un fentiment qui lui eft fi contraire, vous ayez paffé fi rapidement

à l'amour. Il vous sera facile au reste d'amener naturellement notre réconciliation.

A la Cour, ou chez la premiere Princesse où nous nous trouverons ensemble, vous saisirez quelque occasion que ce soit de me faire une politesse ; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai soin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïssiez plus. Je vous ferai même proposer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir : je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si long-tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressemens : ils paroîtront simples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre inconstance. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce

fondé sur plus d'estime, de confiance, & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde ; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour : si un Amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais Zulica, croyez-moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive. Si vous sçaviez borner vos desirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit essayer de vous rendre moins malheureux, mais...... Non Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nassès qui se précipitant sur elle, usa sans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica ! lui dit-il

tendrement, un moment après, ne ſera-ce qu'à votre complaiſance que je devrai de ſi doux inſtans, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le ſont déja pour moi ?

Zulica ne répondit rien, mais Naſſès ne ſe plaignit plus. Bientôt il fit paſſer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la ſienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne ſe ſouvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle ſe plaignit à la vérité, mais ſi doucement que ce fut moins un reproche qu'un ſoupir tendre, que l'eſpece de plainte qui lui échappa. Naſſès ſentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'auſſi précieux inſtans. Ah Naſſès, lui dit-elle d'une voix étouffée, ſi vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre !

Quand les craintes de Zulica ſur l'amour de Naſſès auroient été auſſi vraies, & auſſi vives qu'elles paroiſſoient l'être, il y avoit apparence que les tranſports de Naſſès les auroient diſſipées. Auſſi, preſque aſſuré qu'elle ne douteroit pas long-tems de ſon ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre,

un tems qu'il devoit employer à la raſſurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les diſcours les plus touchans. Zulica ne s'offenſa point de ſon ſilence; bientôt même (car il ne faut ſouvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choſes les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, ſans faire une injure mortelle à Naſſès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces ſans doute, ſuccéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne pût proférer que quelques mots ſans ſuite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de ſon ame.

Lorſqu'il eut ceſſé, Naſſès ſe jetta à ſes genoux. Ah! laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & feroit-il poſſible que vous euſſiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'eſt pas que je n'euſſe de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il, ne deviez-vous pas être laſſe d'une auſſi cruelle réſiſtance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes ſe feroient rendues plutôt, mais je n'en ſens pas

moins que j'aurois dû vous résister plus long-tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annonçent & excitent les desirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déja arraché ; m'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire? Oui, Nassès, lui dit-elle en soupirant, je vous aime!

Nassès alloit remercier Zulica, lorsque l'esclave de Mazulhim vint servir; il en soupira..... Parbleu! je le crois bien, interrompit le Sultan, voilà comme sont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nassès & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut précisément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit la Sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu ! répliqua t-il, je n'avois garde de les troubler ; j'avois trop d'envie de ſçavoir comment tout ceci finiroit. J'en ſuis fort content, ajouta-t-il en ſe tournant vers Amanzéi ; voilà ce qui peut s'appeller une ſituation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi ! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela ? Pourquoi donc pas, répondit-il ? cela eſt fort intéreſſant, ou je me trompe fort. C'eſt pour moi comme une Tragédie, & ſi vous n'en pleurez point, c'eſt que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour un épigramme ſanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air ſatisfait à Amanzéi de pourſuivre.

Naſſès ſoupira de ſe voir interrompu, pourſuivit Amanzéi ; ce n'étoit pas qu'il fut amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, ſans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion, ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoiſſent rien de mieux. Zulica qui n'at-

tribuoit qu'à ſes charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Naſſès, en avoit toute la reconnoiſſance poſſible; mais pour ſoutenir ce caractere de perſonne réſervée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper..... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une conſéquence bien ſinguliere, lui dit la Sultane! vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le Sultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me diſpute; que jamais femme bel eſprit n'a eu le crédit de les empêcher de par-

ler comme ils vouloient, & que ma grand-mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schach-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel.... Ce que j'en dis au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sçais ma généalogie, que pour contrarier personne, & vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singuliere que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non-seulement auquel vous n'avez jamais pensé, mais que même vous haïssez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Sçavez-vous, répondit Nassès, qui sont les gens qui soutiennent cela ? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, & dont vous ne jouissez jamais parfaitement. Hé bien ! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans ; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je pensois comme elles.

Vous ! répliqua-t-il, mais sçavez-vous bien que vous avez tous les préjugés, qu'on peut avoir ? Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi, dit-il, je sçais qu'ils sont fort communs. Je connois même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah ! Nassès,

s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordinaire, ſçavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (ſi pourtant c'en eſt un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même? Je vous ſuppoſe, vous, dans la néceſſité de m'aimer, que ferez-vous? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien! ſuppoſez à préſent, continua-t-il, une femme qui ſoit dans la néceſſité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle faſſe? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y eſt promené quelque tems, on s'eſt laſſé, il faut ſe raſſeoir. Cet objet qui vous a frappé eſt toujours préſent à vos yeux. Les deſirs ſe ſont irrités par la réſiſtance qu'on a faite, & la néceſſité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en eſt devenue que plus preſſante. Mais répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puiſque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit-elle, cela devient plus vraiſemblable, & plus poſſible même. Que de

de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit elle en souriant, je ne sçais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu femmes qui aient autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se voyant sans témoins, il se leva avec feu, & se mettant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment? Ciel! s'écria-t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah Nassès! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma foiblesse?

Eh que diable! dit le Sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'est pas

mauvais ! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laiſſée plus tranquille. Non ! les femmes ſont d'une ſingularité.... bien ſinguliere ! elles ne ſçavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on eſt avec elles.... Quelle colere ! interrompit la Sultane, quel torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait ? Non, dit le Sultan, c'eſt ſans colere que je dis tout cela. Eſt-ce que pour trouver les femmes ridicules on a beſoin d'être fâché contre elles ? Vous êtes d'une cauſticité ſans exemple, lui dit la Sultane, & je crains bien que vous qui haïſſez tant les beaux eſprits, vous n'en deveniez un inceſſamment. C'eſt cette Zulica qui m'a fâché, repartit le Sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que Votre Majeſté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas longtems.

CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à Votre Majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, repondit-elle ; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il, oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi ! reprit-elle, quoi !.... Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès ! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé ! Nassès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent, si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner ; aussi prit-elle pour lui une considéra-

tion, même une ſorte de reſpect qui, vu le motif qui les lui faiſoit obtenir, devenoient extrêmement plaiſants, & qui devoient flatter un homme, d'autant plus qu'ils ne ſont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le ſentiment. Naſſès aſſez content de lui-même, crut qu'il pouvoit ſuſpendre pour un moment l'admiration qu'il cauſoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoiſſoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il ſe ſentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impoſſible la diſſimulation & les ménagemens avec les perſonnes qui nous l'inſpirent; & dans cette diſpoſition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer aſſez-tôt toute l'impreſſion que ſa conduite avec lui avoit faite ſur ſon ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas ſi bien que Mazulhim? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous ſçavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une diſtinction que je n'entends pas; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer? Celle qu'il

a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore; mais comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſçavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, ſi vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que ſa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'eſt qu'il a le cœur épuiſé, lui.

Le cœur épuiſé, reprit-il! voilà une expreſſion qui, ſelon moi, n'offre point de ſens déterminé. Le cœur s'épuiſe, ſans doute, ſur une paſſion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas ſe trouver avec vous dans ce cas-là, puiſque pour ſes yeux & ſon imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conſéquent, ce que vous me dites de lui n'eſt pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que

cela, répondit-elle ; ce que j'en ſçais ; c'eſt (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je ſens que ſur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me ſemble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il, on ſent aiſément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui, qu'il a le cœur épuiſé, c'eſt une expreſſion modeſte & meſurée, mais on l'entend. Je ſuis ſurpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Naſſès, répondit-elle; mais puiſque vous voulez ſçavoir ce que j'en penſe, je vous dirai qu'il eſt vrai que j'en ai été ſurpriſe. Ah ! ah ! dit-il, quoi ! vous l'avez trouvé.... Cela eſt étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins !

Oh ! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là deſſus de ſi grandes lumieres !.... Expérience ou non, repliqua-t-il, on ſçait ce que doit être

un amant, quand on veut bien ne lui laiſſer plus rien à deſirer ; il y a là deſſus une tradition établie ; mais j'avoue encore une fois que vous me ſurprenez, car Mazulhim..... Hé bien ! Naſſès interrompit-elle, c'eſt à un point qu'on ne ſçauroit imaginer ! je ne ſçaurois revenir de ma ſurpriſe, répondit il, je ſçais de lui des choſes incroyables, des prodiges ! Ce ſera apparemment lui qui vous les aura contés, dit-elle ? Quand ce n'auroit été que par amour-propre, je me ſerois, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non ; il ne m'a parlé de rien ; je vous dirai plus, il a là-deſſus une vraie modeſtie. Pour modeſte, répondit-elle, il n'eſt l'eſt pas ; mais quelquefois peut-être il ſe rend juſtice.

Madame, Madame, lui dit il, une réputation auſſi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra penſent bien, ſoit un homme ſi peu eſtimable. Eh ! penſez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il eſt vrai cependant qu'il puiſſe s'en trouver qui ſoient ſenſibles à ce dont nous parlons) diſe à qui que ce ſoit la raiſon pour laquelle elle en

eſt ſi mécontente ? Préciſément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde ; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui ſçauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un ſecret de cette nature eût été enſeveli ? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-tems.

Vous dirai-je plus ? Vous connoiſſez Telmiſſe ; elle n'eſt plus aſſurément, ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre ; ce n'eſt pas une perſonne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le ſien. Pouvez-vous après cela penſer mal de Mazulhim ! Non, répondit-elle, ſéchement, je crois qu'il eſt incomparable. C'eſt ma faute, ſans doute, ajouta-t-elle avec un ſouris dédaigneux, ſi je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne ſuis pas fait pour le penſer, reprit-il; mais il eſt vrai qu'il y a là dedans quelque choſe d'inconcevable. Au ſurplus, vous ne croiriez peut-être pas une choſe; ſi j'étois femme, les gens de l'eſpece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne feroit pas une raiſon de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux ſeuls connoiſſent les ſoins & la complaiſance; plus ils ſentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empreſſent à mériter de l'être : néceſſairement ſoumis, ils ſont moins Amans qu'Eſclaves. Senſuels & délicats, ils imaginent ſans ceſſe mille dédommagemens, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit ; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions singulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle, & je sçais que plus d'une femme.... Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressoient pas. Au reste, c'est à ce qu'il me semble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raison, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle ? Que vous êtes impatient ! répondit la Sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près ; mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la Sultane ? Est-

ce que cela ne s'entend pas, répondit-il ? je me trouve fort clair. Quand je dis que je ſuis comme cela, c'eſt que je penſe qu'un plaiſir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en ſouhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choſes qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane, on vous entend, voulez-vous quelque choſe de plus ? Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzéi finiſſe ſon hiſtoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me ſemble que s'il la laiſſoit là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je ſuis la complaiſance même, je lui permets de pourſuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conſéquence.

Au ſurplus, pourſuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup ſi vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il; c'eſt ce cœur épuiſé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber ſur une diſſertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puiſqu'elle vous a fâchée, ſi je ne me rappellois que ma tendreſſe pour vous, & le deſir de ſçavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazulhim, l'ont ſeuls amenée. Plus les ſentimens que vous me marquez me ſont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curioſité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triſte, il me ſemble que depuis quelques momens vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne ſçais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je ſuis enchanté de vous la voir, repliqua Naſſès; ces ſortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être ſenties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injuſtice, mais cette injuſtice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Raſſurez-vous, pourſuivit-il, aimable Zulica, Ciel! que de plaiſirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puiſſent-elles renaître ſans ceſſe! En diſant ces paroles, il prenoit Zulica dans ſes bras & l'accabloit des careſſes les plus tendres. Que vous me donnez de tranſports, s'écria-t-elle! je ſens tous les vôtres paſſer dans mon cœur, ils

le rempliſſent, le troublent, le pénétrent! Ah Naſſès! quel plaiſir pour moi de vous en devoir de ſi doux, & que je connoiſſois ſi peu! vous ſeul!..... Oui, vous ſeul!.... Mais Naſſès! Ah! cruel!.....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi. Et puis continua le Sultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſſès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle; car il diſoit à peu près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan; ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſſès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement: vous êtes charmant, Naſſès, lui dit-elle, ah! pourquoi ne vous ai-je pas

aimé plutôt ! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque inſtant fait ſentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorſque je ſonge à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica ! dans ces lieux où nous ſommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent auſſi chers que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à ſon inconſtance ! Quel génie ! Quel Dieu même veilloit pour moi, lorſqu'après l'avoir rendu inſenſible à tant de charmes, il lui inſpira le deſſein de me choiſir pour vous apprendre ſa perfidie. Ah Zulica ! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou ſi quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majeſtueuſement Zulica : s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Naſſès. Je crois, puiſque vous m'avez choiſi, répondit-il, que j'étois en effet le ſeul qui puſſe vous plaire ; mais quand e ſonge à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis ſon ſilence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder, il m'auroit été aſſez indifférent que l'on eût exigé quelque choſe. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles ſituations, & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuſes! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il eſt bien moins cruel pour une femme qui a des ſentimens, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de ſe livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'eſt pas douteux, repliqua-t-il; mais c'eſt une terrible choſe que d'être priſe dans une petite Maiſon. Je ne ſçais pas, ſi j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me ſemble que je ſerois bien-aiſe que l'homme qui m'y auroit ſurpriſe, voulût bien n'en dire mot.

Vous ſeriez bien-aiſe, reprit-elle! apparemment, cela eſt tout ſimple; & moi auſſi j'aurois été bien-aiſe que, qui que ce fût qui m'eût ſurpriſe ici, n'en

eût rien dit. Le beau propos! Il faut que vous perdiez l'eſprit pour en tenir de pareils! Penſez-vous qu'un honnête homme ait beſoin pour ſe taire, qu'on l'engage au ſilence par les choſes que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on faſſe certaines propoſitions à des femmes d'un certain genre? Certainement oui, répondit-il. Toute femme ſurpriſe dans une petite Maiſon, prouve qu'elle a le cœur ſenſible: on tire là-deſſus de terribles conſéquences; & communément plus la femme eſt aimable, moins l'homme eſt généreux.

Oh! c'eſt un conte, reprit Zulica; le goût ſeul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuſer une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puiſſe dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter auſſi cher que vous le croyez, la diſcrétion dont elle auroit beſoin; & l'honneur... Bon! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de ſacrifier ſon honneur à ſa réputation? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de ſituation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuſer. Il faut être bien délicate, reprit-

il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah Nassès! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! pensez-vous, reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-tems défendue? Hélas! entraînée par le goût que j'avois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez long-tems résisté.

Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe rapprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il diſoit vrai. Laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement, laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier combien je vous ai aimé.

La réſiſtance de Zulica étoit ſi douce, que quand les empreſſemens de Naſſès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! ceſſer de m'aimer, lui diſoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce diſcours tout ce qui pouvoit le rendre plus perſuaſif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'eſt point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ſes plus tendres ſentimens. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes? Ah! laiſſez-moi..... Non, vous ne me perſuadez plus..... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais!

Malgré toutes ces proteſtations de haine que Zulica faiſoit à Naſſès, il ne voulut pas croire un moment qu'il put être haï, & Zulica, en effet, ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne ſçais pas ſi je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois preſque que vous me haïſſez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit elle en hauſſant les épaules! croyez-vous que je vous en déteſte moins? Eſt-ce ma faute ſi..... Mais cela eſt vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'eſt plus certain que ce que je dis. Je vous eſtime trop pour le penſer, répondit-il, & cela eſt au point que je vous verrois inconſtante, que je n'en voudrois rien croire. Je ſuis, & je veux être perſuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque choſe. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il eſt poſſible; mon cœur n'eſt point fait pour des ſentimens modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'eſt auſſi ce que je voulois dire. Plus on a de délicateſſe, plus on a les paſſions vives; & quand j'y ſonge, une femme eſt bien malheureuſe quand elle penſe comme vous. En vérité, j'oſe le dire, la dépravation eſt telle aujourd'hui, que

plus une femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce ſoient les femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice, cela ſeroit tout ſimple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt que ce ſont les hommes. Eux, qui leur demandent ſans ceſſe des ſentimens! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle.

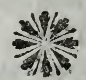
Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons-nous? l'amour? Non ſans doute. Nous voulons ſatisfaire notre vanité, faire ſans ceſſe parler de nous; paſſer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus mépriſables: plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en poſſéder qu'une digne de plaire; les chercher ſans ceſſe, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raiſon, s'écria-t-elle; mais auſſi c'eſt la faute des femmes, vous les mépriſeriez moins, ſi toutes penſoient d'une façon, & avoient des ſentimens qui puſſent les faire reſpecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il eſt certain qu'on ne ſçauroit nier que les ſentimens ne ſoient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raiſonnables aſſurément, mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Je ne

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer; mais pour une que l'amour ſeul conduit, combien n'en eſt-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuſe, font tout ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puiſſe pas ſeulement les ſoupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu de femmes aſſez équitables, pour parler comme vous. A quoi ſert-il de vouloir diſſimuler des choſes auſſi connues, répondit-elle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raiſonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite eſt du dernier délabrement. Toute foibleſſe eſt excuſable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il eſt, que dans celles qui ne ſont point faites pour inſpirer des deſirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, eſt cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce ſont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'eſt jamais le cœur que vous

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous fouciez pas d'être aimés ; & pourvu que vous triomphiez de la perſonne, la conquête du reſte vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand eſt-ce donc qu'il l'a mépriſée ? L'admirable queſtion, s'écria la Sultane ! Ce que je dis, répondit le Sultan, n'eſt point par méchanceté. Une queſtion, une fois, c'eſt une queſtion, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me ſemble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela eſt plaiſant, oui ! On me donne pour conte un recueil de converſations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas, & c'eſt moi qui ai tort ? En un mot comme en mille, Amanzéi, ſi demain Naſſès n'a pas mépriſé Zulica ; je ne vous dis que cela ; mais c'eſt à moi que vous aurez affaire.



CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.

VOtre Majeſté, dit Amanzéi le lendemain, ſe ſouvient ſans doute.... Oui interrompit bruſquement le Sultan; je me ſouviens qu'hier je mourus d'ennui; eſt-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas, ſi cela ſe peut, s'entend, car je ne demande point des choſes impoſſibles. Amanzéi reprit ainſi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicateſſe. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je ſuis naturellement fort ſuſceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui eſt infame, repliqua-t-elle! je ne conçois pas comment on peut ſe vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis ſimplement ce qui eſt. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être conſtant, par conſéquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on ſe prend ſans conditions, on n'a d'aucun côté à ſe plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je ſerois curieuſe au poſſible, dit Zulica, de ſçavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Naſſès, une hiſtoire de ma vie bien circonſtanciée? Cela ſeroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir ſans riſque, en ſupprimant les détails. Il y a dix ans que je ſuis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troiſieme beauté que j'ai conquiſe en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il eſt pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Naſſès! dit-elle, que je ſuis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter ſur votre conſtance! Je ne vois pas pourquoi, répon-

dit-il; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins? Oui, reprit-elle; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous resteroit de ressource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne seriez pas absolument usé en sentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se serve du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les font naître presque toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on se paroît aimable, on se lie, sans se croire; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour, & l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois qu'on est trompé à ce que l'on sentoit, on croyoit que c'étoit de la passion, ce n'étoit que du goût; mouvement, par conséquent, peu durable, & qui s'use dans les plaisirs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à sa premiere passion.

Vous n'avez donc jamais aimé lui demanda-t-elle? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur,

& je ſens à la façon dont je commence avec vous que ſi depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de ſentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me ſeroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, ſi je ne vous l'avois pas dejà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les ſeuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoiſſions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinſſiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impoſſible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à préſent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit ſingulier, je l'avoue, que vous ne me fiſſiez pas le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous le ſeriez aſſurément, répondit-elle, ſi je m'en étois réſervé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

deſſus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une auſſi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être auſſi ſûre que je le ſuis de moi-même.

J'en ſuis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'oſe dire cependant qu'après la façon dont je me ſuis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant : Quelle eſt donc cette fantaiſie, Naſſès, lui demanda-t-elle tendrement, comment ſe peut-il que tantôt vous vous ſuſſiez fait un crime de douter de ce que je vous diſois, & qu'à préſent il ſemble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus preſſant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous perſuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet inſtant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Naſſès, inſiſta-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame, in-

terrompit-il brufquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'eft pas croyable que vous n'ayez fouvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous foyez point quelquefois rendue. Vous feriez la premiere qui, dans un efpace de tems auffi confidérable, n'auroit eu que deux Amans, ou vous ferez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne feroit pas affez nouveau, Monfieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je fuis bien trompée, s'il n'eft arrivé à d'autres que moi, d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réfervé de les rendre fenfibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il feroit vrai que j'euffe fur cet article quelque chofe à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai prefque toujours vu le mépris fuivre ces fortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne foyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il eft cependant fort rare que fa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu fenfibles.

Mais quelle idée, lui dit-il, qui, moi? je vous mépriſerois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendreſſe, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir; eh bien! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a-t-il étonné? Vous en eſtimé-je moins? Pourquoi voudriez-vous que quelques Amans de plus fiſſent ſur moi une impreſſion déſagréable? ai-je quelque choſe à demêler avec ceux qui m'ont précédé? eſt-ce votre faute, ſi le deſtin ne m'a pas offert à vos yeux le premier? Non, Zulica, non; je ne ſuis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'eſt plus capable d'aimer encore. Loin que je penſe que le cœur s'uſe en aimant, je ſuis au contraire perſuadé que plus on aime, plus on eſt vif ſur le ſentiment, plus on a de délicateſſe.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne ſeriez donc pas flatté d'être le premier Amant d'une femme. J'oſe dire que non, repliqua-t-il, & voici ſur quoi je fonde une façon de penſer qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, si elle desire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle desire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'assurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple desir, transport; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour qu'on peut se flatter de le ressentir, & qu'on doit le persuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ses mouvemens, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir, & que ce désordre parte du cœur, ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'Amant en est-il moins heureux? Non, Nassès, avec quelque désavantage que vous peigniez les premiers sentimens, je vous aimerois, s'il étoit possible, mille fois plus que je ne vous aime, si j'étois la premiere à qui vous rendissiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez, repliqua-t il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentimens, toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une auſſi délicate volupté : il me ſembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'aſſez heureux pour ſentir auſſi vivement les charmes de l'amour. Sans ceſſe aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languiſſant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille reſſources dont j'étois étonné de pouvoir faire ſi peu d'uſage. Un ſeul regard portoit le trouble & le feu dans mes ſens; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaiſirs.... Ah Naſſès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois d'avantage, repliqua-t-il;

dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour, & j'ai bien ſenti depuis.... Ah! interrompit-elle, il eſt impoſſible que vous n'ayez point perdu à être déſabuſé. La jalouſie, la défiance, mille monſtres qu'alors vous vous ſeriez ſeulement fait ſcrupule d'imaginer, empoiſonnent à préſent vos plaiſirs. Plus inſtruit, vous avez donc été moins heureux. Votre eſprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raiſonnez mieux ſur le ſentiment, mais vous n'aimez plus ſi bien.

Ce raiſonnement, répondit-il, ſeroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en ſuppoſant toujours que Mazulhim a été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne ſerois point ſurpriſe du tout, que vous euſſiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne ſuivez avec plaiſir que celles auſquelles je puis dire.... mais laiſſons cela. Point du tout, dit-il, ne le laiſſons pas.

Au reſte, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'eſt pas bien ſurprenant que vous penſiez

mal

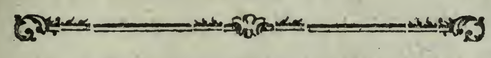
mal des femmes. Et ſi c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fut cauſe que je n'en penſe pas bien? Vous allez dire qu'il eſt impoſſible que cela ſoit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas abſolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi! s'écria-t-elle, penſez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité! Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez ſi vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme Votre Majeſté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-tems à détourner la converſation.... Elle faiſoit bien, interrompit le Sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux ſi vous l'aviez rapprochée, & ſi vous m'aviez épargné toutes ces diſſertations que vous y avez miſes à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'eſt que pour en parler plus! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là? En un mot, comme en mille, finiſſez votre hiſtoire.

Zulica, continua Amanzéi, oppoſa long-tems encore de mauvaiſes défaites aux empreſſemens de Naſſès. Enfin elle parut ſe rendre, après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en eſtimeroit pas moins. Plus je me ſuis défendue de ſatisfaire votre curioſité, lui dit-elle, moins à préſent j'y devrois céder. Vous me ſçaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refuſé ſi long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il eſt plus aiſé d'inſpirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne ſçais ſi c'eſt par fauſſeté que quelques-unes penſent ainſi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon ſilence n'étoit pas fondé ſur un auſſi indigne motif. Je crois qu'il eſt impoſſible que l'on ſe rappelle avec plaiſir une foibleſſe qui, loin de ſe retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y préſente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cauſe, ou du ſouvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela eſt exactement vrai, dit Naſſès; une femme délicate eſt bien à plaindre.

Fort bien, dit le Sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je desire que vous remettiez à demain la suite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouie conversation.



CHAPITRE XVIII.

Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.

VOus sçaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'Amans que je n'en desirois, toute sotte que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des Amans, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment ; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aisément à nous faire croire que nous sommes aimables, qu'à se le faire trouver eux-mêmes. Ils amuserent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus sensible. Née délicate, je craignois l'amour ; je sentois que je trouverois difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien ; & que

le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une femme raiſonnable, eſt d'avoir une paſſion, quelque heureuſe même qu'elle puiſſe être. Tant que je dus être indifférente, ces conſidérations prirent tout ſur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore ſçu le toucher, que ce calme dont nous nous applaudiſſons, eſt moins en nous l'ouvrage de la raiſon, que l'effet du haſard. Un moment, un ſeul moment ſuffit pour troubler mon cœur! Voir aimer, adorer même; ſentir à la fois, & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux, & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flatteur eſpoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard, & d'une minute. Etonnée confuſe même d'un état ſi nouveau pour mon ame; dévorée de deſirs qui juſques alors m'avoient été inconnus, ſentant la néceſſité d'en démêler la cauſe, craignant de la connoître; abſorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient ſurpris tous mes ſens, je n'oſois m'aider de ma raiſon pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexpliquables qu'ils étoient

pour moi, me faisoient déja jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le sent, & quand on ne le sent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eut déja pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce sentiment cruel dont j'étois tyrannisée. Ah Nassès! quel ne fut pas mon plaisir, quand dans les soins respectueux, quoiqu'empressés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! Quels transports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas sa passion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Nassès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause, de ne pas connoître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre estime, mais si pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant soupirer auprès de moi, soupirois-je de douleur de ne l'oser faire pour lui! quand ses yeux s'attachoient tendrement sur les miens,

que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah ! comment dans ces inſtans qui me mettoient ſi loin de moi, avois je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit ? Enfin il parla. Naſſès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait deſirer, & quelquefois trop long-tems ; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez : mais voir un Amant adoré, mais qui ne ſçait pas ſon bonheur, pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il ſent pour vous l'apprendre ; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas agréé ; voler au devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui ; Naſſès ! croyez-moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je

vous parle, sont assurément les plus doux.

Si la vanité suffit pour vous rendre agréable le spectacle que vous me peignez si vivement, repondit Nassès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en est pas pour vous de plus satisfaisant. Mais enfin il parla, cet Amant si tendrement aimé; répondites-vous.

Peignez-vous mon embarras, repliqua t-elle; combattue par l'amour, & par la vertu, si la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me servit à masquer l'autre; mais ce ne fut point autant que je le desirois.... Livrée trop long-tems à ses discours, mon émotion découvrit le secret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendresse égaloit la sienne.

C'est un malheur qui est arrivé à d'autres, répondit froidement Nassès. Hé bien! qui étoit cet homme si dangereux, que le voir & l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même chose? Que vous importe son nom, demanda-t-elle? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez sçavoir? Pas encore, repliqua-t-il; & vous sentez bien vous-même, que la confidence n'est

pas complette. Hé bien ! répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi ! s'écria-t-il, quel tems avez-vous donc pris pour l'avoir ? Il eſt mon ami, ne me cache rien, & je ſçais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi ! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point ?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliere queſtion ! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent, ne nous empêche pas de leur ſçavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fît pour lui, par

déréglement de tête seulement, ce qu'il avoit été assez ridicule pour attribuer quelquefois à un sentiment si vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces femmes là, vous? Par conséquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulut m'en faire un mystere; mais c'est qu'apparemment, il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez vous long-tems de pareilles questions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses, & bien cruelle-

ment expoſées à la calomnie ! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle ; mais à propos de quoi vous en ſouvenez-vous à préſent ? A propos de vous, repart-il, à qui, puiſqu'il faut vous le dire, on a l'injuſtice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne faſſe pas peur, on n'imagine point qu'elle ne ſoit pas plus ſenſible qu'il ne le faudroit : & ce ſont ſouvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le public lui donne le plus ; quoi qu'il en ſoit, cela ne me fait rien.

Ne ſeroit-il donc pas poſſible de vous obliger à parler d'autres choſes ? Il n'eſt donc pas vrai que vous avez eu tous les Amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en hauſſant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il, ſi vous étiez moins aimable, je croirois plus aiſement que vous ne diminuez rien de votre hiſtoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencemens ſont douteux ;

on ſçait pourtant que dans votre très-grande jeuneſſe, paſſionnée pour les talens, & perſuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, eſt d'intéreſſer vivement tous ceux qui les poſſédent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'eſt ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous danſez avec tant de grace.

Ah! Grand Dieu! Quelle horreur! s'écria Zulica. Vous avez raiſon de vous récrier là deſſus, Madame, répondit-il froidement, car en effet, cela eſt horrible. Pour moi je ne vous condamne pas, & ne ſçaurois même aſſez vous eſtimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réſervées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu aſſez de force d'eſprit pour ſacrifier ceux que votre naiſſance, & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne ſçauroit y être trop fauſſe, vous cachâtes ſous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaiſirs. Née peu tendre, mais exceſſivement curieuſe, tous les hommes que vous vîtes alors, piquerent votre curioſité; & autant que vous le pûtes,

vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renoncâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princesse Saheb avoit alors Iskender pour Amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste Ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies!

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender

pour prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout Prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous associâtes le Vizir Atamulk, & l'Emir-Noureddin ? que le Prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le Visir étant trop occupé des affaires de l'Etat pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importans qu'aimables.

On ose ajouter que sçachant combien il est dangereux à la Cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystere possible, jettée entre les bras du jeune Vélid qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur, de lui donner de

l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid fâché de se voir un rival, & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire jusques-là si judicieusement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles, & les plus publiques mortifications.

Ah! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant, & je vais..... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nassès en la retenant, on a poussé l'impudence jusqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réussissoient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusemens passagers, assez agréables pour remplir vos momens, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur; sorte de philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelques progrès dans ce siecle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de fureur, & Nassès feignant de ne pas s'en appercevoir continua ainsi: Vous concevez bien que je vous rends

trop de justice, que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous est tout simple ; & pour sçavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes desirs; mais en ne croyant pas tout, vous sentez bien aussi qu'il est impossible que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle ! Tout ce qu'on vous a dit est si probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement si déplacé. Je crois donc seulement, reprit-il..... Ah ! croyez tout, Monsieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'est un effort dont je ne serois pas capable ; jugez si, en vous croyant innocente, je pourrois prendre assez sur moi, être assez barbare pour faire ce que vous semblez me conseiller. Non, non, Monsieur, repliqua-t-elle ; vous croyez tout ce qu'on a dit, vous vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous désabuse. Ainsi donc, reprit-il, nous allons être brouillés ? Une même soirée aura vu naître

& finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en ſoupirant, je ne ſens que trop qu'elle ſera éternelle.

Oui, Monſieur, répondit Zulica; oui, nous ſerons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il? c'eſt-à-dire, que vous me quittez auſſi promptement que vous m'avez pris. C'eſt, en honneur, une choſe que je ne croyois pas poſſible. Mais comment cette conſtance ſi prodigieuſe dont vous vous piquez, cette ame ſi délicate ſur le ſentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole! Que je vous plains! Après tout, rien n'eſt plus heureux pour moi, puiſque vous deviez changer, que de vous voir changer ſi promptement; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconſtance trop douloureuſe. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il eſt vrai que votre goût pour moi ſoit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puiſſe dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les ſujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas

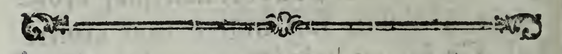
pu

pu gagner ſur vous d'être conſtante ſeulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permiſes, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la ſerrant tendrement dans ſes bras; non, vous ne ferez pas cette injuſtice à l'Amant du monde le plus paſſionné. Qui moi? s'écria-t-elle, en ſe débattant dans ſes bras avec violence, moi? je ſerois encore à vous? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Naſſès ſon indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ſes efforts; ſon dépit la ſervant mieux que n'avoit fait cette ſévere vertu pour laquelle elle combattoit ſi mal à propos, il fut obligé de diſputer contre elle, juſqu'à des faveurs ſi peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle ſe défendoit toujours contre lui, lorſqu'un char qu'ils entendirent arrêter, ſuſpendit l'attaque & la réſiſtance.

Voilà ſans doute mes gens, Monſieur lui dit-elle, & je pars. Je ne vous preſſe pas de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé entre nous, cela vous ſeroit inutile; plus on eſt capable d'un mauvais

prodédé, moins on eſt fait pour le ſentir.

En achevant ces paroles, elle ſe leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à Votre Majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le Sultan; penſez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie. Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité, & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.



CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRÈS ce qui s'étoit paſſé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement, elle ſe laiſſa tomber ſur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où ſa préſence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre: Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, acca-

blantes, affreuſes, déſeſpérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres.... Quoi ! vous pleurez ! Ah Naſſès! cela n'eſt pas bien ; vous avez abuſé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance ... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée ! c'eſt que j'en ſuis furieux, déſolé, je ne m'en conſolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare !... Enfin, ne peut-on pas ſçavoir ce que c'eſt que tout cela ? Dites donc, vous autres ? vous ne parlez point ? Ah ! je vois ce que c'eſt, j'en ſuis la cauſe innocente. Vous me croyez infidele, oui, vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur ! je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendreſſe, plus Zulica déconcertée, abattue, s'obſtinoit au ſilence. Naſſès qui jouiſſoit malignement de ſa confuſion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce tems-là pour ſe remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils reſterent quelque tems tous trois dans le ſilence. De grace, éclairciſſez-

moi ce myſtere, dit enfin Mazulhim à Naſſès ; eſt-ce de vous, ou de moi que Madame a à ſe plaindre? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle? Point du tout, repartit Naſſès ; c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous ſommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim! Après les ſermens que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle.... Quelle horreur! Ce n'eſt qu'avec une peine extrême que je ſuis parvenu à conſoler Madame de votre perte, répondit Naſſès ; c'eſt une juſtice que je lui dois, & pour faire mon devoir juſqu'au bout, je vais, quelque choſe qu'il m'en coûte, vous laiſſer eſſayer ſi vous pourrez avec plus de facilité la conſoler de la mienne. Adieu, Madame, pourſuivit-il en s'adreſſant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-tems ; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaiſe de vous ſouvenir de moi, ſoyez ſûre que je ſerai toujours à vos ordres.

Lorſque Naſſès fut parti, Zulica ſe leva bruſquement, & ſans regarder Mazulhim, voulut ſortir auſſi. Non, Madame, lui dit-il d'un air reſpectueux, je ne

puis me déterminer à vous quitter ſans m'être juſtifié; il ſe pourroit auſſi que vous euſſiez quelques petites excuſes à me faire, & de quelque façon que ce ſoit, il me paroît indécent que nous nous ſéparions ſans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le ſilence? Ne vous ſouvient-il plus que vous m'aviez promis une conſtance éternelle? Ah! Monſieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais reſſenti! Hé bien! repliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré ſoi, on en gémit, on ſéche, on languit de douleur; & lorſqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres tranſports, ſe jetter aux pieds de ce qu'on aime, on ſe trouve abhorré! Après tout, vous ſeriez moins injuſtes, ſi vous étiez moins délicates. Avec les ames ſenſibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, ſans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée?

Zulica ne répondit à cette queſtion qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'eſt qu'au fond, continua-t-il, il me ſeroit bien-aiſé de me juſtifier ; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauſſer les épaules, très-aiſé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels ſont mes torts avec vous ?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence ! me faire venir ici, ne vous y pas rendre ; tout mauvais, tout impertinent, tout mépriſable même qu'eſt ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée ; mais y joindre la derniere perfidie ! M'envoyer ici un inconnu que vous inſtruiſez de ma foibleſſe, quand vous devriez la cacher à toute la terre.... Oui ! la cacher, interrompit-il, ce ſeroit un beau myſtere & fort utile au reſte, que celui-là. Penſez-vous qu'une affaire entre perſonnes comme nous puiſſe s'ignorer ? Mais je ſuppoſe que, contre votre expérience même, vous vous fuſſiez aſſez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas ; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je expoſée ? Notre ſecret n'eſt-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang, qu'entre celles d'un eſclave ?

Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces ſortes de choſes, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le tems me preſſoit. J'ai choiſi pour vous inſtruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je ſçais le plus de mœurs, Naſſès enfin qui, outre des mœurs, a de l'eſprit, eſt l'homme du monde qui aſſurément mérite le plus d'être vu avec plaiſir, & à qui, j'oſe le dire, on doit le plus d'eſtime & de conſidération.

Au reſte, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remercimens que vous l'avez ſi généreuſement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclairciſſement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaiſe de le faire; car, ſoit dit ſans vous fâcher, je ne ſuis ni auſſi curieux, ni auſſi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, ſur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choſes ſur leſquelles je pourrois me récrier

auſſi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La préſence de Naſſès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute auſſi peu, c'eſt que pour vous mettre à l'aiſe avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me deſtiner. Quand cela ſeroit, répondit fiérement Zulica... J'entends interrompit-il, cela eſt. Hé bien! Oui, reprit-elle courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, répliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſçais, répartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent, & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner, & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigramme, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien,

ſans que cela tire à conſéquence, vous donner la petite conſolation de me l'entendre avouer. Je pouſſerai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une juſtification dont peut-être la politeſſe ſeroit bleſſée.

Que vous tenez de miſérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *eſpece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du reſpect que je vous dois, ni du plan ſur lequel j'ai réſolu de vous entretenir. Je ne ſerai pas fâché de vous offrir en ma perſonne un modele de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous ſerez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout ſeul, cette modération ſi vantée répartit-elle en ſe levant, car je vais.... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'eſt pas ainſi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur, pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclairciſſement, & éviter un éclat qui ſeroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica ſentit le tort que cette aventure pourroit lui faire ſi elle ſe répandoit, & qu'elle crut, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au ſilence; ſoit que trop mépriſable pour être long-tems fâchée qu'on la mépriſât, ſa colere commenca à ſe calmer, elle ſe rejetta ſur le Sopha, mais ſans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainſi ſon diſcours. Vous convenez que vous avez pris Naſſès; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit eſt entiérement rompue; & là-deſſus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence ſemble mériter cette conduite: pour moi, qui ai aſſez d'uſage du monde pour ſentir comment cela s'eſt fait, loin de vous en ſçavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire ſur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien ſçavoir, répliqua-t-il: dans le trouble où vous étiez, étoit-il poſſible que vous démêlaſſiez les motifs qui vous faiſoient agir? Vous me croyiez inconſtant, on

vous pressoit de vous engager ; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Nassès auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive, d'inspirer ces mouvemens qui ne laissent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne sçaurois assez m'étonner que Nassès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, où assez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, répliqua-t il, n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc, dit-elle? rien n'est moins vrai! Je trouve assez singulier que vous vouliez sçavoir mieux que moi ce qui en est. Je le sçais pourtant si bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il: Nassès vous a trouvé belle; il a mieux aimé vous instruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il? Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu flatteur! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes, ils en ont besoin pour plaire.

Quoi! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidele? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle! qu'étiez-vous donc devenu! Je ne suis, répliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici: & Zâdis même à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi.

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que

nous ne vivrons plus ensemble dans cette intimité que vous m'avez permise. Ce n'est pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lié ne nous convient plus ; au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit, ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & vous n'espérez pas de m'y faire consentir. Pardonnez-moi, reprit-il; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ses anciens amis; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-

digne qu'on le fit avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus méprisable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercimens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, & seul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux... Il n'étoit pas besoin, interrompit elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle; je n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais.... Que vous passâtes interrompit-il, tout

le jour, & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas ſur le motif, tout extraordinaire qu'il eſt ; car enfin vous avouerez qu'il eſt rare qu'une femme ſe renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que ſe brouiller avec lui. Mais comme une choſe, pour être ſans exemple, peut n'en être pas moins ſenſée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous juſtifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de ſon malheur, en a penſé mourir de déſeſpoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconſtance le jettoit, vous l'avez conſolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, ſans que vos ſoins pour lui priſſent rien ſur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme déſeſpéré eſt peu raiſonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite ſenſée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même choſe ; eſſuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de tems. Au reſte, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis, il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai ! Cela vous paroît-il convenable ? Si, comme je me garderai

bien d'en douter, vous me dites vrai ; ou vos conseils ont eu de l'empire sur lui, ou pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes ; mais je ne vous afflige pas, vous sçavez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut essayer de se justifier, mais Mazulhim l'interrompant : Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Epargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il en se levant, il est tard ; & nous devrions déja nous être séparés. A propos, que ferez-vous de Nassès ?

Zulica, à cette question, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quittés mal, & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez ; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous

être

être plus difficile de le garder en le haïssant, qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singuliere & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hasard, Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi; ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misere, lui

dit-il en la lui prenant malgré elle ! Vous faites l'enfant à un point qui n'eſt pas ſupportable.

Alors ils ſortirent. Ils ſortirent, s'écria le Sultan ! Ah ! le grand mot, c'eſt à mon gré, le meilleur de votre hiſtoire ; & ne revinrent-ils pas ? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours dit le Sultan, comme vous ſçavez.... Parbleu ! c'étoit un rare garçon ! Quelle femme eût-il après Zulica ? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le deſtin me faiſoit pitié. Mais à propos, demanda Schah Baham à la Sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica ? Je la trouve ſi mépriſable, repliqua la Sultane, que je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a ſemblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui ; cela n'eſt pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane ; une femme telle que Zulica n'a point de reſſources contre le mépris ; & comme l'ignominie de ſa conduite la livre aux plus cruelles inſultes, la baſſeſſe de ſon caractere, &

cette honte intérieure dont malgré elle-même, elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui ! reprit le Sultan, cela est bien nécessaire ! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit ; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous Amanzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite Maison de Mazulhim, l'intérêt de mon ame me força de m'en arracher ; & persuadé que ce ne seroit pas-là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il étoit possible, plus

heureux que dans toutes celles que j'avois déja habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déja vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majesté, j'entrai dans un vaste Palais qui appartenoit à un des plus grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un Cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'Ame; ce Cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sçais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles-mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon Ame ne put la voir sans émotion, elle éprou-

va à ſon aſpect mille ſenſations délicieuſes que je ne croyois pas à ſon uſage. Deſtiné à porter quelquefois une ſi belle perſonne, non ſeulement je ceſſai de me tourmenter ſur mon ſort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me diſois-je, quelle eſt donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien ſervi, puiſque tu permets que les Ames que ton juſte courroux a réprouvées, jouiſſent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec tranſport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une Ame inquiete qui déja ſeroit confondue avec la tienne, ſi des ordres cruels ne la retenoient pas dans ſa priſon.

Il ſembla dans cet inſtant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à ſon plus haut point, il faiſoit une chaleur exceſſive; Zéïnis ſe prépara bientôt à jouir des douceurs du ſommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laiſſa dans le Cabinet que ce demi-jour ſi favorable au ſommeil & aux plaiſirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laiſſe accorder plus à l'amour.

Une ſimple tunique de gaze, & preſque toute ouverte, fut bientôt le ſeul habillement de Zéïnis; elle ſe jetta ſur moi nonchalamment. Dieux! avec quels tranſports je la reçus! Brama, en fixant mon Ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaiſir en cet inſtant j'en fis uſage!

Je choiſis avec ſoin l'endroit d'où je pouvois le mieux obſerver les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuſer. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le ſommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inſpiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me reſtoit encore à examiner, & à revenir ſur ceux que j'avois déja parcourus. Quoique Zéïnis dormit aſſez tranquillement, elle ſe retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faiſoit, dérangeant ſa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas achéverent de troubler mon Ame. Accablée ſous le

nombre & la violence de ſes deſirs, toutes ſes facultés demeurerent quelque tems ſuſpendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je ſentois ſeulement que j'aimois, & ſans prévoir, ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au deſſus même des êtres aériens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une Ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! Divine Zéïnis! Non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéïnis! puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je ſongeai à en profiter. Zéïnis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit panchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes deſirs; mon ame

alla se placer sur le coussin, & si près de la bouche de Zéïnis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez fort. Cette ivresse douce, & impétueuse où mon ame se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultés, cette ivresse ne sçauroit se peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame tou-

jours inquiete au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéïnis, abymée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser toute entiere dans Zéïnis ; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans rédoublés, son ardeur, la fureur de ses desirs échaufferent apparemment celle de Zéïnis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéïnis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéïnis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéïnis soupira, je soupirai ; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvemens succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui ! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement ! Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs,

ſuivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne ſois aimé ?

Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendois avec tranſport & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt ſon ame auſſi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée ; un doux frémiſſement.... Ciel ! Que Zéïnis devint belle !

Mes plaiſirs & les ſiens ſe diſſiperent par ſon réveil. Il ne lui reſta plus que la douce illuſion qui avoit occupé ſes ſens, qu'une tendre langueur à laquelle elle ſe livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaiſirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même regnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ſes veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déja perdu de l'impreſſion voluptueuſe que mon amour, & le trouble de ſes ſens y avoient miſe, mais qu'ils étoient encore touchans ! Quel mortel, en ſe devant le bonheur de les voir ainſi, ne ſeroit expiré de l'excès de ſa tendreſſe, & de ſa joie !

Zéïnis, m'écriois-je avec tranſport ! Aimable Zéïnis, c'eſt moi qui viens de te rendre heureuſe ; c'eſt à l'union de ton Ame & de la mienne, que tu dois tes plaiſirs.

Ah! puisse tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zeïnis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah! si je pouvois soustraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier; éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, Ame que j'adore! Eh! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai je te retrouver! Ah Brama! Si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéïnis, fais au moins que, quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde jamais!

Pendant que mon Ame parloit si tendrement à Zéïnis, cette fille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe dont quelques instans auparavant, je trouvois tant à me féliciter. Zéïnis, me disois-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

point étonné ſon imagination : elle rêve, mais elle ne paroît pas ſe demander la cauſe des mouvemens dont elle a été agitée. Familiariſée avec ce que l'amour a des plus tendres tranſports, je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déja développé dans le cœur de Zéïnis ce germe de tendreſſe que la nature y a mis. C'eſt ſon image, non, mon ardeur qui l'a enflammée; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle ſembloit au milieu de ſon trouble être occupée du ſoin de raſſurer un Amant qui, peut-être, eſt accoutumé à porter entre ſes bras ſes craintes & ſon inquiétude. Ah Zéïnis ! s'il eſt vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon ſort va devenir horrible!

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorſque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de ſon ſommeil l'avoient laiſſée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me dis-je avec une extrême douleur ; c'eſt peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il eſt

heureux, quel ſupplice ! S'il le devient, que Zéïnis ſoit telle que quelquefois je la ſuppoſe, & que ce ſoit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi, ſi je ſuis forcé de me ſéparer d'elle après les ſentimens qu'elle m'a inſpirés !

Quoique par la connoiſſance que j'avois des mœurs d'Agra, je duſſe être raſſuré contre la crainte de quitter Zéïnis, & qu'il fut aſſez vraiſemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroiſſoit avoir, elle n'eut pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il ſe pouvoit auſſi que j'euſſe tout à craindre d'elle de ce côté là, & quelque cruel qu'il fut pour moi d'être temoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce ſupplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le Cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte ſe peignirent tour-à-tour ſur ſon viſage : elle le regarda quelque tems avant que de lui parler ; il me parut auſſi agité qu'elle, mais à ſon air timide & reſ-

pectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse (car il ne me parut guere plus âgé que Zéïnis) il sembloit n'en être pas à sa premiere passion, & je commençai à espérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah Phéléas! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous que j'espérois y trouver, répondit-il en se jettant à ses genoux, vous sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir sans témoins. Ah! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; sortons, je ne veux pas rester plus long-tems dans ce Cabinet. Zéïnis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, & se peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici; & si vous m'aimiez, vous obstineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, sans lui répondre, lui saisit

une main, & la baiſa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéïnis le regardoit languiſſamment, elle ſoupiroit; encore émue de ce ſonge qui lui avoit peint ſon Amant ſi preſſant, & où elle avoit été ſi foible, diſpoſée encore plus à l'amour par les impreſſions qui lui en étoient reſtées; chaque fois que ſes yeux ſe tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient inſenſiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit miſe quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, ſa tendreſſe qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laiſſoit aſſez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaiſir. Zéïnis d'ailleurs ſimple, & ſans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où ſa préſence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en ſçavoit pas aſſez pour triompher d'une coquette dont la fauſſe vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéïnis qui, preſſée par ſon amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu ſe défendre.

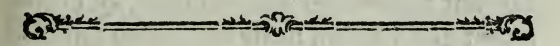
Avec quelque plaiſir qu'elle vît Phéléas à ſes genoux, elle le pria de ſe lever. Loin de lui obéir, il les lui ſerroit avec une expreſſion ſi tendre & des tranſports ſi vifs, que Zéïnis en ſoupira. Ah Phéléas! luidit-elle avec émotion, ſortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement! Ah Zéïnis! que monamour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui preſque en naiſſant fut ſoumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous? Zéïnis, ajouta-t-il en verſant des larmes, voyez l'état où vous me réduiſez!

En achevant ces paroles, il leva ſur elle ſes yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelques tems d'un air attendri, & cédant enfin aux tranſports que l'amour & la douleur de Phéléas lui cauſoient: Ah cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendreſſe, ſi après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne

ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette ſolitude ; & loin d'en vouloir ſortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler ? Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres ?

A ces mots Phéléas quittant bruſquement ſes genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéïnis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ſes bras ; & malgré la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit, il la remit ſur moi, & s'y aſſit auprès d'elle.



CHAPITRE DERNIER.

JE ne ſçais ſi Zéïnis imagina que quand une porte eſt fermée, il eſt inutile de ſe défendre, ou, ſi craignant moins d'être ſurpriſe, elle-même ſe craignît plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougiſſant moins de ce qu'il faiſoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix

tremblante & d'un air interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la ſeroit dans ſes bras avec tant de fureur que Zéïnis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fut, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas ; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque tems ſans ſe rien dire, mais Zéïnis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinſſiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obſcures à Phéléas, plus il lui parut néceſſaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles vou-

loient dire. Il la preſſa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eut à parler davantage, il la preſſoit ſi tendrement, la regardoit avec tant de paſſion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais ſi je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuſerez. Il lui jura que non avec des tranſports qui, loin de la raſſurer ſur ſes craintes, ne devoient pas lui laiſſer douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ſes empreſſemens, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des tranſports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Étois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ſerrant dans les ſiens? Oui, répondit-elle, en portant ſur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à préſent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il eſt vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda-t-il. Ah Phé-

léas ! s'écria-t elle en rougiſſant, que me demandez-vous ? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le ſoyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuſte.

Phéléas à ces mots, ne pouvant plus contenir ſon ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéïnis lui avoit faite, ſe ſoulevant un peu, & ſe penchant ſur elle, fit ce qu'il put pour approcher ſa bouche de la ſienne. Quelque hardie que fut cette entrepriſe, Zéïnis peut-être ne s'en ſeroit pas offenſée, mais Phéléas uniquement occupé de ſe rendre heureux, porta ſon audace ſi loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faiſoit. Ah Phéléas ! s'écria-t-elle, ſont-ce là les promeſſes que vous m'avez faites, & craignez-vous ſi peu de me fâcher ?

Quelque violens que fuſſent les tranſports de Phéléas, Zéïnis ſe défendit ſi ſérieuſement, & il vit tant de colere dans ſes yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter ſans offenſer ce qu'il aimoit ; & qui même par la réſiſtance de Zéïnis devenoit extrêmement douteuſe pour lui. Soit reſpect, ſoit timidité, enfin, il s'arrêta, & n'oſant plus regar-

der Zéïnis : Non, lui dit-il triſtement, quelque cruelle que vous ſoyez, je ne m'expoſerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez ſans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus eſpérer de vous rendre ſenſible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il ſe leva d'auprès d'elle, & ſortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât, & n'oſant cependant pas le rappeller, la tête appuyée ſur ſes mains, Zéïnis pleuroit & étoit demeurée ſur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de ſon Amant, elle ſe levoit pour ſçavoir ce qu'il étoit devenu, lorſque ramené par ſa tendreſſe, il rentra dans le Cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & ſe laiſſa tomber ſur moi en pouſſant un profond ſoupir. Il courut ſe jetter à ſes genoux, lui prit tendrement la main, & n'oſant la baiſer, il l'arroſa de ſes larmes. Ah! levez-vous, lui dit Zéïnis ſans le regarder. Non, Zéïnis, lui dit-il, c'eſt à vos pieds que j'attends mon arrêt; un ſeul mot.... Mais vous pleurez! Ah Zéïnis? eſt ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéïnis en ce moment lui

ſerra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils verſoient, embelliſſoient encore, ſoupira ſans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ſes yeux, ne fut pas plus obſcur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il en l'embraſſant avec fureur, ſeroit-il poſſible que Zéïnis gardât encore le ſilence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il ſembloit lui dire, & ſans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher juſques ſur ſa bouche l'aveu qu'elle ſembloit lui refuſer encore.

En cet inſtant, je n'entendis plus que le bruit de quelques ſoupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un inſtant avant lui.... Mais pourquoi rappellé-je un ſouvenir encore ſi cruel pour moi? Zéïnis s'étoit précipitée dans les bras de ſon Amant; l'amour, un reſte de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient ſon viſage & ſes yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéléas & Zéïnis tout deux immobiles, reſpirant mutuellement leur ame, ſembloient accablés de leurs plaiſirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faiſoit pas grand plaiſir, n'eſt-il

pas vrai? auſſi de quoi vous aviſiez-vous de devenir amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable : car, en bonne foi, à quoi cette fantaiſie pouvoit-elle vous mener? Vous voyez bien qu'il faut ſçavoir raiſonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma paſſion fut bien établie, que je ſentis combien elle devoit me tourmenter, & ſelon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je ſuis vraiment fâché de votre accident; car je vous aimois aſſez ſur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan, c'eſt réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéïnis avoit réſiſté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre, & lorſque je la vis plus ſenſible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de ſon âge, elle ne porteroit pas ſa foibleſſe juſques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce ſonge, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la ſeule qui ſe fut préſentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit ſur ſes ſens

& non à mes tranſports qu'elle avoit dû ſes plaiſirs; il me reſta peu d'eſpoir d'échapper au ſort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me conſolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque choſe qu'il eut dit à Zéïnis de ſa paſſion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroiſſoit pas poſſible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou ſeize ans, ſans avoir eu au moins quelque curioſité qui l'empêcheroit de délivrer mon Ame de cette captivité qui m'avoit longtems paru ſi cruelle, & que je préférois dans cet inſtant au poſte le plus glorieux qu'une Ame pût remplir. Tout déſeſpéré que j'étois de la foibleſſe de Zéïnis, j'en attendis les ſuites avec moins de douleur, dès que je me fus perſuadé que, quelque choſe qui arrivât, je ne ſerois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuſe que fut pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque ſoupir qu'ils pouſſoient paroiſſoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entrepriſes de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils ſentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point

permettre qu'elle ſe diſſipât. Inutiles vœux ! j'étois trop criminel pour que deux Ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fuſſent ſacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quelques inſtans ſur le ſein de Zéïnis, preſſé par de nouveaux deſirs, que la foibleſſe de ſon Amante avoit rendu plus ardens, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuſe ivreſſe de ſon cœur. Zeïnis embarraſſée des regards de Phéléas, détourna les ſiens en ſoupirant. Quoi ! tu fuis mes regards, lui dit-il ? Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inſpires.

Alors il la reprit entre ſes bras. Zéïnis tenta encore de ſe dérober à ſes tranſports ; mais ſoit qu'elle ne voulut pas réſiſter long-tems, ſoit que ſe faiſant illuſion à elle-même, en cédant, elle crut réſiſter, Phéléas fut bientôt regardé auſſi tendrement qu'il deſiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéïnis l'euſſent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes tranſports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit deſiré d'elle, elle parut ſe repentir de s'être trop livrée à ſon ar-

deur, & chercha à ſe retirer des bras de Phéléas. Ah Zéinis, lui dit-il, dans ce ſonge dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas! répondit-elle, quel que ſoit mon amour pour vous, ſans lui, ſans le trouble qu'il a mis dans mes ſens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorſque j'appris que c'étoit à moi ſeul que mon rival devoit ſon bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez ſans m'offenſer vouloir la pouſſer plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendreſſe, mais... Ah Zéinis! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimaſſes, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité tu t'abandonnerois à tous mes tranſports & tu ne croirois pas encore faire aſſez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, ſi une Ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéléas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, ſongès-tu que

tu me perds ? Hélas ! tu m'avois juré tant de refpect, Phéléas ? Eft-ce ainfi qu'on refpecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zéïnis, fes prieres, fes ordres, fes menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laiffât jouir déja que de trop de charmes, & que fes tranfports l'euffent remife comme elle étoit pendant le fommeil de Zéïnis ; moins fatisfait des beautés qu'elle offroit à fa vue, que tranfporté du defir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendoit encore foiblement, & fe précipitant fur les charmes que fa témérité offroit à fes regards, il l'accabla de careffes fi vives & fi preffantes, qu'il ne lui refta plus que la force de foupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéïnis. L'une refufoit tout à l'Amant, l'autre ne lui laiffoit prefque plus rien à defirer. Elle n'ofoit porter fes regards fur Phéléas, & lui rendoit avec une tendreffe extrême tous les tranfports qu'elle lui infpiroit. Elle défendoit une chofe pour en permettre une plus effentielle : elle vouloit, & ne vouloit

plus ; cachoit une de ſes beautés pour en découvrir une autre ; elle repouſſoit avec horreur, & ſe rapprochoit avec plaiſir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un inſtant après ſacrifié, mais avec des réſerves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faiſoient triompher encore. Zéïnis avoit tour-à-tour honte de ſa facilité, & de ſes répugnances ; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui cauſoient ſes tranſports, & l'épuiſement où un combat auſſi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à ſe rendre. Livrée elle-même à tous les deſirs qu'elle inſpiroit, ne ſupportant qu'impatiemment des plaiſirs qui l'irritoient ſans la ſatisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du ſpectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient ſon peu d'expérience, qu'il ne chaſſât mon Ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle ſe plaiſoit à demeurer, je voulus ſortir pour quelques inſtans du Sopha de Zéïnis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain, cette même

puiſſance qui m'y avoit exilé, s'oppoſa à mes efforts, & me contraignit d'attendre dans le déſeſpoir, la déciſion de ma deſtinée.

Phéléas.... O ſouvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéléas enivré d'amour, & maître, par les tendres complaiſances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorois, ſe prépara à achever ſon bonheur : Zéïnis ſe prêta voluptueuſement aux tranſports de Phéléas ; & ſi les nouveaux obſtacles qui s'oppoſoient encore à ſa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéïnis verſerent des larmes, ſa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet inſtant ſa tendreſſe ſeule ne lui fit point pouſſer des ſoupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéïnis, de qui Phéléas ſe plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle pouſſa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon ame pleine de ſon amour & de ſa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'eſt là tout, demanda le Sultan? ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez vu bien peu de choſe pendant que vous l'étiez. Ce ſeroit vouloir ennuyer Votre Majeſté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon ſéjour dans les Sopha, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choſes que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuſer. Quand les choſes que vous avez raçontées, dit la Sultane, ſeroient plus brillantes que celles que vous avez ſupprimées, je crois (puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire la comparaiſon) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené ſur la ſcene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement reſſerré un ſujet qui de lui-même eſt ſi étendu. J'ai tort ſans doute, Madame, répondit Amanzéi ; ſi tous les caracteres ſont agréables, ou marqués au même coin ; ſi j'ai pu les traiter tous, ſans tomber dans l'inconvénient d'expoſer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & ſi j'ai pu m'étendre beaucoup ſur une matiere qui devoit, quelque variété que j'euſſe miſe dans les caracteres, devenir ennuyeuſe par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le Sultan, je crois que ſi l'on vouloit peſer tout cela, il pourroit bien avoir raiſon; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en eſt. Ah, ma Grand-Mere ! continua-t-il en ſoupirant, ce n'étoit pas ainſi que vous contiez.

FIN.

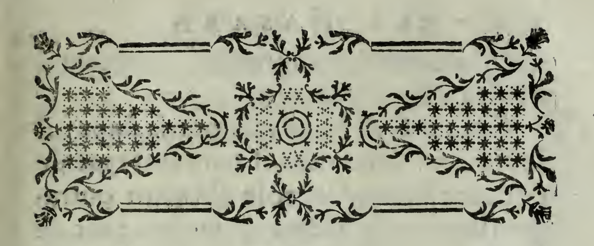
LE HASARD
DU
COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

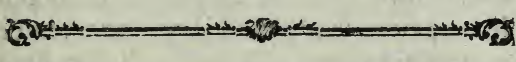
INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.
LA MARQUISE.
LE DUC.
LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scene est à Paris, chez Célie ; *& l'action se passe presque toute dans une de ces petites pièces reculées, que l'on nomme* Boudoirs. *A l'ouverture de la Scene,* Célie *paroît couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé ; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le négligé peut être susceptible.* La Marquise *est au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.*



LE HASARD DU COIN DU FEU.



DIALOGUE MORAL.

SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CELIE *pouſſant un profond ſoupir.*

EN vérité! Monſieur d'*Alinteüil*, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien ſenſiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il eſt vrai que ſa préſence paroiſſoit vous être ſi à charge,

que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en eſt pas apperçu.

CÉLIE. Oh! Je ne ſuis pas ſa dupe: il le voyoit bien; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'Amant outragé! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout ſimple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant ſatisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien riſibles ſpectacles; & je doute fort que s'ils ſçavoient combien ils nous amuſent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéreſſent pas notre cœur, ils n'aimaſſent pas mieux renfermer leur reſſentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Aſſurément! Quand l'Amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien!

LA MARQ. Bon! l'Amour! il eſt bien à préſent queſtion de cela!

CÉLIE. Quoi! Eſt-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée?

LA MARQ. Je me ſouviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ſes tourmens, qu'il ſeroit difficile que je ne me le rappellaſſe pas; mais, malgré toute l'im-

portunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en eſt fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je cruſſe.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très vrai; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'eſt point le ſentiment que nous inſpirons, mais le ſentiment qu'on nous inſpire, qui nous perſuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a miſe, qu'il n'admît pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les Opéra du monde diſent, & ſi fauſſement, du mérite de la conſtance.

CÉLIE. Mais qu'eſpéroit-il? Ne voyoit-il pas bien que vous aimiez Monſieur de *Clerval*? Et ſe flattoit-il de vous rendre inconſtante?

LA MARQ. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le deſſein de plaire?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penſer, moins l'eſpoir lui pouvoit être permis; & je m'étonne en conſéquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penser ! Eh ! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une ?

CÉLIE. A ce que je vois, Monsieur d'*Alinteüil* n'a été qu'un fou ; &, qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous ? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe ; c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de *Valsy* qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me surprend pas ; moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs, long-tems après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE S'il va porter à Madame de *Valsy* toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQ. Oh ! Son auguſte front ſe déridera auprès d'elle. Mais, eſt-ce qu'en nous quittant, il eſt allé à *Verſailles ?*

CÉLIE. Sans doute ! Il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde: mais voilà ce qui s'appelle de l'empreſſement! Dès la nuit derniere à *Paris*; & ce ſoir auprès d'elle ? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CE'LIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au ſurplus, l'injuſtice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il eſt vrai que, tout admirable qu'il eſt, je puis dire que *j'en ai ſur moi copie* : car par le même tems qu'il va rejoindre Madame de *Valſy*, Monſieur de *Clerval* vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'eſt Monſieur d'*Alinteüil*, s'arrange-t il avec l'objet de ſa nouvelle paſſion ? Entre nous, elle penſe de maniere à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui eſt attaché.

CE'LIE. Ah ! pour cela, il feroit, s'il ſe pouvoit, plus jaloux encore que le

Jaloux de Navarre, que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien ; mais c'est que comme elle a déja vécu pour quelques autres avec la même exactitude ; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne seroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

CE'LIE. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement ; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon ! Un coup de foudre ! Est ce que vous croyez aux coups de foudre ?

CE'LIE. Mais, *Marquise*, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous ?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes ; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des *Revenans*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CE'LIE. Quoi ! Vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue, & qui nous entraîne avec une

violence à laquelle on voudroit vainement résister, vers l'objet qui nous enchante ; même avant que de sçavoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous mêmes ?

LA MARQ. Non : en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je sçais qu'il existe ; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

CÉLIE. Est-ce donc un si grand mal, si l'impression que l'on a reçue, est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même ?

LA MARQ. Oui, sans doute, c'en est un très grand : tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué ; &, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légéreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'Amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son Amant. Si le caprice ne le recherche point, l'Amour ne sçauroit s'en passer ; ou, du

moins, ne s'en paſſe jamais ſans en être cruellement puni.

CE'LIE Et pourtant, ſe rendre promptement ; ſe rendre tard ; être eſtimée à cauſe de l'un, mépriſée par rapport à l'autre ; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je ſuis fort éloignée de penſer comme vous ſur cela ; mais en ſuppoſant que vous euſſiez raiſon, tout préjugé, dès qu'il peut être la ſource ou le ſoutien d'une vertu, quelle qu'elle ſoit, ne mérite pas moins de reſpect que le plus inconteſtable des principes.

CE'LIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choſes-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi : il y en a une entr'elles ; & même beaucoup plus réelle que vous ne penſez : c'eſt que ſi les préjugés nous ſoutiennent juſqu'à l'occaſion, ils nous y laiſſent ; & que les principes nous la font braver.

CE'LIE. Quoi ! Ils nous font braver l'Amour ! les principes ! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau ſecret !

LA MARQ. Non, il ne le font pas braver : nous n'en cédons pas moins ; mais nous en cédons avec plus de no-

blesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre; de maîtriser l'imagination; de commander aux sens: & quand une femme n'a pas contr'elle de si redoutables ennemis, & qu'il ne lui reste plus que l'Amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inspire; & quand la sotte ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

CE'LIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CE'LIE. Si elle est tout à-la-fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard, peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous, ce

que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches eſt très-fondé, ſans doute; quant au ſecond, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piége à quelqu'animal que ce ſoit, on a ſoin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous diſent tant que nous ſommes belles, que parce qu'ils ſçavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce ſera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre eſt toujours en nous plus ſuſceptible de reconnoiſſance que le cœur; & que la plus ſûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, eſt de flatter l'autre. Si donc nous ne priſions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous miſſions à être eſtimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous cruſſions enfin (ce qui eſt de la derniere & de la plus inconteſtable vérité) que l'Amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la Vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne feroient pas ſi fréquens;

& que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à Monsieur de *Clerval* son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah! Dites-moi un peu, je vous prie, *Marquise*, comment vous attaqua-t-il?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

CÉLIE. Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard, les femmes n'ont guere à se plaindre des hommes, que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de *Clerval* ne m'eût pas dit quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions, l'air léger

dont vous parlez, ne lui parût encore néceſſaire.

CÉLIE. Comment! En de certaines occaſions! Eſt-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele ?

LA MARQ. Non; mais conſtant; &, à mon ſens, c'eſt beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! Vous lui paſſez des infidélités !

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Aſſurément, vous êtes douée d'une belle patience !

LA MARQ. Bon! Quand on eſt ſûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on ſent que, du côté des choſes qui ſeules ſont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans leſquels les entraînent l'occaſion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, auſſi atteints que nous-mêmes ?

CÉLIE. En vérité! Je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il eſt pourtant bien aiſé de me concevoir : c'eſt que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne

confonds pas avec ſes ſens, les ſentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, ſi je m'en ſouviens bien, je ne vous ai pas toujours vue ſi tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue; & cela étoit tout ſimple. Monſieur *de Clerval* avoit, dans le monde, plus uſé ſon imagination que ſon cœur; mais je n'en ſçavois rien; & la peur m'étoit permiſe. Rien, il eſt vrai, n'égaloit ſa vivacité pour moi; mais quoiqu'il parut fort amoureux, il ſe pouvoit qu'il ne fut qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de ſon eſprit; la nobleſſe, & les agrémens de ſa figure; la façon dont il avoit vécu dans le monde; ſa réputation aſſez faite pour alarmer un cœur tendre; l'idée qu'il ſembloit avoir des femmes; &, qu'à celles qui l'avoient occupé juſques-là, il ne ſe pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas priſe, juſtifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des deſirs, il ne l'auroit pas bannie; il m'a prouvé de l'eſtime, & m'a tranquilliſée.

CÉLIE. Vous êtes aſſurément une Maîtreſſe bien commode! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous

fiſſions toutes, qu'ils peuvent être infideles, & n'en pas moins aimer ?

LA MARQ. Sans doute : ils ſont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les ſoumet point ; & je ne trouve pas ſi chimérique, la différence qu'ils s'obſtinent à mettre entre ces deux choſes-là. Encore une fois, fantaiſie n'eſt pas amour ; & ſi j'ai vu Monſieur *de Clerval* revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne ſçais que vous dire ; mais il me ſemble que vous riſquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je riſquerois beaucoup plus, ſelon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'eſt de les y attacher davantage ; & quelquefois de leur en faire des paſſions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en ſoit ramené par le vuide qu'il y trouve ; le goût du plaiſir ne s'uſe en eux que par le plaiſir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miſeres-là, loin qu'il ſe corrigeât d'y attacher une ſorte de prix, il tiendroit ſans doute à la fureur des conquêtes juſqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier,

dernier, & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'eſt que libertin ; & avec la façon de penſer que je lui connois, il ne me ſera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le ſecours du tems, & de ſes ſeules réflexions, il ſentiroit de lui-même tout le faux.

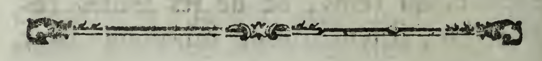
CÉLIE. Je ne puis, *Marquiſe*, que vous admirer ; vous imiter, ne ſeroit pas en mon pouvoir. Hélas ! Le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je penſaſſe comme vous : nous avons eu pour cela des ſcènes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'eſt affreux de me ſouvenir que j'ai cent fois fait le malheur de ſa vie !.... Grand Dieu ! Quelle idée !... Et il n'eſt plus !

LA MARQ. Eh ! *Célie* ! Quel Malheureux ſouvenir !... Mais j'entends une chaiſe : c'eſt ſûrement *le Duc.* Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé ſi tard ? Vous verrez un homme bien embarraſſé. Il eſt tout-à-fait plaiſant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas ! *Marquiſe*, que vous êtes heureuſe ! La ſeule félicité qui puiſſe me reſter au monde, eſt le ſpectacle de la vôtre. Puiſſe-t-elle être auſſi du-

rable que vous le méritez ! [*Elle pleure.*]

LA MARQ. Sçavez-vous bien qu'il va croire que c'eſt ſa préſence qui vous afflige ; & qu'il ſe flattoit de vous retrouver plus raiſonnable ?



SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL, LA TOUR *annonçant M. le Duc de Clerval.*

CÉLIE.

AH ! qu'il entre, *La Tour*, qu'on diſe là-bas que je ne veux abſolument voir perſonne de la journée ; & que le Suiſſe le retienne bien ; entendez-vous ?

LA TOUR. Oui, Madame. Mais cet ordre ſera, je crois, fort inutile ; & à l'heure qu'il eſt, Madame n'a pas de viſite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il eſt !

LA TOUR. Oui Madame, à cauſe du tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous êtes impatientans, vous autres, avec vos raiſons ! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems ? [*Le Duc entre.*]

Ah! Bon ſoir, *mon cher Duc*. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous ſçachiez à quel point votre préſence m'eſt néceſſaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon abſence dureroit ſi long-tems, ſur-tout, étant parti, ſûr de l'agrément de ma Charge: mais j'avois à traiter avec le Miniſtre de choſes particulieres; & puis une promotion qui eſt venue tout d'un coup ſur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, ſçavoir ſi, par haſard, je n'étois pas oublié dans la promotion; & tout cela m'a arrêté juſqu'à cette après-dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à-la-fois, en ma perſonne, un des... de Sa Majeſté, & un Lieutenant-Général de ſes armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable?

(*Il ſalue la Marquiſe, & lui baiſe fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faiſons ſur tant d'honneur & de gloire, nos très-ſinceres complimens; mais, ſans y mettre d'humeur, il me ſemble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puiſque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

ſemblable. Premiérement il falloit que je remerciaſſe....

LA MARQ. Ah ! ſans doute ! Vous avez dit au Roi de fort belles choſes. Pourriez-vous retrouver quelques traits de vôtre harangue ? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'inſtant de ſe montrer ; j'avois, de plus, à prêter ſerment, & je n'ai pas, comme de raiſon, été maître d'en preſcrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui : mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous ; & je ſuis très-ſérieuſement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amuſé à *Verſailles* ?

LE DUC. Beaucoup, aſſurément. Ce n'eſt pourtant pas la multiplicité des plaiſirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu : j'en étois même parti d'aſſez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt ; mais le tems eſt ſi déteſtable, & le pavé ſi mauvais, que mes chevaux ſe ſont abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant, que je ſerois forcé de coucher en route.

LA MARQ. Ah oui ! voilà de belles excuſes !

CÉLIE. Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre?

LE DUC. Je vous rends graces, Madame. J'aurois dîné par pure complaisance, si je fusse arrivé chez vous à tems pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, *pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.*

CÉLIE. En effet! il doit être gelé.

LE DUC. Ah parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de *Prague*, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous punir....

LE DUC. Eh! Quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE *en lui tendant la main.* Oui, *Duc*; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, M. *de Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré *M. d'Alinteüil*?

LE DUC. D'*Alinteüil* ! Non, eſt-ce qu'il eſt ici ?

CE'LIE. Oui, d'hier au ſoir ſeulement.

LE DUC. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il eſt allé à *Verſailles* comme cela, tout légérement ?

CE'LIE. Aſſurément ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah ! ce n'eſt point cela : mais c'eſt que *Madame de Valſy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CE'LIE. Bon ! Vous verrez qu'il aura oublié de l'inſtruire de ſon retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CE'LIE. Vous me feriez mourir ! Expliquez-vous. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE DUC. Eh bien ! Madame, puiſqu'il faut parler ſans détour, c'eſt qu'il court le riſque du monde le plus grand de ne la pas retrouver abſolument telle qu'il l'a laiſſée.

CE'LIE. Ah ! c'eſt une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays : en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui!

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on?

LE DUC. Rien autre chose que le petit *Frécourt*.

CE'LIE. Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de cela?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquiliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires, pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC. C'eſt peut-être pour ſe délaſſer des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites eſt vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alinteüil*, il ſera encore plus déſeſpéré que ſurpris.

LE DUC. Oh! pour vrai, rien ne l'eſt davantage, ni mieux conſtaté. Je les ai vus enſemble; & c'eſt à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement : mais eſt-ce que d'*Alinteüil* comptoit ſur elle à un certain point? Cela ne ſe peut pas!

LA MARQ. Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de *Madame de Valſy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah! c'eſt autre choſe : je n'ignore pas qu'elle y eſt ſujette; & quand ce feroit un mal de famille, je n'en ſerois pas bien étonné : il y a des races ſi malheureuſes!

LA MARQ. Mais, ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me ſemble?

LE DUC. Oui, une certaine *Madame de Sprée* : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche qui ſe ſeroit établie ſur un coloſſe.

Eh mais ! Parbleu ! *d'Alinteüil* n'a qu'à la prendre, lui ; elle ne cherche qu'un vengeur ; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée est, assurément, ingénieuse : mais si *Monsieur d'Alinteüil* est si désespéré de l'inconstance de *Madame de Valsy*, il n'a qu'à regarder son aventure avec *Frécourt*, comme une distraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence, de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui ; car il est convaincu qu'on ne sçauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés ; & en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déja perdu deux. Ah ! c'est une jolie créature ! Sans principes, sans mœurs, méchant déja comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue : aussi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah ! Laissons, pour ce qu'ils sont, tous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, Monsieur *de Clerval*, avez-vous vu là-bas la *petite Duchesse* ; sçau-

riez-vous pourquoi je ne ſçaurois obtenir un mot de réponſe ?

LE DUC. Ah ! parbleu ! Oui, Madame, vous écrire ! Elle eſt vraiment bien en état de cela !

LA MARQ. Ah ! mon Dieu ! Vous me faites trembler ! Que lui eſt-il donc arrivé ? Seroit-elle malade ?

LE DUC. Raſſurez-vous, Marquiſe ; elle n'en mourra point, ce qu'on croit, du moins : c'eſt que, tout uniment, *Pleſſac* l'a quittée, & qu'elle en eſt d'une déſolation incroyable.

LA MARQ. *Pleſſac* l'a quittée ! Ne plaiſantez-vous pas ?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Pleſſac* l'a quittée ! Voilà encore un plaiſant animal, pour ſe donner les airs d'être inconſtant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La groſſe Comteſſe*, ſeulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'eſt pas prendre ſi peu de choſe.

CÉLIE. Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité ! vous êtes auſſi trop incompréhenſibles.

CÉLIE. *La grosse Comtesse* est donc bien fiere ! Eh ! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre *Plessac* ? Etoit-elle, par hasard, en état de faire un sacrifice ?

LE DUC. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un *M. des R*....la plus belle créature du Conseil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaisirs de la Cour. On m'a dit encore, qu'il avoit eu l'intention de proposer à *la Petite*, d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui se passe dans le monde, est, en vérité, bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la Cour.

LE DUC. Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

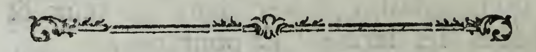
LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit en-

core que trop. Le beau ſpectacle qu'elle y donne ! C'eſt un pays où l'on eſt bien compatiſſant, & ſur-tout à des malheurs de l'eſpèce du ſien, pour s'obſtiner, comme elle fait, à y reſter. Il faut qu'elle ſoit folle! Je lui écrirai demain, que je veux abſolument qu'elle revienne ici. Eſt-ce-là tout ce qui eſt arrivé en inconſtances ?

LE DUC. Ce ſont, du moins, les ſeules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'eſt pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet, j'ai vu des ſemaines qui rendoient davantage. Ma foi ! on a bien raiſon de le dire ; tout dépérit.



SCENE III.

Les mêmes, LATOUR.

LA TOUR, *à la Marquiſe.*

MADAME, voilà une lettre pour vous, de Madame *la Maréchale* : celui de ſes gens qui l'a apportée, en attend la réponſe.

LA MARQ. De ma mere ! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'eſt une de ſes femmes qui m'écrit de ſa part, qu'elle ſe trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieuſement ma marche. *La Tour*, je vous prie, dites que je parts; & faites avertir mes Porteurs. [*La Tour ſort.*]

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos ! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne ſens pas moins vivement que vous-même cette contradiction ; mais vous feriez, avec juſtice, le premier à me blâmer, ſi je manquois à un devoir auſſi ſacré que l'eſt le devoir qui m'appelle : & quand je ſerois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conſerver votre eſtime. Adieu, ma chere *Célie* ; je vous le laiſſe; c'eſt à regret que je vous quitte : mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc ?

LA MAR. Ce ſoir, peut-être. Ma mere, comme vous ſçavez, eſt accoutumée à ſe croire plus malade qu'elle ne l'eſt. Il ſe peut donc que ce qui me paroît

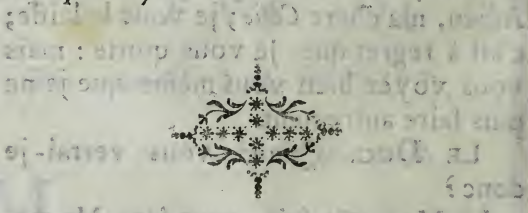
lui caufer les plus vives allarmes, foit affez peu de chofe. Si je fuis affez heureufe pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais, je m'arrête ici trop long-tems. Adieu; à tantôt; je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, *Marquife*. Je vous verrai demain, n'eft-ce pas?

LA MARQ. Oui, fi cela m'eft poffible.

LE DUC. Avec la permiffion de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaife.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été fi long-tems fans la voir, vous n'ayez plus d'une chofe à lui dire: J'en ai, de mon côté, quelqu'une à faire, & vous m'obligerez, *Duc*, de ne pas vous gêner. (*Ils paffent dans une autre piece.*)



SCENE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

PARBLEU ! J'ai donné là dans un beau piege, moi !

LA MAR. Dans lequel, donc ?

LE DUC. Quoi ! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour ſa porte ? Et vous encore, qui me condamnez à paſſer ici la journée ſans vous !

LA MAR. Ce n'eſt pas moi, mais les circonſtances, qui vous y condamnent. Au reſte, le grand malheur que de paſſer quelques heures tête à tête avec une jolie femme, & d'être ſûr qu'on ne ſera pas interrompu !

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même choſe. J'aimois ce malheureux *Prévanes*, aſſurément ; & je crois l'avoir prouvé : mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, ſi c'eſt lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MAR. *Prévanes* ! Qui eſt cet homme-là ?

LE DUC. Vous me confondez par cette queſtion.

LA MAR. Hélas ! *Célie* pourroit vous la faire ; & avec bien plus de ſincérité que moi.

LE DUC. Cela ſeroit-il poſſible ?

LA MAR. Eh ! pourquoi pas ?

LE DUC. Ah ! Quelle horreur !

LA MAR. Celles de ce genre-là ſont ſi communes!

LE DUC. Quoi ! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou, du moins, n'oublier jamais ; à qui elle doit tant ! du ſouvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paroiſſoit ſi remplie, & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, eſt pour jamais anéanti dans ſon cœur !

LA MAR. A parler ſérieuſement, j'ai tout ſujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'eſt pas qu'on vous en entretienne trop long-tems ; à moins, cependant, que vous ne faſſiez l'étourderie de lui en parler le premier ; car en ce cas, il eſt certain que, quelque épuiſé que ſoit pour elle ce ſujet, elle le traitera avec une étendue à vous déſeſpérer.

LE DUC. Qui ! Moi ! Ah parbleu ! je

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que ſi je ne l'euſſe jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je ſerai aſſez malheureux pour qu'elle m'en aſſaſſine.

LA MAR. Eh non! vous dis-je ; nous avons dîné tête-à-tête : malgré ſon prétendu dégoût pour la nourriture, & cet eſtomac rebelle qui, ſelon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faiſois diette depuis vingt-quatre heures. Après, nous avons eu enſemble une fort longue converſation, laquelle, par parentheſe, auroit pu faire préſumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un Amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes*, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une ſeule fois : encore a-ce été par haſard.

LE DUC. De bonne foi! vous croyez qu'elle ne le pleure plus?

LA MAR. Ce ſeroit, peut-être, un peu trop dire ; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure encore longtems, & que même, aujourd'hui, elle ne pût ſe paſſer de donner des larmes à ſa mémoire. Ce n'eſt pas, cependant, que, ſi ma conjecture eſt juſte, ce ne

ſoit bien malgré elle, que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes*; mais c'étoit à ſa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces ames qui, quelque deſir qu'elles euſſent que le ſentiment prît ſur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, ſur-tout, la douleur eſt un fardeau inſupportable. Auſſi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de ſon malheureux Amant, & confidens de leur tendreſſe, auſſi affligée qu'elle ſent qu'elle devroit l'être, notre préſence ne lui fût à préſent, plus à charge qu'agréable, ou néceſſaire.

LE DUC. En ce cas, pourquoi vouloir que nous ſoyons ſans ceſſe auprès d'elle? A quoi peut lui ſervir cette fauſſeté?

LA MAR. A tâcher de nous impoſer ſur l'état de ſon cœur, & ſur la honteuſe facilité avec laquelle elle s'eſt conſolée de *Prévanes*: car, dans le fond, il ne ſe peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs ſont décidées honorables, plus auſſi l'on doit cacher que l'on eſt incapable de les ſoutenir longtems: elle tâche donc de maſquer l'ame

qu'elle a, de celle qu'il feroit beau d'avoir ; & c'eſt préciſément, ce qui fait qu'elle ne veut montrer à perſonne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puiſſe être, la ſienne telle qu'elle eſt.

LE DUC. Mais, croyez-vous qu'elle ſe conſole de *Prévanes* au point d'en prendre un autre ?

LA MAR. Je n'en ſçais rien ; mais quand cela arriveroit, je n'en ſerois pas bien ſurpriſe : elle n'eſt pas morte.

LE DUC. Ah ! cela ſeroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle !

LA MAR. Affreux, j'en conviens ; fort ordinaire pourtant. Ce n'eſt pas ſa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a penſé mourir, & s'il en eſt mort, elle l'a pleuré : ſi ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh ! qui ſçait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate ? Nous ne récompenſons jamais les ſacrifices que l'on nous fait, que quand nous ſommes dignes qu'on nous en faſſe. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'eſprit, ne penſant peut-être point dans le fond abſolument mal, n'en eſt cependant pas plus faite, par ſon

excessive légéreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC. Ah! Ce n'est pas, non plus, d'aujourd'hui que je la connois.

LA MAR. Ah! ah! Est-ce qu'elle auroit eu des vues sur vous?

LE DUC. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MAR. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE DUC. Vous avez raison: il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MAR. Bon! Vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naisse pas de caprices.

LE DUC. Et puis, je ne sçais pas, elle ne m'a jamais plû.

LA MAR. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément

faites d'aucune façon pour entrer en comparaiſon avec elle, non-ſeulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Auſſi, puis-je plus aiſément vous dire qu'elle ne m'a jamais plû, que fonder en raiſon mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois penſé différemment ſur ſon compte, depuis l'inſtant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions ſur elle auroient été fort inutiles. Elle eſt trop votre amie pour pouvoir penſer à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MAR. Mon amie! Pouvez-vous penſer que l'amitié puiſſe jamais unir deux caracteres auſſi différens que le ſont les nôtres? La parenté a commencé notre liaiſon; *Célie* l'a continuée plus par néceſſité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'eſprit de ſa mere qui, l'eſtimant déja bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été juſques à elle, & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point ſi ſa fantaiſie ſe tournoit de votre côté: mais elle

m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, ſi elle vous trouvoit à ſon gré, ce ne ſeroit point du tout pour elle, une raiſon de ne ſe pas ſatisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne ſe contraint qu'à un certain point ſur ces ſortes de choſes ; &, dans le fond, elle penſe ſur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Sçavez-vous qui je crois qu'elle prendroit, ſi cela pouvoit s'arranger avec vous?

LA MARQ. Qui? *M. d'Alinteüil*? Vous vous trompez ; elle l'a déja eu.

LE DUC. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer ; car c'eſt lui qui me l'a dit : &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de *Célie*, qu'il me diſoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux, leur affaire a-t-elle fini? Je n'ai pas trop ſuivi cela : eſt-ce par lui?

LE DUC. Mon Dieu! Non, c'eſt elle qui l'a quitté pour *Manſelles*, & je l'en ai vu même furieuſement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort : c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit conſoler du malheur que l'on éprouve, comme le ſucceſſeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raiſon : c'eſt dommage que dans ces circonſtances-là,

on commence par crier ; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'*Alinteüil* est devenu son ami ; & c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractere, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre, qu'il a été aisé de les avoir ?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur ?

LA MARQ. Non, sans doute ; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain tems, elle est usée, & usée à ne jamais renaître : si c'est le caprice, il est passé ; est-ce la vanité ? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage ?

LE DUC. Voilà des raisons ausquelles il me semble qu'on ne sçauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de *Célie*, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera Monsieur *de Bourville* ?

LE DUC. Ah ! parbleu ! J'en ferois comblé de joie : il eſt fort aimable, & mon ami. Mais ſur quoi jugez-vous que ce ſera lui ?

LA MARQ. Sur ce qu'à un ſouper qu'il fit avec elle, peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut ſi frappée, que, ſans tout ce qui eſt arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* auſſi légérement qu'elle en a déja quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car ſi, par les agrémens, elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a ſûrement pas, dans le caractere, de quoi le fixer. Je ſçais, de plus, qu'il eſt actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous ſçavez auſſi, je crois, que cela n'empêche rien ; & que le ſentiment le plus tendre, vous laiſſe toujours de quoi avoir une fantaiſie.

LE DUC. Auſſi ne douté-je point que quand il auroit vu *Célie*, avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Eſt-ce que l'impreſſion a été reſpective ?

LE DUC. Mais, oui : c'eſt-à-dire, qu'il s'eſt fort bien apperçu des vues qu'elle avoit ſur lui, & qu'il ne s'é-

loignoit pas d'y répondre ; & je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MAR. C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déja fait, en ce genre, tant de choses ridicules !... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt ; j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-tems avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sçauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie.*

LE DUC. Ah ! de grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQ. Oh ! pas seulement une minute : l'état de ma mere m'inquiete ; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez *Célie* seule plus long-tems.

LE DUC. Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut : mais, en vérité ! pour les gens qui s'aiment, les bienséances & les devoirs sont de bien terribles choses ! [*Il la conduit à sa chaise & rentre dans le cabinet de* Célie.]

Comme il y a des Lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui

ſeroient ſurpris, le tems étant annoncé ſi froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu; & qui ſe plaindroient, avec raiſon, de ce manque de vraiſemblance dans un point ſi important. Pour prévenir donc une critique ſi bien fondée, on eſt obligé de dire, que pendant l'entretien de la Marquiſe *& du Duc*, Célie *a ſonné, & que c'étoit pour qu'on racommodât ſon feu. L'Éditeur de ce Dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, ſe flatte qu'on voudra bien le diſpenſer de revenir ſur cette intéreſſante obſervation.*

SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre ſi long-tems. J'ai, peut-être, abuſé de la permiſſion que vous aviez bien voulu m'accorder: mais, ainſi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une choſe à lui dire; & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Auſſi ſuis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de

l'accident qui l'empêche de rester avec nous : mais ce n'est pas là le premier tour que Madame sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme ! Et que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée ! Et qu'elle y réunit de charmes ! Que de douceur & de sûreté dans le commerce ! Que de tendresse & de vérité dans le cœur ! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait ; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu ; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise ; & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser ; mais il

falloit que vous vécuſſiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître perſuadé.

LE DUC. Oſerois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaiſe foi ?

CÉLIE. Mais, ſans compter le reſte, ce ſeroit toujours une excuſe de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarraſſent ordinairement aſſez peu s'ils peuvent, ou non, les juſtifier ; & c'eſt une ſorte de perfidie dont les autres n'ont pas beſoin.

CÉLIE. Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la Marquiſe, qu'il y eût des femmes que l'on pût eſtimer ?

LE DUC. Oui, je le penſois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas juſques-là permis d'en rencontrer ; mais je ne m'en croyois pas pour cela, plus en droit de préſumer que toutes les femmes reſſemblaſſent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi ! pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray ?*

LE DUC. *Madame d'Olbray* ! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que ſi : mais, pour vous être auſſi inconnue que vous le dites,

ce nom-là vous étonne ſinguliérement.

LE DUC. Il eſt vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & ſur-tout à propos de moi. Me ſeroit-il, au reſte, permis de vous demander qui eſt la charitable perſonne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle ?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit ? Cela eſt-il vrai ?

LE DUC. Hélas ! mon Dieu, oui : mais entre nous, s'entend ; car j'en ſuis ſi honteux, que je ne ſçaurois me réſoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance ſur cela me paroît aſſez bien fondée. Cette femme eſt affreuſe ! Mais ſe peut-il qu'elle ait jamais été bien ?

LE DUC. Ma foi ! j'ai oui dire que non à ma grand'mere : ç'a toujours été, ſelon elle, un maſque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été abſolument mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne ſçavois pas dans ce tems-là ce que c'étoit : elle me diſoit qu'elle étoit charmante ; & je le croyois : car que faire ? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaiſon, à l'âge que j'a-

vois, on jouit toujours plus qu'on ne difcute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-tems à vous arranger avec elle ?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon efprit de ne pas laiffer cela dépendre de moi ; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien fûr encore ; & elle fit fort bien : je ferois mort de ma flamme, plutôt que d'ofer l'en inftruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du refpect dans ce procédé-là : mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendreffe, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous ; &, avec un homme affez timide pour ne pas ofer dire qu'il aime, une femme doit être bien embarraffée pour amener quelque chofe de plus intéreffant.

LE DUC. Ah ! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent fi bien & fi promptement les chofes, que l'on fe trouve tous deux du même avis, fans pouvoir, le plus fouvent, dire ni l'un, ni l'autre, comment cela s'eft fait.

CÉLIE. Cela fait horreur ! Et vous aimiez cette vilaine femme-là ?

LE DUC. A la fureur ! Je le croyois,

du moins. Eh ! pourquoi donc pas ?

CÉLIE. Quoi ! Une femme qui ſe livroit d'une façon ſi affreuſe !

LE DUC. Qu'eſt-ce que cela me faiſoit, à moi ? Il étoit tout ſimple que ma reconnoiſſance fût en parité du beſoin que j'avois qu'elle ſe rendît : comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier ſentiment, il doit reſulter de fort grandes choſes, il ne me paroiſſoit point du tout ſurprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi ! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de *Madame d'Olbray* ?

LE DUC. Oui : il me ſembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit paſſablement attendu ; mais elle ne m'en étoit que plus chere.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun tems de votre vie, vous euſſiez été ſi dupe : cela me paroît incroyable !

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai : j'étois né avec une ſimplicité ſinguliere.

CÉLIE. Si cela eſt vrai, *Monſieur le Duc*, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieuſement rabattu.

LE DUC. Cela n'eſt point douteux, & ne ſçauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la premiere paſſion de *Madame d'Olbray*, avez-vous apporté dans le monde, une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaiſantez ici ; & n'y avez-vous pas été expoſée aux mêmes mépriſes !

CÉLIE (*en ſoupirant*). Grand Dieu! ſi je l'ai été !

LE DUC. Ce ſoupir paroît être, en vous, l'effet d'un déſagréable ſouvenir : eſt-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

CÉLIE. Quelle queſtion ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis ſi long-tems ?

LE DUC. Cela eſt vrai ; je ſuis dans mon tort ; mais comme je ne ſçavois pas ſi vous conſentiez à paroître vous ſouvenir de ces premiers événemens de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me diſpenſer de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puiſque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être ſurpriſe aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le feriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; &, entre nous, l'objet qu'il

avoit

avoit, ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE J'en conviens; mais je ne le sçavois pas.

LE DUC. Quoi! vous supposiez que Monsieur *de Norsan* pouvoit être fidele, ou fixé?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa perfidie, jugez, quand il eut sçu me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déja parlé de lui?

CÉLIE. Trop: & je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même, peut-être, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de son inconstance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, sans, en même tems, m'appren-

dre qu'il avoit ſçu leur plaire; & quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts, & tous les ridicules poſſibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher ſi univerſellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec ſoin, mais qui ne m'en obſédoit que plus, me donna de le voir, le deſir le plus ardent; deſir dont, malheureuſement, le mari qu'on me choiſit, n'avoit pas de quoi me ſouſtraire; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raiſon: l'on n'occupe pas long-tems l'imagination d'une femme, ſans aller juſques à ſon cœur, ou, du moins, ſans que par les effets, cela ne revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien ſenſiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là! A peine me vis-je ma maîtreſſe, que mon premier ſoin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curioſité, fut, de ma part, pouſſée ſi loin, & avec ſi peu de ménagement; je parlois de lui ſi ſouvent & avec

tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours, lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déja. Nous nous rencontrâmes donc bientôt: & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que j'en reçus, en fut beaucoup moins vive: car enfin, ce n'étoit pas là le fantôme à qui je m'étois déja rendue. D'ailleurs, la sorte de légéreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, & qu'il ne sçut, ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; &, sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien, je lui sçus en même tems mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sçais s'il s'en apperçut; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu, par des façons moins légeres. Cette différence ne m'échappa pas; comme je

ne doute point aujourd'hui, qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure; affecta des distractions; montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que si la crainte de me commettre, ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports, à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces stratagêmes, à vous parler naturellement, étoient un peu usés; & je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous, l'effet qu'ils y firent alors: car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais, non: à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroissoit le desirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint; & me donna pour lui une sorte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, re-

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien ; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craigniffiez d'en être aimée, & que vous cruffiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvemens étoient rapides & confus : mais, autant que je puis aujourd'hui me rappeller des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus desiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi : mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée ! Car, pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la premiere vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame ?

LE DUC. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards : peut-

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'Amant le plus aimable; mais qui n'offre point à votre amour-propre, l'appas de la célébrité. Eh bien! *Madame*, comment se passa cette premiere soirée?

CE'LIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premieres victimes, étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre, étoit une affaire arrangée; & de tous ceux qui se trouvoient-là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc, se faisant une loi de contribuer à ma perte; les femmes, pour avoir une compagne d'infortune de plus; les hommes, pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Berland; & il ne sçut que trop m'y forcer à donner à tous ses mouvemens, cette attention inquiete & intéressée, que je n'ai jamais vu être

ſans danger pour nous, & qui, peut-être, eſt elle-même le premier ſymptôme de l'amour. Enfin, on ſervit; & vous jugez aiſément que ce fut près de moi qu'on le plaça La converſation commença par être générale ; & comme il y a peu d'hommes qui aient une ſuperficie auſſi étendue, & auſſi variée que la ſienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ſes connoiſſances, que de l'agrément qu'il ſçavoit répandre ſur les matieres qui en ſont le moins ſuſceptibles; de la ſorte de conſiſtance que les objets les plus frivoles ſembloient prendre entre ſes mains; de la facilité ſinguliere avec laquelle ſon eſprit ſe plioit à tous les tons; & comment, le donnant à tout le monde, il paroiſſoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laiſſé le temps d'établir dans mon eſprit, une haute idée du ſien, l'entretien ſe partagea: le premier uſage qu'il fit de la liberté qu'on nous laiſſoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de ſon amour; &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois deſiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légérement, ſans doute;

pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

CÉLIE. Peut-être aurois-je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs ; & qui, tout brûlant qu'il étoit, remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher ; & que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me présenta ; & dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon sexe ; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer : & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta ; & avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien ! vous vous trompiez : ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre ; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards

pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit, peut-être, envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de *Norsan* faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination, l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément! cela est tout simple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre, que pour en inspirer le desir. *L'Amour*, comme dit *La Fontaine*, *est nud*, *mais il n'est pas crotté.* Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je suis, *Madame*, tout-à-fait

de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne pas chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis.... Et Monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous, aux simples propos ?

CÉLIE. Comment donc ! s'il s'y tint ?

LE DUC. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, sur-tout débutant d'une façon si légere, qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particuliérement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette premiere rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue ?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une maniere, non-seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sçut enfin faire

paſſer dans mon cœur le poiſon dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi ! vous lui dîtes que vous l'aimiez ?

CE'LIE. Non, pas abſolument; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même ſoir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fut ſur le ſimple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien ſe croire aimé, vous lui inſpiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

CE'LIE. D'aveu ! Je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le ſatisfirent, qui lui formerent une ſorte de certitude ? Car enfin, il avoit beſoin de quelque choſe qui le tranquilliſât.

CE'LIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, ſeulement ! Ce ne fut donc pas lui qui vous remena ?

CE'LIE. Aſſurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le ſens de croire que, dans la poſition où j'étois alors, cela fût poſſible ? Nous ne ſortîmes même pas enſemble ; mais je ne ſçais : il falloit que, d'avance, & dans la ſuppo-

ſition du ſuccès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obſcure, s'éteignirent tout d'un coup : mon Cocher, que cet accident ſembloit autoriſer à ſe tromper ſur ſa route, me mena par des rues auſſi déſertes que détournées : au bout d'une de ces rues, mon caroſſe arrêta. Mr. de *Norſan* qui, ſans que j'en ſçuſſe rien, m'attendoit, ſe lança dedans impétueuſement, s'y plaça malgré moi ; & ſuppoſant obtenu, l'aveu qui ſeul auroit pu juſtifier ſon audace, il n'y auroit rien eu que je n'euſſe eu à en craindre, ſi, voyant que ma réſiſtance, toute ſérieuſe qu'elle étoit, ne lui impoſoit pas plus que la ménace que je lui faiſois de crier, je n'euſſe, en effet, pouſſé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faiſoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de diſcontinuer ſes entrepriſes. Je ne vous dirai point quelles furent les excuſes qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune ; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC. Vous en direz ce que vous voudrez, *Madame*; mais, avec votre permiſ-

ſion, il falloit que (& vraiſemblablement ſans vous en douter) vous vous fuſſiez cruellement commiſe, pour que, malgré ſa témérité naturelle, il oſât tant !

CÉLIE. Que voulez-vous ?... Une femme timide, & qui ne ſçait encore la valeur de rien ... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entrepriſes... L'étonnement qu'on oſe, dès la premiere vue, en tenter de pareilles.... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC. Eh mon Dieu ! tout cela ſe comprend de reſte ; & vous voyez même, que je l'avois deviné : au ſurplus, vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà, j'en ſuis ſûr, la premiere inſolence qui ne lui ait pas réuſſi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une ſeule fois en ſa vie, cela a pu lui réuſſir : mais eſt-ce que c'eſt une façon dont vous admettiez l'uſage, vous ?

LE DUC Comme cela : oui, & non, ſelon les occaſions, encore plus ſuivant les caracteres. On croit aſſez généralement, quoiqu'à tort, peut-être ; que rien ne nuit à la vertu comme la ſurpriſe ; & il eſt aſſez naturel que ceux qui l'imaginent, cherchent plus à la ſurprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'é-

tonnement eſt ſuivi, ou accompagné de la colere, il y en a auſſi en qui il ſuſpend toute faculté; & l'on ne ſçauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non deſirée, ne ſoit très-dangereuſe. Si l'on ſçavoit quelle eſt, ſur cela, la façon de penſer d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a beſoin de l'être pour être vaincue, & les deux ſexes y gagneroient également: mais, réduit comme on l'eſt preſque toujours, ſur une choſe ſi eſſentielle, à marcher au haſard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On eſt ſi expoſé à être la dupe des phyſionomies, & même des réputations, que, quelquefois, c'eſt à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on préſente un hommage reſpectueux; & que c'eſt avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'inſolence: pour moi, comme il arrive aſſez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis eſt, qu'il nous eſt de la derniere importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE. Mais celle dont nous parlons

eſt affreuſe ! Et elle eſt en même-tems la preuve d'un ſi cruel mépris, qu'il me paroît impoſſible qu'elle détermine quelque femme que ce ſoit.

LE DUC. Plaiſanterie à part, je ſuis ſur cela totalement de votre avis : il y a, cependant, une choſe qui me tient, à cet égard, un peu en ſuſpens : c'eſt que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même-tems, pas d'homme, [j'entends de ceux qui ſont, ou ſe diſent dans l'uſage de l'employer] qui ne ſoutiennent qu'ils s'en ſont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion ſur la même choſe, j'inférerois donc, ou que les uns ne diſent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impreſſion quelle fait ſur nous, s'ils s'en ſont indiſtinctement ſervi avec toutes, leur a manqué ; ou que, quoique toutes paroiſſent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impoſe, non-ſeulement plus qu'elles ne diſent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CE'LIE. Plus qu'elles ne voudroient ! Quel conte !

LE DUC. Mais ſans doute : s'il y a au monde quelque choſe de bien prou-

vé, c'eſt qu'il y a des inſtans où, quelque peu diſpoſée que, par la nature ou par ſes principes, une femme ſoit à ſe laiſſer ſubjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup ſur elle : & ſi cela eſt, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'eſt le plus involontairement du monde, qu'elle admet une choſe qui n'eſt pas moins contre ſa conſtitution, que contraire à ſes maximes. Il eſt tout auſſi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes ſortes de raiſons, doit regarder l'inſolence, moins comme une inſulte faite à ſa façon de penſer que comme un hommage rendu à ſes charmes, aura, contre ſon uſage, plus de diſpoſition à la punir qu'à la récompenſer. Avec la premiere, on a ſaiſi le moment ; avec la ſeconde, on l'a manqué : & en bonne phyſique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni ſe flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'eſt-ce que le moment ; & comment le définiſſez-vous ? Car j'avoue de bonne foi, que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine diſpoſition des ſens auſſi imprévue qu'elle eſt involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, ſi elle eſt apperçue, ou ſentie par

quelqu'un

quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez ; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolens.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs : mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens ; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre ; il y auroit, quelquefois, trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui ! Pour vous en sçavoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes !

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas ! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse !

CÉLIE. Et c'est, cependant, ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend : cet accord si doux du plaisir

& de la gloire, eſt, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monſieur de *Norſan.*

LE DUC. Quelquefois, par haſard; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certainement, réuniſſoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CE'LIE. Cela ſe peut; mais vous l'avez auſſi vu courir après des *eſpeces* qui n'auroient pas ſeulement mérité les attentions du moins délicat de ſes valets-de-chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainſi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins ſcandaliſé que moi-même, des choix que quelquefois, on lui voyoit faire.

LE DUC. On eſt ſouvent étonné, à la guerre, de voir un grand Général, s'amuſer à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ſes projets, & par conſéquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroiſſent ſi peu faites pour le tenter. Il en eſt de même de Monſieur de *Norſan* : on ne voit que ce qu'il fait; mais on n'en pénetre pas le motifs. On le juge pourtant. Mais puiſque nous voilà retombés ſur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indigna-

tion, très-méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentimens qu'il vous avoit inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CE'LIE. Je l'aimois; & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part; & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût, qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une: il m'en descendoit jusques par la cheminée! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir; une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grison; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce

ne fut qu'à une violence nouvelle, & fort ſupérieure à la premiere, que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'eſt que vous verrez qu'il eſt perſuadé qu'il en eſt de l'inſolence comme de la piquûre du ſcorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu, ſans doute, ſi c'eût été dans une autre poſition qu'il m'eût ſurpriſe ; mais ſeule avec lui, (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi, que des valets qui lui étoient vendus ;) l'état où j'étois .... la ſurpriſe ... l'effroi ....

LE DUC. L'amour ....

CÉLIE. L'amour ? Non ; ou s'il entra pour quelque choſe dans ſa victoire, ce fut ce, qu'au milieu de tant de mouvemens divers, je crus diſtinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui, cependant, combattoit pour lui, beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi ! ſi l'on vouloit conſidérer, de ſang froid, combien de choſes s'arment contre la vertu d'une femme, on ſeroit plus étonné de ce qu'elle peut ſe défendre quelque tems, qu'on n'eſt ordinairement ſcandaliſé de la promptitude avec laquelle, quelquefois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là eſt bien

vrai ! Mais ce n'en eſt pas moins une réflexion, que les hommes, & Monſieur de *Norſan* tout le premier, ne ſe préſentent guere.

LE DUC. Bon ! Lui ! Eſt-ce qu'il croit à la vertu ? Il a, ſur cela, les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce qu'il m'en croyoit, ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh ça ! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faiſoit ſi bien d'en agir avec moi ſi légérement, ou, pour parler plus juſte, avec une inſolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh ! pour des exemples, elle en a tant que vous en ſeriez confondue ; & croyez que ce n'eſt pas ſans raiſon que les anciens on dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à ſe plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir, en ſecret, à vous reprocher de l'avoir trop reſpectée.

CÉLIE Voilà, pour les anciens, de bien étranges maximes !

LE DUC Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles ſont plus fondées en raiſon que vous ne penſez, c'eſt que moi, perſonnellement, je n'ai jamais employé le reſpect, que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'eſt point qu'en ce cas là, on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant; & qu'on ne m'ait même promis des récompenſes fort au-deſſus de ce que je ſacrifiois: mais, ſoit que, dans ces circonſtances-là, une femme ſoit toujours bleſſée intérieurement des égards qu'on a pour ſa vertu, ſoit par d'autres raiſons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, ſçu plus de gré; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occaſions que depuis, je n'ai pu retrouver, plus je ſuis convaincu que ſi *Monſieur de Norſan* vous eût reſpectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui; ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher ſa victoire.

CE'LIE Tout cela eſt poſſible; mais, du moins, il n'auroit pas eu à ſe reproche de l'avoir remportée par de mauvaiſes voies.

LE DUC. Je ne ſuis pas, comme vous ſçavez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches miseres, ausquelles, d'elle-même, elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & de se le dire inutilement. Oh ! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainsi dire, piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir,

CÉLIE. Ah ! Vous voulez reſſuſciter le *perſifflage* ! C'eſt un projet !

LE DUC Sans m'amuſer à défendre mon raiſonnement, permettez-moi une queſtion : Pardonnâtes-vous, ou non, à Monſieur de *Norſan*, la violence qui vous mit dans ſes bras.

CÉLIE Aſſurément ! je la lui pardonnai. M'avoit-il laiſſé d'autre parti à prendre ?

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'eſt ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tout les Suiſſes ; de n'avoir transformé des Ramoneurs en Griſons, ou des Griſons en Ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables, que pour y trouver le bénéfice de venir ſe mettre à genoux au pied de votre lit ; & là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les ſoupirs, étouffée par les ſanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis ſur votre perſonne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin, ſi vous lui en euſſiez laiſſé la commodité ?

CÉLIE Penſez-vous que cela eût été ſi déplacé ?

LE DUC Mais cela ne vous auroit-

il point paru bien ridicule ? Premiérement...

CE'LIE Oh! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-tems : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choses si différemment, que ce seroit entre nous deux, matiere à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup, si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeller l'idée du plus perfide de tous les hommes ; ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC. Eh bien! Je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie: c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur *de Norsan*, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avoient

pu faire; qu'en un mot, vous ne le fixaſſiez. Auſſi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, & le peu de temps qu'il vous reſta.

CÉLIE. Oh ! pour cela, il eſt vrai que, ſi vous en exceptez cette premiere fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes, que pour vos ſentimens, il n'a pas tenu à lui que je reſtaſſe très-convaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais, peut-être, vous parler avec trop de franchiſe ; mais il eſt ſûr que ſi l'idée, auſſi injuſte que cruelle, que ſa propre déſertion vous avoit laiſſée de vous même, a pu contribuer pour quelque choſe à vous faire prendre Monſieur *de Clêmes* après lui, ſon inconſtance a eu pour vous de bien déſagréables ſuites.

CÉLIE. (*en rougiſſant.*) M. de *Clêmes!*

LE DUC. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après ſon autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'eſt un de ces faits qui, quand ils ne ſont pas véritables, ſont fort agréables à ſuppoſer, je ne ſerois pas

ſurpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur ; & ſi vous vous rendiez juſtice, vous le trouveriez auſſi ſimple que moi-même.

CE'LIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureuſement pour moi, l'accuſer de s'en être vanté ſans raiſon.

LE DUC. Quoi ! *Madame !* Il eſt réel qu'il vous a plû ! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh ! Comment eſt-il poſſible que vous ayez donné à Monſieur de *Norſan* un pareil ſucceſſeur ! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre ; & quoiqu'on ne puiſſe équitablement lui refuſer de l'eſprit, il n'en eſt pas moins vrai que ce qu'il en a, eſt bien éloigné d'être aimable. C'eſt une prétention ! Un bavardage ! Un travers dans les idées, qui ne reſſemble à rien, & dont je ſuis confondu que vous n'ayez pas été affectée auſſi déſagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE. Mais, il n'eſt pas abſolument dénué de graces ; & dans le tête-à-tête (où vous ſçavez qu'on a toujours moins de prétentions) ſon eſprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui

donnez, & que je conviens qu'il a; quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir : pour les graces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la derniere intimité avec l'homme de son siecle qui en a le plus, & de plus à lui; les graces gauches, maussades, & forcées de Monsieur de *Clêmes*, aient pu faire sur vous quelqu'impression.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui succede à une passion, & si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes: son assiduité; sa patience; l'ennui du désœuvrement; un desir mal raisonné de vengeance.... En vérité! moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, & je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre

un engagement ſans avoir jamais pu depuis, avec quelque ſoin qu'elle s'examinaſſent là-deſſus, ſe dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raiſonner ſur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'étoit pas vraiſemblable que je priſſe jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour ſçavoir ce qu'en ce genre-là, fait, ou peut faire une femme, ce n'eſt pas toujours dans le vraiſemblable qu'il faut le chercher.

CE'LIE. Croiriez vous bien une choſe? C'eſt que née ſenſible, & adorée de Monſieur de *Clêmes*; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimaſſe; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conſéquent, tout ce que ce deſir, & les ſens mêmes devoient produire) jamais, malgré ſes efforts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre ſeulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec ſon prédéceſſeur.

LE DUC. Quoi! pas même ce dédommagement?

CE'LIE. Pas même: cela eſt-il imaginable?

LE DUC. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monsieur de *Clêmes*, tout de suite après Monsieur de *Norsan*; sans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées! Monsieur de *Clêmes* est si gourme! Il devoit être si empêtré dans son bonheur! si gauche dans ses caresses! met tant de pédanterie dans ses transports mêmes!... Ma foi! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusoient; & plus heureusement encore, cela n'a duré que le tems que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre justice; & cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il est, comme vous l'avez remarqué très-bien, sec, pédant & gourme; & il a de tout cela, plus en-

core dans l'eſprit que dans la figure : il poſſede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix ; mais, j'abhorre la domination, ſur-tout quand elle eſt paſſive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non-ſeulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque choſe que lui & moi puſſions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; & en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux ! *Madame* : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même ſi bien que, pour peu que cela eût été d'uſage, on ſe feroit fait écrire à votre porte ; & que le premier nom que vous auriez trouvé ſur votre liſte, auroit certainement été le mien.

CE'LIE. Un empreſſement ſi vif de votre part, m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la ſorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC. Je ne vois pas bien comment un choſe ſi ſimple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vu prendre Monſieur *de Clémes* avec tant d'indifférence, que je devois néceſſairement en conclure qu'il vous étoit, on ne peut pas plus égal, que je le gardaſſe, ou non ; & que par conſéquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penſer le contraire, m'auroit avec raiſon ſurpriſe.

LE DUC. Pourquoi ? Sans qu'il ſoit queſtion de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on ſoit ami des gens, on eſt bien aiſe de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CE'LIE. Un auſſi foible ſentiment que celui dont vous parlez, doit, ſur tout ce qui arrive aux perſonnes qui ne nous en inſpirent pas davantage, laiſſer une bien grande indifférence ; & vous me forcez de croire que je prenois ſur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je reſtaſſe, ou non, attachée à Monſieur *de Clémes*.

LE DUC. Sans prendre à l'uſage qu'une femme aimable peut faire de ſon cœur le plus vif des intérêts, il ne ſe peut pourtant pas, que l'on reſte indifférent

indifférent ſur cela à un certain point, lorſque l'on a l'honneur d'être de ſes amis.

CÉLIE. Oh ! ce n'eſt que cela! J'aurois preſque imaginé toute autre choſe.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CÉLIE. Non, pas préciſément ; mais quelque choſe de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ſes nuances, comme vous ſçavez.

LE DUC. Oh! cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait ſi général!

CÉLIE. A la rigueur, cela étoit poſſible ; mais vous ne vous conduiſiez point avec moi, s'il vous en ſouvient, de façon à me le faire croire ; car entre nous, & ſans vous en faire de reproches, au moins! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui ſur qui je parus faire le moins d'impreſſion.

LE DUC. A vous parler naturellement auſſi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obſédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le tems de diſtinguer ſi je manquois ou non, dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne ſoit

point, puiſque je m'apperçus que vous ne la groſſiſſiez pas.

LE DUC. Ce fut, peut-être, à cauſe de cela ſeul que vous vous en apperçûtes?

CE'LIE. Vous me croyez donc bien vaine?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même aſſez de vanité pour croire que vous duſſiez attacher à mon hommage, un bien grand prix; mais c'eſt que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuſe, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas beſoin de vous dire combien c'eſt en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus, qu'il y a des poſitions où, quelqu'aimable qu'une femme puiſſe nous paroître, il ne ſeroit pas convenable de le lui dire ſérieuſement, parce que l'on courroit le riſque de la tromper, ou d'être infidele, & qu'un honnête homme ne doit s'expoſer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choſes-là : de le lui aller dire à titre de ſimple fleurette, & ſans aucun autre objet, en eſt une qui m'a toujours paru ſouverainement ridicule; & c'eſt auſſi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CÉLIE. Cela eſt plaiſant! je vous aurois cru moins de ſcrupules ſur la

premiere de ces deux chofes-là, & plus de goût pour la feconde, & fi vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous fommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au fujet de ma rupture avec Monfieur *de Clêmes*, il fembleroit que, dans ce tems là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je ferois en droit de vous fuppofer: car, n'eft-ce pas ce que, fi je voulois, je pourrois inférer de l'empreffement avec lequel vous vous feriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'ufage ?

LE DUC. Si ce n'eft pas dans la derniere précifion, ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, fans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce fens-là.

CE'LIE. Pour moi, qui ne cherche affurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en préfentent point d'autre; & je crois que je ne ferois pas la feule qui les interprétât comme je fais.

LE DUC. C'eft felon le plus ou moins de befoin qu'on auroit qu'elles le figni-

fiassent ; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

CÉLIE. Oh ! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette espece, me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CE'LIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner toute la premiere, un très-grand.

LE DUC. Je ne sçais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme ; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

CE'LIE. C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos graces, qui les excusent ; & toutes n'en ont pas, comme vous sçavez. (*Ici la Conversation tombe une minute, à peu près ; &* Célie *paroît rêver assez profondément.* Le Duc *enfin, lui demande ce qui l'occupe si fort.*)

CE'LIE. Je cherchois à me rappeller

quelle femme vous occupoit vous-même, lorſque Monſieur *de Norſan* me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que je faiſois quelque choſe; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CE'LIE Il falloit que cela ne vous intéreſſât pas beaucoup, puiſque vous en avez ſi peu conſervé la mémoire.

LE DUC. Aſſurément: ſelon toute apparence, c'étoit quelque fille.

CE'LIE. Et quand je quittai Monſieur *de Clêmes?*

LE DUC. C'étoit quelque choſe qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CE'LIE. Oſerois-je bien, à préſent, vous demander pourquoi, lorſque Monſieur *de Norſan* me quitta, vous ſentant, de votre aveu même, une ſorte de goût pour moi, & ne faiſant rien qui vous impoſât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai Monſieur *de Clêmes*, étant, à fort peu de choſe près, dans la même poſition, vous gardâtes le même ſilence?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il eſt vrai que dans le tems que Monſieur *de Norſan* vous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus abſolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainſi que cela nous arrive ſouvent, pris ſans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur ; mais ſes diſpoſitions n'étoient pas reſtées les mêmes : elle vouloit, à toute force, que je l'aimaſſe : c'étoit une fantaiſie qui lui étoit venue ; en conſéquence, elle ne ſe prêtoit plus avec la même réſignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes, des chaînes de ce genre ne ſoient pas faites pour être reſpectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant ſans aucune ſorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoiſſoit ma façon de penſer là-deſſus, en abuſoit indécemment. De ſorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non-ſeulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde, dont je me ſerois défié le moins.

CÉLIE. Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire aſſuré-

ment ! que je fiſſe rien qui pût vous empêcher de me parler, ſi vous en euſſiez envie; car je fus plus de ſix mois ſans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela!

CE'LIE. Oui : tout autant : c'étoit, à ce qu'il me ſemble, vous laiſſer le tems de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais! *Madame*, avec votre permiſſion, vous ne mîtes pas entre *de Clêmes* & *d'Alinteüil!* un ſi long intervale ?

CE'LIE. (*en affectant de rire*) Monſieur *d'Alinteüil* ! Voilà une bonne folie ! Eſt-ce qu'on me l'a donné dans le monde ?

LE DUC. On a pris cette liberté : eſt-ce que vous n'en ſçaviez rien?

CE'LIE. En voilà, je vous jure, la premiere nouvelle : & vous crûtes donc, vous, que je l'avois ?

LE DUC. Ma foi ! oui : ſur des choſes de ce genre, je crois aſſez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, ſur-tout quand elles paroiſſent auſſi vraiſemblables que le paroiſſoit celle là.

CE'LIE. Me feroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce carac-

tere de vraisemblance si frappant ?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CE'LIE. Elle étoit amicale ; j'en conviens.

LE DUC. Oh ! oui, fort amicale !

CE'LIE. C'est qu'au fait, elle n'étoit que cela ; & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sçais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur *d'Alinteüil* ; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant ; & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis : *d'Alinteüil*, avec une figure fort agréable, & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je conviens, d'ailleurs avec vous, qu'on ne sçauroit de toutes façons, être plus aimable, mais, comme vous sçavez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît

digne d'être aimé ; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui, de façon à faire penser qu'il le fut ; à moins pourtant, que les plus simples témoignages d'amitié, ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée ; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, *Madame !* Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser ?

CÉLIE. Assurément, oui ! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru ; & l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, [& le nombre n'en étoit pas médiocre] les retirerent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles ; & assez ordinairement, nous ne prénons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentimens, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle effraya?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma queſtion plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh! oui, *Madame*, je fus de ce nombre: quelle raiſon, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire! Mais auſſi, de quoi vous aviſez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun tems de votre vie, vous ayez penſé à moi, d'une certaine façon, lorſque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables?

LE DUC. Toutes ces preuves qui dépoſent, à ce que vous croyez, ſi fortement en faveur de votre opinion, ſe réduiſent à mon ſilence; & ce même ſilence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonſtances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne ſçais pas; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit ſeulement qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il le devienne, ou parle de ſon

ſentiment actuel, ou prépare les voies à ſon ſentiment à venir : il me ſemble du moins, qu'en général, c'eſt aſſez votre uſage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame* ; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que ſoit un uſage, il n'eſt pas ſuivi par tout le monde ; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après ſon caractere, le reſtreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonſpection, vous avez dû perdre bien des occaſions d'être heureux ; ou vous avez forcées à de bien deſagréables avances, les femmes qui vous diſtinguoient ; car il ſeroit injuſte de croire qu'il ſoit également commode pour toutes, de parler les premieres ; & indépendamment même de la violence qu'on a à ſe faire pour en venir là, c'eſt une démarche dont, quelqu'aimable qu'on puiſſe être, le ſuccès eſt ſi peu certain ; & qui, d'ailleurs, expoſe à donner de ſoi des idées ſi ſingulieres, qu'il faut néceſſairement, pour ſe la permettre, l'amour le plus tendre....

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE. Mais vous, *Duc*, que penſeriez-vous d'une femme qui, nourriſſant

depuis long-tems dans ſon cœur, je ne dis pas un ſentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choſes des deux parts, l'auroient empêchée de ſe livrer; & qui, auſſi laſſe de le contraindre, que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, enfin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE DUC. Vous ſuppoſez, ſans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du ſentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CÉLIE. Je ne le ſuppoſois pas : mais quand cela ſeroit?

LE DUC. Dans la queſtion que vous me préſentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'uſage du monde?

CÉLIE. Oui, ſi vous le voulez : mais quand il n'en auroit pas?

LE DUC. C'eſt que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la queſtion ne ſera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi, quelque ſuppoſition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la queſtion en ſera ſi fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi, *Madame*; la différence de l'homme qui n'eſt pas inſtruit, à l'homme qui l'eſt, n'eſt

point, à ce dont il s'agit, auſſi étrangere que vous le penſez. Dans une très-grande jeuneſſe, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéreſſe le plus, ce qui s'y paſſe pour nous; & elle peut, ſans riſque, nous l'apprendre, parce que ſi ce n'étoit pas l'amour qui reçût ſa déclaration, ce ſeroit le deſir; & que, quand une femme ne nous inſpireroit rien, pas même la plus légere curioſité, il ſuffiroit, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en cruſſions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons ſçu lui plaire: mais ſi c'eſt un homme que l'uſage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, ſans haſarder beaucoup, aller plus loin; parce qu'il eſt à préſumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle ſent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet; & qu'un aveu de cette eſpece, ne ſçauroit être fait avec ſuccès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de ſon indifférence pour elle, un fort tacite, il eſt vrai; mais, pourtant, on ne peut pas plus marqué.

CE'LIE. Rien, ſans doute, n'eſt mieux

vu que ce que vous me dites ; & c'eſt dommage qu'il réponde ſi peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois ſçavoir ſimplement, c'eſt ce que vous penſeriez, vous, d'une femme qui ſe mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonſtances, il faudroit avoir éprouvé une ſituation, ſinon toute ſemblable, du moins, à peu près pareille ; & comme il ne m'eſt point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me ſeroit difficile de vous dire affirmativement, de quelle façon je pourrois en être affecté.

CÉLIE. Premiérement, je ne crois point, avec votre permiſſion, qu'il ſoit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politeſſe, mais quand cela feroit, je n'en ſerois pas moins perſuadée qu'il y a des choſes que, pour décider la ſorte de ſenſation qu'elles pourroient faire ſur nous, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir éprouvées ; &, ſi je ne me trompe, ce que je vous propoſe eſt de ce nombre.

LE DUC. (*embarraſſé.*) Mais.... pardonnez-moi.... D'abord, les circonſtances où l'on peut ſe trouver, doivent

néceſſairement influer beaucoup ſur le fond de la choſe.... Tel aveu que, dans un certain tems, je recevrois avec tranſport, peut, dans un autre, ne me pas intéreſſer. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme, & me bleſſer dans la bouche d'une autre ; ou, ſans faire ſur moi une ſi deſagréable impreſſion, me laiſſer, du moins, ſur ſes ſentimens, dans la plus profonde indifférence. En général, il me ſemble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penſer, du plus ou du moins qu'en cet inſtant, une femme nous paroît ſacrifier ; & de nos préjugés ſur ces choſes-là, qui ſont, aſſez ordinairement, la regle & la meſure de notre reconnoiſſance ; &, comme en quelque ſituation que nous puiſſions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité ; cela dépend encore de la portion d'eſtime qu'elle s'eſt acquiſe, parce qu'il ne ſçauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons, ait de quoi flatter ou humilier notre gloire ; & que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaiſir même. Ce n'eſt pas, cependant, que ſi elle eſt extrêmement jolie, ou, ſeulement, qu'elle paſſe pour telle,

qu'en faveur de ses agrémens, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence ; & qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire, le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables ; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite ; & qu'enfin, le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns....

CÉLIE. Les uns ! Les autres ! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage ? Ce que je veux sçavoir, n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là ; mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution, soit par votre façon de penser, pourroit prendre le plus sur vous ; & c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures : voudrez-vous bien enfin, me répondre ?

LE DUC. A l'égard de la façon de penser, j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr ; mais elle est, comme celle de tous les hommes

hommes du monde, si subordonnée aux circonstances, qu'il y auroit, à moi, une sorte de mauvaise foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long-tems, si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE. (*en souriant.*) C'est-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteste; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répete encore, ce ne seroit pas-là le moyen de m'en donner.

CE'LIE. Jureriez-vous bien de cela ?

LE DUC. Tout homme sensé, sur-tout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sçais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs, il m'a, jusques ici, du moins, rendu inaccessible à l'amour.

CE'LIE. Que vous méprisassiez une

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos ſens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me ſemble que vous devriez un ſentiment tout contraire à celle qui, vous aimant aſſez pour braver en votre faveur, tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attaquer vos ſens, que dans l'intention d'aller par eux juſques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette confiance en ſes charmes, pourroit annoncer de ſa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le juſtifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il eſt vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inſpire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce ſeroit bien injuſtement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'eſt pas dans l'inſtant, ce qu'elle riſque le plus, & qui nous frappe davantage : le deſir ne diſcute rien. En ſuppoſant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oſerois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit, de préférence, la voie qui l'expoſeroit preſqu'infailliblement à manquer le but qu'elle ſe propoſe ?

CÉLIE. De préférence ! Non : je ſuppoſe qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en reſteroit pas d'autre ; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de ſe faire entendre ; & qu'enfin, ce ſeroit une choſe moins de choix que de néceſſité. Il me ſemble, de plus, qu'une femme, ſûre d'avoir dans le cœur, de quoi juſtifier une démarche qui ne bleſſe que des idées, adoptées, peut-être, ſans beaucoup d'examen, & dont encore il eſt à conſidérer qu'elle a l'amour pour excuſe, peut à la faire, riſquer moins que vous ne prétendez ; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur conſtant de vivre ſans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané ! Eh ! qui l'aſſure donc tant qu'il le ſoit ?

CÉLIE. [*fort impatientée & d'un ton d'aigreur.* Oh ! Monſieur le *Duc* ! Vous me permetrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques, & les plus inattendus !

LE DUC. Peut-être auſſi ſont-ce des principes : chacun, comme vous ſçavez, a ſa façon d'enviſager les choſes :

cependant, il devroit y en avoir ...

CÉLIE. [*avec exceſſivement d'humeur, & du ton du dédain.*] Ah ! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucune : la *Marquiſe* a tantôt parlé là-deſſus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaiſir revenir ſur le tapis ce ſujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'eſt dommage, n'eſt-il pas vrai, que je vous arrête ſur cela ? C'étoit, pour le coin du feu, la plus délicieuſe converſation!

LE DUC. Elle pourroit, à mon ſens, s'y ſupporter tout comme une autre. [*Il paroît tomber dans une rêverie aſſez profonde ; & il garde quelque tems le ſilence.*]

CÉLIE. Pourroit-on, ſans troubler trop votre auguſte rêverie, vous en demander le ſujet ?

LE DUC. Je conſidérois en moi-même, avec aſſez de ſurpriſe, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous, les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la queſtion préſente ?

LE DUC. Que ce que vous appellez en moi, les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroissoit dans la bouche de *Prévanes*, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

CÉLIE. (*froidement.*) Monsieur de *Prévanes* avoit, sans doute, trop d'honneur, pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature, que ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité! ils étoient exactement les mêmes : mais vous l'aimiez ; & vous aviez raison. (*Ici il prend un air & un ton attendris.*) Ah ! *Madame*! Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces instans affreux où la nature accablée, nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'essuyer, est un de ces coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie !

CÉLIE. (*sans se laisser gagner par le ton*

tragique du Duc, *& avec ſécchereſſe.*) Oui; ou dont on eſt, pour parler plus juſte, long-tems affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne ſe conſoleroit jamais totalement, ſi la nature nous permettoit ſur quoi que ce fût, une ſenſibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je ſuis ſi convaincu que l'ame ne s'émouſſe jamais, à un certain point, ſur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je paruſſe aimé d'une femme qui auroit été dans la même ſituation que vous, je regarderois toujours ſa tendreſſe pour moi, beaucoup moins comme un ſentiment qu'elle auroit, que comme une diſtraction qu'elle voudroit ſe faire.

CE'LIE. A vous permis d'être injuſte; ce ne feroit peut-être pas la premiere fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC. Quoi! *Madame*, eſt-ce qu'en pareil cas, vous n'auriez pas les mêmes craintes?

CÉLIE. J'avoue que ce ne ſeroit point pour moi, une raiſon de douter du goût que j'inſpirerois; & que, croire qu'un homme ſeroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me

ſembleroit une choſe aſſez abſurde. Ce ſeroit comme ſi j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire, ou d'eſſuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer ſérieuſement : & chacune de ces craintes ſeroit, ſelon moi, aſſez peu ſenſée.

LE DUC. Ainſi donc, cela vous paroîtroit revenir au même?

CÉLIE. Si ce n'eſt, pourtant, que je compterois plus ſur le ſentiment du premier que ſur le ſentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CÉLIE. Voici donc ſur quoi je l'appuie. Un infidele, ſans compter qu'il annonce dans le caractere, une légéreté aſſez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de ſe ſuppoſer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint, lorſqu'il n'éprouve dans le fond qu'une laſſitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtreſſe n'exiſte plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice, ou votre vanité ne rendent que trop fréquens.

D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité, peut ne se livrer à un engagement nouveau, que par désœuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien aisément il a pu réparer sa perte; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possede. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir, très-tendre, à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir; & dont même, sans son secours, le tems ne nous laisseroit, à la fin, que de très-foibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le desir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanes* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera?

CÉLIE. En amitié, comme en amour, vous êtes, assurément, un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter

du ſouvenir des pertes qu'ils ont faites, l'eſprit de ſes amis ; & il n'y a, vous, rien que vous ne faſſiez pour me ramener au ſentiment de la mienne. Si vous prenez ce ſoin-là pour un ſervice d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laiſſerai tomber cela, je vous en avertis. toute ſimple qu'en devroit être la diſcuſſion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matiere à un très-long diſcours; &, ſoit dit ſans vous déplaire, ils ne me plaiſent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi ! vous êtes la ſeule qui, depuis que j'exiſte, m'ayez pris pour un raiſonneur.

CÉLIE. Si cela eſt, on eſt bien loin de vous rendre juſtice ; mais, comment va notre feu ?

LE DUC. A merveilles.

CÉLIE Quoi ! il n'eſt pas tombé ?

LE DUC. Il eſt, au contraire, très-ardent.

CÉLIE Il faut donc que le froid augmente : je me ſens gelée !

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre ?

CÉLIE. (*d'un air ſec & railleur.*) Oui,

avec, & malgré tout cet édredon-là ; j'ai froid: cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle *Célie*, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE. Non: mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devroit si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC. La façon de penser d'un homme, est quelquefois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE (*avec un peu d'emportement.*) Tout comme il vous plaira, Monsieur *de Clerval*, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise *: elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez ten-*

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval *fût-il même annoncé aussi fidele que l'on sçait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de* Célie, *sans que, malgré son indifférence pour elle, & sa tendresse pour la* Marquise, *il n'ait pas été, par des dégrés, disposé à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût faite en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complette qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au desir; & quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous!* Célie *qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du* Duc, *le regarde à son tour. Le desir, la confusion, se peignent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux : personne n'ignore, de plus, à quel point une femme*

s'embellit dans ces momens; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, repandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, *tout agité que* Célie *le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire? Quel parti prendre? Montrer du sentiment? Détail long, dont l'effet est peu sûr; & pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a sçu faire s'affoiblira: chercher par quelqu'autre moyen à l'augmenter? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparoître: car, les sens ont aussi leur sorte de délicatesse: à un certain point, on les émeut; qu'on le passe, on les révolte.* Célie, *enfin, ne sçachant à quoi s'arrêter, & rêvant au point, qu'elle finit par se croire seule; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagere, ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer: car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que*

Célie *a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l est, est il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera ? L'on convient que cela est probable ; mais aussi, tout ce qui est probable, n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, & qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le Duc, en portant, & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert, paroît tout-à la fois céder à l'impression qu'il fait sur lui, & tâcher de la combattre : cependant, ce n'est qu'un homme ; & c'est dire assez que le desir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que* Célie *est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité, que propres à la complaisance ; & que sa position semble plus faite pour annoncer l'une, que pour décourager l'autre.* Le Duc *cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minutes, en droit d'en espérer, ou d'en craindre.*

LE DUC, *du ton du reproche & du desir.*

Ah ! Traîtresse !

CÉLIE, *tout à-fait étourdie de l'audace de M.* de Clerval.

Ah !... Monsieur *de Clerval !*... Y pensez-vous ! ... Monsieur *de Clerval !*..... Devois-je ? ... Eh bien donc! ... Aurois-je dû ?... Et vous ne m'aimezpas ! ... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez !

Le Duc *continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui.* Célie *qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; &, sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute regle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre.* Le Duc, *enfin, lui prend une de ses mains & la lui baise :* de *l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admira-*

tion de M. de Clerval. *Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoiſſance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute ſatisfaite, cependant, que nous avons ſujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des tranſports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car M.* de Clerval *vient d'acquérir de ſi grands droits, qu'il eſt très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il eſt, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant* Célie *à ſe couvrir le viſage, il ne lui reſte qu'une main, dont encore on ne la laiſſe pas diſpoſer comme elle voudroit; & qui, quand elle ſeroit abſolument libre, ſeroit encore bien peu de choſe pour tout ce qu'elle auroit à en faire.*

CÉLIE. (*toujours le viſage couvert, & du ton le plus languiſſant.*) Ah ! Monſieur *de Clerval*, je vous en conjure, laiſſez-moi ! N'avez-vous pas aſſez abuſé de ma foibleſſe, & peut-il, à cet égard, vous reſter quelque choſe à faire ?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver, par les careſſes les plus ar-

dentes, qu'il ſent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CÉLIE. (*continue* :) Ah ! toujours des éloges ! Penſez vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ? S'ils ſuffiſent à la vanité, qu'ils ſont peu faits pour contenter le cœur !

Comme il ne ceſſe de s'obſtiner au ſilence, & de mettre ce qu'il ſent à la place de ce qu'il ne ſent pas, Célie, *enfin, le repouſſe ; & ſe ſervant de ſes deux mains, s'arrange de façon que ce n'eſt plus que de ſouvenir qu'il peut encore louer ſes charmes : il ſe réveille. On ſent aſſez, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le dire, que s'il y a d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras.* Célie, *enfin, après avoir quelques inſtans attendu que le* Duc *lui parle, comme elle le deſire, voyant qu'il reſte les yeux baiſſés, & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, ſe leve avec fureur, ſe promene avec violence, & tantôt les yeux au Ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois auſſi ſur Monſieur* de Clerval, *avec l'expreſſion de la colere la plus vive, & du reſſentiment le plus marqué. Cette ſcene paroît faire, de plus en plus, répentir* le Duc,

de

de l'inſtant de fragilité qui l'a amenée, ſans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne ſeroit toutefois queſtion, pour s'en tirer, que de dire à la Dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne ſignifient que ce qu'on veut ; que la paſſion, ou la vanité d'une femme, interprêtent comme elle a beſoin qu'elles le ſoient, & qu'un homme réduit aiſément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorſqu'il lui devient de quelqu'importance qu'elle ceſſe de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, cette obſtination à ſe taire qui paroît ſi peu fondée ? On peut en donner deux motifs : l'un, que le deſir éteint, ou, du moins, fort affoibli, il ne ſent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquiſe : l'autre, qu'il entrevoit les conſéquences que peut entraîner ſa foibleſſe. Quelqu'un répondra, ſans doute, qu'il faut au deſir, pour renaître, moins de temps que le Duc n'en emploie à rêver, ſur-tout lorſque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour ; & qu'en occupant Célie des ſiens, il la diſtrairoit, peut-être, de cette fantaiſie de ſentiment qui lui a pris ſi mal-à-propos ; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos Lecteurs, ni l'honneur de croire que la reſſource qu'ils vou-

droient que le Duc *se cherchât ici, ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fut également pénible pour tous; nous croyons pouvoir repliquer que si jamais peut-être, une passion, quelque vive qu'elle fut, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaissance des desirs, par l'empire que, ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle; & que, quelqu'aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée, de ne pas voir le desir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos. Si* le Duc *étoit bien sûr qu'il suffît à* Célie, *pour l'intérêt de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction, ou pour contenter le goût momentané qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dît ce qu'elle en exige; & qu'elle voulût bien, l'instant passé, ne se le pas rappeller plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas: mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit: ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi: tous les jours;*

mais toutes les ſituations ne ſe reſſemblent point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquiſe & Célie, *ne vivoient pas enſemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques ſemaines cette derniere, parce qu'alors rien ne lui ſeroit plus aiſé que de cacher cette aventure; & en ſuppoſant qu'il la confiât à* la Marquiſe, *il a tant de preuves de ſa façon de penſer à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons: mais pardonnera-t-elle à cette même* Célie *d'avoir cherché à rendre ſon amant infidele, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrieres que lui oppoſoient ce qu'elle devoit à l'amitié; ce qu'elle ſe devoit à elle-même, & à l'honneur de ſon ſexe; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, ſi* la Marquiſe *a le plus léger ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé; & ſi cette affaire dure ſeulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, ſans ſe croire aimée, ni même ſans ſe ſoucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour, qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne ſçauroit donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les idées de* Célie, *& l'empêcher, & de ſe faire*

des illuſions, & de ſe flatter de pouvoir lui en faire à lui-même ſur ce qui s'eſt paſſé ; & il ne le peut mieux qu'en rejettant, avec toute toute l'opiniâtreté poſſible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus legere apparence de ſentiment. Lorſque, pour déterminer une femme, on a eu beſoin d'orner le deſir du maſque de l'amour, on ne peut, ſans la derniere cruauté, le lui arracher dans l'inſtant même où, ſi quelque choſe peut la conſoler de ſa foibleſſe, c'eſt la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu beſoin, avec Célie, *de cette reſſource trop fréquemment employée, c'eſt lui qui s'eſt défendu contr'elle un tems ſi conſidérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après ſon triomphe ſur elle, un aveu dont il n'a pas eu beſoin pour le remporter, & qui, peut être, le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaiſie qui, par toutes ſortes de raiſons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant, il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de* Célie, *que de ſes tranſports dans un autre genre, il lui eſt de la derniere importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui ſera poſſible, à ſe déſiſter de ſes prétentions, & à ne ſe ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé entr'eux, qu'autant, & que lorſqu'il voudra bien lui-même ſe le rappeller. Nous*

oſons croire fort délicate cette ſituation, mais il n'y a que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puiſſent la juger telle qu'elle eſt; & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie & le Duc, *ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre ſe promener toujours. Avec une femme de cette ſorte, on ne ſçauroit, non plus, en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, & pour s'en aller après, ſoit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne ſçauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la perſonne: & Monſieur de* Clerval *, pour être du même rang, n'en eſt que plus fait, non-ſeulement pour ſentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, ſi cela eſt néceſſaire: la premiere choſe à laquelle la politeſſe, & même ſon intérêt, lui paroiſſent le condamner, c'eſt de prendre ſur lui tous les torts: & il s'y réſigne ſans peine: il ſe rapproche de* Célie *avec ſoumiſſion; elle s'éloigne de lui ſans le regarder: il tente une ſeconde fois la même choſe; & ce n'eſt pas avec plus de ſuccès: il veut l'arrêter: pour lors* Célie *, en s'échappant, l'appelle* monſtre; *c'eſt, comme chacun ſçait, l'injure conſacrée dans les querelles de ce genre là.*

Quand il voit qu'elle persiste dans sa rebellion, persuadé que l'air soumis, qu'il a pris, n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups d'autorité, y cédent toujours; ou parce qu'il a des raisons particulieres de croire que Célie *en sera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard; c'est ce qu à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits,* Célie *se défend d'abord contre l'audace* du Duc, *de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente, ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugue. Poursuivra-t-il? Ne poursuivra-t-il pas son entreprise? L'un & l'autre de ces partis ont leurs risques: mais sans compter la honte qu'il attache à céder, qui sçait si quelques instans de plus d'opiniâtreté, ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t-on, si ce triomphe l'intéresse si peu, pourquoi le chercher? Est-ce pour avoir avec* Célie, *un tort de plus? Tout au contraire: c'est pour que ce soit elle*

qui en ait un de plus avec elle-même. Ah! cette idée est bien barbare! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a; & qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes, mettre sur le compte de la violence seule (& de quelle violence encore)! la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractere qui ne permette pas à Célie *de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer, ne fût-ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose? Il est, d'ailleurs, impossible que* Célie *ne prenne rien sur lui: il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les desirs.*

Quoique de la façon dont il a plû à Monsieur le Duc, *de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes; il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont autant qu'elles, soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout: que de raisons qu'il est*

inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le ſoient bien davantage! Mais quand cet inſtant-ci, malgré tout ſon amour pour la Marquiſe, *agiroit moins ſur Monſieur de* Clerval, *ceux qui connoiſſent les hommes, ſçavent trop combien, même avec une paſſion dans le cœur, de nouveaux plaiſirs leur ſont précieux, & tout ce que peut ſur eux la curioſité, priſe dans toutes ſes acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raiſon de politique*, le Duc *ſe conduisît différemment.*

CE'LIE. [*enfin, d'un air fort ſérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût.*] Ecoutez, Monſieur *de Clerval :* la ſituation où j'ai le malheur de me trouver avec vous, ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me ſauveroit de l'inſolence de ſes entrepriſes. Je me tais ſur tout ce que mériteroient les vôtres; puiſque vous le ſentez ſi peu vous-même, ce que je vous dirois ſur cela, feroit bien inutile. Il eſt, au reſte, bien ſingulier que ce ſoit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorſque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuſer! [*Elle attend ici un inſtant qu'il réponde; & lui fait, d'un ton le plus doux,*

la question qui suit] Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir , de l'amour ?

LE DUC. Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes ?

CE'LIE. Ce n'est-là qu'une galanterie, & que j'ose même dire que tout autre m'accorderoit comme vous , & à meilleur marché , assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC. En vérité ! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez , on peut tenir à ce point à de pareils miseres.

CE'LIE. En effet ! j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules , d'exiger d'un homme qui exige tout de moi , qu'il me dise qu'il m'aime !

LE DUC. Oui , vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard , le doute ne vous est pas permis ?

CÉLIE. Que de mots pour un , & qui ne le valent pas!

Le Lecteur remarquera , s'il lui plaît , que pendant ce dialogue, Monsieur de Clerval *n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit; & que* Célie, *soit qu'elle se flatte qu'il*

ne ſçauroit s'y fixer ſans que cela le conduiſe où elle veut; ou qu'elle ſoit de ces perſonnes qui ne ſçauroient faire deux choſes à la fois, dans l'inſtant qu'elle a recommencé à parler, a ceſſé toute réſiſtance : & en ne ſçachant même la Phyſique que médiocrément, on n'aura pas de peine à concevoir que ſa fierté ne peut qu'en être conſidérablement altérée ; Monſieur le Duc, *ſur-tout, n'ayant pas un ſeul inſtant perdu ſon objet de vue.*

CE'LIE. (*avec plus de deſir que de pouvoir de ſe fâcher beaucoup.*) Monſieur... je vois bien quelle eſt votre intention.... mais je vous avertis, ſi vous n'aimez pas les ſtatues, que vous en trouverez une.

LE DUC. (*du plus grand ſérieux*) Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraie pas ; il ſemble que *Prométhée* m'ait légué ſon ſecret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette hiſtoire, auſſi intéreſſant qu'il l'eſt, il faut ſe rappeller combien il importe à Monſieur de Clerval *de ne laiſſer à* Célie *aucun prétexte ; & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réſerver un. La menace qu'elle fait au* Duc, *annonce aſſez, & peut-être même un peu trop, ſes projets, puiſqu'elle ne peut les lui laiſſer deviner ſans l'engager à faire,*

pour qu'elle ne mette point ici toute la ſéchereſſe dont elle ſe flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait: mais ſans compter qu'elle ignore les vues du Duc, *on ſçait aſſez combien la colere eſt imprudente. L'impreſſion que nous font les choſes, ne dépendant pas toujours des diſpoſitions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire; ce n'eſt pas à empêcher la ſenſation actuelle, mais à la maſquer ſi bien, que* le Duc *ne la ſaiſiſſe pas, que* Célie *croit devoir ſe borner. Ce n'eſt pas que, s'il eſt vrai que* Prométhée *lui ait fait le legs dont il ſe vante, la diſſimulation qu'elle veut ſe preſcrire, ne devienne d'un fort difficile uſage. Il eſt plus aiſé de feindre ce qu'on ne ſent pas, que de cacher ce que l'on ſent; & de ſe preſcrire la loi qu'elle s'impoſe, que de s'y conformer, ſur tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-être qu'il ſe vante? A tout haſard, la plus gande majeſté doit ouvrir la ſcene, du côté de* Célie, *ſauf à en rabattre, ſi elle s'y trouve forcée; comme, du ſien,* le Duc *doit tout tenter pour qu'elle ne puiſſe la conſerver. Ce n'eſt pas, comme l'on ſçait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de ſe manquer de parole. Il y a des délicateſſes qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des*

inquiétudes dont le desir seul ne sçauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est ce qu'il veut tenter ; n'étant par naturel que Célie *ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer, n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos Acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat,* Célie *est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au* Duc *de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant, & ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.*

LE DUC. [*d'un ton presqu'aussi léger que son propos même.*] Si ces sortes de familiarités n'étoient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc serviroit l'amitié ?

CÉLIE Ah ! *Monsieur*, les effets de ce sentiment, ne se confondent pas plus que ces sentimens mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi, je vous prie, avec franchise : vous le pouvez à pré-

ſent : eſt-ce que je ſuis effectivement le ſeul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privileges que les amans s'arrogent à l'exception de tout le monde ; & ſans qu'on ſcache trop pourquoi ?

CE'LIE. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la queſtion la plus ridicule qui ſe ſoit jamais faite ! Mais vous m'avez miſe dans le cas de tout ſouffrir de vous ; & j'oſe dire que vous en abuſez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez aſſez peu de juſtice, pour me ſoupçonner du deſſein auſſi honteux qu'il ſeroit barbare, de chercher à vous humilier ?

CE'LIE. Ah ! je ſerois par moi-même, bien loin de vouloir le penſer : mais s'il eſt poſſible que vouz ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprete vos diſcours ? Pouvez-vous me ſoupçonner capable de ce que vous imaginez, ſans m'apprendre en même temps, le peu d'eſtime que vous avez pour moi ?

LE DUC Vous croyez donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de ſe paſſer entre nous, ſe paſſe actuellement peut-être

au coin de plus de cent cheminées de Paris ; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'auſſi bonnes raiſons que nous.

CÉLIE. S'il vous reſte encore pour moi, *Monſieur*, quelque ſentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure ; & laiſſez-moi m'affliger éternellement d'une foibleſſe qui étoit ſi peu faite pour moi ; & que, par cette raiſon, je n'ai pas aſſez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en conſoler ; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous diſant combien cette même foibleſſe que vous vous reprochez ſi cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat ! puiſque vous pouviez ſi peu vous tromper à ce qui ſe paſſoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un inſtant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-tems pour vous, m'a jettée malgré moi-même ? Tout vous faiſoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour ſeul, & même un amour auſſi tendre que le mien, pouvoit vous excuſer de le porter à ſon comble. Hélas ! je me ſuis crue aimée ; & dans les momens mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je ſuis coupable, ſans doute; & le ſuis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, eſt moins injuſte. Je pourrois, ſi je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien ſincérement je ſuis attaché à *la Marquiſe*: mais ce ſeroit vous faire un crime d'un ſentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ſes effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus ſimple encore, que dans un inſtant d'ivreſſe, que mes tranſports n'ont ſçu que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuſe tendreſſe que je vous ai inſpirée. Mais qui, ſeul avec une femme auſſi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de ſi fortes raiſons de s'en croire aimé, eût réſiſté mieux que moi à l'idée des plaiſirs que lui promettoit une pareille conquête?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs, que dans les instans mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec qu'elle inhumanité encore!) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC Qui! moi! ne le prononcer que pour le reprendre; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu!

CÉLIE. Ah! cruel! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche!

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CE'LIE. Que de délicatesse! Eh! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort: il vous en auroit coûté des plaisirs; & c'est ce qu'un homme n'a jamais sçu sacrifier.

LE DUC.

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne ſoyez pas injuſte, & daignez un inſtant conſidérer votre poſition & la mienne. Je ſuppoſe que je répondiſſe à vos ſentimens, comme vous le voudriez, & que moi-même je le deſirerois....

CÉLIE. Ah! ſi vous le deſiriez!

LE DUC. Eh bien! Que voudriez-vous que je fiſſe? Amie intime de *la Marquiſe* comme vous l'êtes, me preſcririez-vous de vous la ſacrifier?

CÉLIE. L'amour ſeroit mon excuſe.

LE DUC. Vous vous abuſez, ma chere *Célie*, j'oſe vous en répondre: loin qu'il vous excuſât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme ſans mœurs & ſans principes, qui auroit immolé juſques au ſentiment le plus reſpectable de tous, au plaiſir paſſager de ſatisfaire un caprice. Si l'amour ne juſtifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on ſe flatter qu'il les affoibliſſe aux yeux des autres?

CE'LIE. Un caprice! Eh! Penſez-vous que tout le monde me rendît auſſi peu de juſtice que vous m'en rendez?

LE DUC. Non, aſſurément! On ne vous rendroit pas la même; & plût au Ciel que chacun pût, comme moi, lire

au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit ? Vous, qui connoiſſez ſi bien le public, pouvez-vous raiſonnablement vous flatter que ce fût ſur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettât la plus odieuſe des infidélités ; ou, puiſqu'il faut le répéter, qu'il conſentît à vous en faire une excuſe ?

CÉLIE. Ah ! s'il eſt vrai que ce ſoit un crime, que de femmes me condamneroient, ou l'ayant déja commis, ou avec l'intention de le commettre, &, peut-être, avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puiſqu'il paroîtroit inexcuſable à celles mêmes qui s'en feroient, ou s'en feroient fait le moins de ſcrupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la ſévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non, ma chere *Célie*, non, quelqu'amour qui vous tranſportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, & dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. J'avoue, & vous me le faites ſentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation, un tort peut-

être irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconſtance à laquelle on eſt trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là, un beaucoup plus grand crime que des autres?

LE DUC. Voilà ce qui, avec votre permiſſion, n'eſt point auſſi vrai qu'il vous le ſemble. On eſt, & j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légérement, & à les quitter comme je les ai priſes; mais quelles ſont celles, auſſi, que je rends victimes de mon inconſtance? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de reſpect, c'eſt qu'on eſt ſûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y eſt, & y ſera toujours immolé: mais plus ce même public envie, & peut-être, ne comprend pas trop mon bonheur; plus il honore la *Marquiſe* de ſon eſtime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens, de vertus, & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingratitudes. Moi! la quitter! Ah! je lui ferois horreur; & je devrois me la faire à moi-même.

CÉLIE. Encore une fois, je ſens tout ce que vous me dites; & j'avoue que

je n'ai rien à y oppofer. Mais fi je vous euffe été un peu chere, la *Marquife* ne vous auroit pas perdu; & je vous aurois confervé.

LE DUC. (*avec tout l'air du tranfport.*) Eh! grand Dieu! Que defiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envifager! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condefcendance qui paroîtroit devoir aller fi peu avec l'amour?

CE'LIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime: mais le malheur de le perdre, doit être inconteftablement plus grand encore.

LE DUC. (*comme enchanté.*) Ah! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre, qui puiffe être capable d'un fi grand facrifice!

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicateffe.

LE DUC. C'eft que ces gens-là feroient plus accoutumés à facrifier à la vanité qu'à l'amour.

CE'LIE. Je le crois à préfent comme vous; mais ce matin encore, je penfois comme eux.

LE DUC. Hélas! c'eft que ce matin vous n'aimiez pas.

CE'LIE. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même: car le ſentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de choſe près, comme le ſentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte *la Marquiſe* : je vous la paſſe; mais ſongez bien que je ne vous paſſe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi! penſez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconſtance?

CÉLIE Vous le devriez, ſans doute: mais vous avez depuis long-temps contracté une habitude à la légéreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendreſſe.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaiſir à me voir fidele; mais parlons à préſent un peu, des arrangemens qui nous reſtent à prendre. Vous ne deſirez ſûrement pas plus que moi, que *la Marquiſe* ait la plus légere ſuſpicion de ce qui ſe paſſe entre nous.

CE'LIE. Ah! Ciel!

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

eſt d'une fineſſe, & d'une pénétration exécrables?

CÉLIE Elle m'en a donné aſſez de preuves, pour que je doive en être plus convaincue que perſonne.

LE DUC. Ce n'eſt pas là tout : elle joint à ſa ſagacité naturelle, une opinion de vous qui doit néceſſairement la rendre plus difficile à aveugler ſur le genre de la liaiſon que nous venons de former, que ſi elle ne l'avoit pas. Elle eſt, & je ne ſçais pourquoi, perſuadée qu'il n'eſt point en vous de demeurer ſans rien faire; & ſans doute, ſi vous vous obſtiniez à paroître toujours à ſes yeux, dans le déſœuvrement de cœur où vous étiez tout-à-l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel; vous obſerveroit ſans rien dire; nous devineroit bientôt; & je n'ai pas beſoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous eſt important que cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela eſt dit, & convenu; mais penſez-vous qu'en lui paroiſſant toujours occupée également du ſouvenir de *Prévanes*, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinſſe point à la tromper ſur mes diſpoſitions actuelles?

LE DUC. Je doute fort que cela ſuffit:

ſans compter que, quelque bien qu'on puiſſe jouer un ſentiment qu'on n'a plus, il eſt impoſſible de le rendre comme quand on l'avoit, ſur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute ſa vérité ; elle eſt déja, on ne peut pas plus ſûre, que vous avez à préſent plus d'envie de regretter *Prévanes*, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne ſoupirez qu'après l'heureuſe occaſion de ne vous en plus ſouvenir du tout.

CE'LIE. Je ne ſçais ſur quoi Madame *la Marquiſe* a pu imaginer tout cela : moi-même, juſques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raiſon de penſer que j'en fuſſe moins remplie ; & je ne conçois pas, par conſéquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah! ſur cela, les autres voient ſouvent bien mieux que nous-mêmes, & de plus, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois ; & que de cet inſtant, vous ne l'ayez, ſans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez toute entiere.

CE'LIE. Oui, ſi je fuſſe convenue avec

moi-même de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi ; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais, pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins ; & penſez-vous que ce ſentiment, tout ſourd qu'il étoit dans votre ame, y fût abſolument ſans effet ?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fuſſions ce ſoir enſemble comme nous y ſommes ?

LE DUC. Non : je me doutois bien, cependant, de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en même-tems je ne la ſentiſſe fort reſtreinte ; mais il me paroiſſoit tout ſimple que, dans la poſition où vous ſçaviez que j'étois, vous craigniſſiez de me la montrer dans toute ſon étendue ; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, eſt en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai ?

CÉLIE. (*fort tendrement.*) Si je vous aime !

LE DUC. Vous deſirez, par conſéquent, que je puiſſe toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inſ-

pirez, & en recevoir de vos sentimens?

CÉLIE. (*en le serrant dans ses bras.*) Si je le desire! Quelle question!

LE DUC. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte *la Marquise*?

CÉLIE. Que trop?

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus?

CÉLIE. Je crois, en effet, sans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin; mais la loi de tromper *la Marquise*, nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE. Vous avez raison: mais à d'autres égards, cela me paroît bien scabreux.

LE DUC. Scabreux! Point du tout: & serez-vous, d'ailleurs, la premiere à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas?

CE'LIE. C'eſt une injuſtice qu'on ne nous fait que trop ſouvent ; & même, les trois quarts du tems, ſans que nous en ſçachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu *d'Alinteüil*: je vous dirai, pourtant, que cela n'eſt pas agréable.

LE DUC. Il me ſemble, pour moi, que ſi j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CÉLIE. On pourroit accepter le marché, ſi l'un pouvoit ſauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond, ces miſeres-là ſont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre poſition. Qui prendrons-nous pour tromper *la Marquiſe ?*

CE'LIE. En vérité! je n'en ſçais rien.

LE DUC. Pourquoi pas *d'Alinteüil ?*

CE'LIE. (*d'un air de dégoût.*) Oh non! on me l'a donné déja.

LE DUC. Eh bien! on vous le redonneroit : le mal eſt-il donc ſi grand?

CE'LIE. (*d'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point : il eſt jaloux comme un tigre; & s'il s'aviſoit de devenir amoureux, il ſeroit inſuppor-

table. Vous ſçavez, de plus, comment il eſt avec *la Marquiſe*; cela peut-il s'arranger ?

LE DUC. Vous avez raiſon : je n'y penſois pas. Aimeriez-vous mieux *Manſelles* ?

CÉLIE. Eh ! bon Dieu ! Qui vous fait donc penſer à cet homme-là ? C'eſt l'être le plus ennuyeux !

LE DUC. On prétend que non ; & l'on aſſure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il ſoit, il ne ſe diſe pas quatre paroles, nous n'avons perſonne qui ait l'art de les rendre auſſi intéreſſans que lui.

CÉLIE. Ah ! *l'horreur* ! lui-même doit avoir bien mauvaiſe opinion d'une femme qu'il ſçait intéreſſer. Eh bien !

LE DUC. Cela devient embarraſſant.

CÉLIE. Eh quoi ! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là ?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, ſi vous ne voulez d'aucun ?

CÉLIE. Mais, enfin, vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raiſons.

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même ?

CE'LIE. Parce que ce n'eſt pas moi que cela regarde ; & que, de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de déſigner ſeulement qui que ce ſoit.

LE DUC. C'eſt à-dire, que vous craindriez que je ne devinſſe jaloux d'un homme, par la ſeule raiſon qu'il ſe ſeroit, plutôt qu'un autre, préſenté à votre idée. Ah ! je ne ſuis pas ſi tracaſſier ! Voyons donc, puiſqu'il faut que tout roule ſur moi : connoiſſez-vous *Bourville* ?

CE'LIE. Oui ; mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CE'LIE. Je vous dirai que j'ai peſé aſſez peu là-deſſus.

LE DUC. Votre indifférence ſur cela m'étonne.

CE'LIE. Elle n'a pourtant, à mon ſens, rien que de fort naturel : pourquoi voudriez-vous que je me fuſſe plus arrêtée ſur Monſieur *de Bourville* que ſur mille autres ?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule ; & que nous avons peu d'hommes d'une figure auſſi diſtinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé ſa figure fort bien ; & il m'a paru même qu'il y joint de l'eſprit. Je pourrois, au reſte, ſi j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément ; car il n'a pas

tenu à lui, que je ne le cruſſe fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CE'LIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du deſir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire ſa cour.

CE'LIE. Il me l'a marqué auſſi: mais comme il débutoit avec moi par des ſentimens auſquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craigniſſe; mais Monſieur *de Prévanes* étoit d'une jalouſie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus mal traité.

LE DUC. Vous fîtes fort bien; mais l'amour de *Bourville* me dérange dans mes projets.

CE'LIE. Quels ſont donc ceux que vous aviez formés?

LE DUC. Comme il eſt aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux ſoupçons de *la Marquiſe*; mais puiſqu'il eſt amoureux, cela ne ſe peut plus.

CÉLIE. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à préſent.

LE DUC. Ah ! une affaire, ſi vous voulez : ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là ; & je puis vous répondre qu'il n'a point de la choſe, une autre opinion que moi : au ſurplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je ſuis bien ſûr, n'eût-il même pas déja eſſayé de vous rendre ſenſible, qu'il ne vous verroit pas long-tems ſans en avoir l'envie.

CE'LIE. Cela pourroit fort bien auſſi, ne pas arriver : ce qu'il a ſenti pour moi, étoit peut-être, moins vif qu'il ne me le diſoit, & que vous ne l'imaginez ; peut-être même ne ſentoit-il rien.

LE DUC. Ah ! c'eſt ce qu'il eſt impoſſible : n'importe : comme qui que ce fût que nous priſſions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit ; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux Bourville qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien ſûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous conſentez donc que je vous le préſente ?

CÉLIE. Oui ; lui, un autre ; qui vous voudrez ; puiſqu'il en faut un, cela m'eſt égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amene demain ?

CÉLIE. Demain! cela eſt bien prompt! Il ſembleroit à votre empreſſement ſur cela, que vous ne pouvez vous voir aſſez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir beſoin de me juſtifier là-deſſus ; mais je vous avoue que la pénétration de *la Marquiſe* me fait trembler ; & d'ailleurs, dans la poſition où nous ſommes reſpectivement, tant de choſes dont on ne s'apperçoit pas ſoi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ſes regards ſur nous, je ne ſçais ce que je n'imaginerois pas ; & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Aſſurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que, dans le ſoin que je prends de vous dérober à ſes ſoupçons, ce fût cela que vous duſſiez voir.

CÉLIE. [*fort affectueuſement.*] Ah ! *Duc*, ne nous brouillons pas !

LE DUC. Soyez donc raiſonnable ; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des ſoins qui doivent ſi évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE. Eh bien donc! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement; & ſongez que c'eſt ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez ſûre que ce ſera auſſi lui qui vous répondra.

CE'LIE. Ce que je vous inſpire eſt-il de l'amour?

LE DUC. Si je n'en avois point pour *la Marquiſe*, je ne douterois pas que ce n'en fût.

CÉLIE. Puis-je raiſonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un ſentiment.

LE DUC. Je l'ignore; mais, pour pour pouſſer la franchiſe juſques au bout, je ne le préſume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple! & je vais l'imiter. Je connois peu Monſieur *de Bourville*: je ne ſçais ſi la froideur avec laquelle je l'ai vu, venoit de ma prévention pour un autre; ou ſi c'eſt parce qu'il n'eſt pas né pour me plaire davantage: je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il eſt poſſible qu'il plaiſe; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés: eſt-ce une diſpoſition à lui rendre encore plus de juſtice? N'en eſt-ce

est-ce pas une ? Encore une fois, je n'en sçais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi....

LE DUC. je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous ; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE. Depuis trois mois !

LE DUC. Oui, plus ou moins.

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au tems ; j'ai des raisons particulieres d'en être sûre. Puisque dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir, que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long-tems sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, sur-tout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire ? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le desirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît possible.

LE DUC. (*Après avoir paru rêver un*

inſtant.) Eh bien ! Vous l'aimerez ! heureuſement les droits de l'amant, & les complaiſances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne ſont point incompatibles.

CÉLIE. (*Après avoir auſſi rêvé.*) Pas abſolument, il eſt vrai, à la rigueur... Cependant...

LE DUC. Quoi ! vous héſitez !

CE'LIE. Mais, non ;... cela me paroît, pourtant aſſez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout ! C'eſt une erreur ! à moins, toutefois, que les complaiſances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinſſent onéreuſes. En ce cas...

CÉLIE. (*Avec beaucoup de tendreſſe.*) Onéreuſes ! Pouvez-vous le penſer ! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez juſtice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choſes telles qu'elles ſont, que comme un jour, elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des ſentimens que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inſpirer ?

LE DUC. Ah ! cela ſeroit d'une déraiſon dont je ne ſçaurois me croire capable.

CE'LIE. Ne la ſuppoſons donc point: ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre, la ſorte d'amitié qu'il y aura entre nous; & en ſoupçonner le genre & l'étendue?

LE DUC. *Bourville* n'eſt point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, préſenté ici de ma propre main, il puiſſe jamais, moi ſur-tout paroiſſant, non-ſeulement approuver ſes ſoins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival?

CE'LIE. Tout cela eſt vrai; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes? Vous ſentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliſer l'amant, il faudroit néceſſairement retrancher à l'ami les complaiſances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les ſuſpendre; & cela pourroit bien ne ſe pas faire ſans le fâcher.

LE DUC. C'eſt à celui qui a le moins de droit, belle *Célie*; ou qui, pour parler plus juſte, n'en a que d'abſolument précaires, à ſe ſacrifier; &, pénétré comme je le ſuis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites enviſager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

une plainte que vous ne puſſiez pas entendre.

CE'LIE. Convenez que l'indifférence rend bien raiſonnable.

LE DUC. (*D'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuſte.

CE'LIE. [*Toujours tendrement.*] Allez-vous vous fâcher? Suis-je donc ſi injuſte de croire que vous ne m'aimez pas, lorſque vous ne ceſſez pas vous-même de me le dire ?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour, & ce mouvement que nous appellons le goût; & vous penſez vraiſemblablement, qu'un cœur, parce qu'il eſt rempli du premier, eſt inacceſſible à l'autre ?

CÉLIE. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'eſt pas.

LE DUC. J'en ſuis un moi-même: j'aime *la Marquiſe* paſſionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inſpiriez un goût ſi vif, qu'il m'eſt bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvemens toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin, il faut finir) Célie *paroît douter de ce que le* Duc *vient de lui dire ; & comme par la différence*

très-réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, entre ces deux mouvemens, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc *donne à* Célie *une conviction complette qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement ; & s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à* Célie *qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos Lecteurs dans la salle à manger : après le souper, ils repassent dans le boudoir :* Célie *y montre encore des doutes ;* le Duc *les leve. L'heure de se séparer arrive : il quitte* Célie *& va chez* la Marquise, *qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.*

Fin du Troisieme Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le troiſieme Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du troisieme Volume.

